

MICHEL L'AUTRE OU MOI-MÊME.

Rédition le 20/09/19.

Une histoire de femmes écrite par un homme.

Prélude

J'écris comme un citoyen du monde qui ne sert aucun bonheur, aussi j'ai très tôt perdu la partie essentielle de ma vie pour l'échanger contre le vaste univers de l'aventure.

J'aliénais mon existence sociale méprisant les sentiments, je m'évadais d'un état d'instabilité dans un déséquilibre social pour accomplir ma sale besogne. Je m'exilais dans un monde fait à mon image, un monde de jouissance avec pour seul idéal la femme et ses dévolues mensongères.

Je m'adresse aux lecteurs, mais aussi à la critique et aux moralistes afin que le contenu quelque peu diffame de cet ouvrage exorcisent les limites de la morale que j'ai essayé de sauvegarder. J'ai ignorais volontairement de nombreux faits et situations compromettantes pour un grand nombre de personnes puritaines, des femmes dont la laideur des aventures que je partageais avec elles assombriraient l'image de la de l'amour et des vrais sentiments.

Pour ces femmes qui bien souvent étaient des épouses, des mères de famille, elles oublièrent trop souvent la noblesse du devoir conjugal, pour ces dames l'amour s'arrêtait

derrière l'égoïsme de leurs élans sexuels.

A toutes ces femmes qui m'ont beaucoup aimée et m'ont donné tant de joie, je leur adresse toute mon amitié. Dans le brouillon de mes souvenirs qui fusent, nous allons traverser une partie de cette vie qui ne surprendra personne par son contenu. Je frissonne encore aujourd'hui sans oublier que j'en ai été le principal acteur.

La solitude, l'échec d'un second mariage, d'un compagnon qui ne correspond plus aux espoirs fondés sur une vie de couple, puis c'est à nouveau pour ces femmes esseulées, la fuite vers l'illusion du bonheur et des joies d'une union éphémère, un amour partagées dans le lit d'une chambre d'hôtel des miracles. Voilà que surgit Michel le patachon que le hasard présente là devant vous, c'est une grimace à la vie, une courbette mal réfléchi, un sourire espiègle qui déclenche le premier pas, le premier mot d'amour. Ce numéro d'artiste, cette comédie fanfaronne et tous les accessoires qui ont font un clown, je les connaissais bien et je les utilisais à bon et sciences.

Elles aimaient la vie en rose, je les couvrais de pétales bariolées pour leur faire oublier quelques instants leurs tourments, mais aussi leur tristesse. J'utilisais des mots d'un autre temps, je les conduisais vers les paradis de mon imaginaire pour jouir de mes fantasmes cupides et malicieux.

Faisons un bout de chemin avec cet individu hors du commun !

Je quittais l'école en 1961, année du certificat d'études que je n'obtenais pas. Quelques jours plus tard j'entrais en apprentissage dans une boucherie, je savais dès lors que ce métier ne m'était pas destiné, je souhaitais autre chose, une autre vie, mais quelle vie? Je me représentais l'avenir avec cette certitude qui ne trompe

personne et qui guide vos pas vers l'inconnu avec l'espoir des jours heureux. Cette insouciance de la jeunesse, celle de mes quatorze ans et de ces deux années de bonheur qui s'écoulèrent au rythme des guitares, de nos petites amies, des mobylettes et des surboums dans les caves. Puis vint 1963 l'année de mes seize ans, une adolescence merveilleuse où l'on retrouve les copains, les petites amies aux minijupes coiffées de couettes mais aussi les surboums où règnent le twist et le madison, les belles amourettes et les premiers tourments. Le bonheur existait encore sous ses multiples facettes, celles de la jeunesse des années 60. A la fin du printemps de cette année-là mes parents m'offraient une moto de faible cylindrage, 49,9 cm³. J'étais fier de retrouver les copains, les copines, chevauché sur mon engin j'étais déjà un héros, celui du désespoir d'une déchéance, celle qui m'attendait.

Ce fut au soir du 23 juillet de cette même année que naquit ma seconde vie. En compagnie de mon frère Antoine et deux autres copains, Jean-Claude et Jean-Pierre, nous circulions paisiblement sur la route du retour en cette fin de soirée. Après la traversée du village de la Mède, route du Jaï il se trouvait une vieille bâtisse des années 1930 avec une fenêtre à l'étage où était positionné un vieil homme penché sur le rebord de sa fenêtre contemplant l'horizon. Ce personnage n'était qu'un mannequin que les anciens propriétaires de la maison avaient placé dans cette position, ce personnage fictif évoquait le souvenir de leur père qui un soir d'orage fut foudroyé à cet endroit dans un passé lointain.

Depuis mon enfance, lorsque nous allions avec ma mère, mes frères et soeurs à Marseille en autocar, j'entendais dire par les passagers dans l'autobus que ce mannequin porté malheur.

Trois heures du matin nous circulions sur nos mobylettes en direction de Martigues pour rentrer chez nous avec l'ivresse des joies et du bonheur de la jeunesse qui émerveillait nos soirées avec les copines et les copains. Cette nuit était éclairée par une lune étincelante, une nuit chaude d'été, cette clarté éclairait la campagne, la maison du personnage maléfique se devinait au loin. Insouciant ou simplement décontenancé, je sentis de la menace, cette hantise de la mort qui auréolait sur la petite maison du vieil homme à la fenêtre, elle pesait au-dessus de moi.

Etait-ce une prédilection sur le bouleversement de ma vie qui m'attendait ?

Ce fut ce soir-là sur le chemin du retour que naquit ma première communion avec la solitude,

mon double à qui je concéderais la plus grande partie de mon existence anti-sociale que

vous découvrirez dans les pages qui suivent. Je circulais précédé de mon frère Antoine et de

Jean-Claude, Jean Pierre me suivait car ce soir-là l'éclairage de ma moto était faible, le phare

de sa mobylette éclairée ma route.

Je n'ai jamais su et je ne saurais jamais, comment Jean Pierre heurta l'arrière de ma moto, mais

cela provoqua le drame de ma vie, je tombais sur la chaussée dans un coma, une mort clinique.

Je fus conduit dans la nuit à l'hôpital de la Timone à Marseille dans un dernier souffle de vie,

je passais 40 jours en hibernation totale pour ne me réveiller à la vie que trois mois plus tard.

Je subis un traumatisme crânien dont je serais socialement tributaire au cours de

toute mon existence, vous allez le découvrir dans ce livre. Après de longues années de convalescence, ce temps durant toute vie sociale lucrative et professionnelle me fut interdite par les organismes médicaux et administratifs, en raison du seuil d'invalidité de 80 % qui me fut reconnu par les médecins de la COTOREP, il me fallut apprendre à lutter contre le mal-être social qui prenait vie dans ma chair, dans mon esprit, un mal-être qui me conduirait vers l'aventure des jours que j'espérais meilleurs. Il existait une autre vie ailleurs, j'avais quitté celle-ci en traversant le trou noir, ce tunnel de la mort où j'avais passé trois mois dans le coma, dont les quarante premiers jours en hibernation, ce que l'on appelle la mort clinique.

Ma convalescence je la passais auprès de ma famille et mes proches qui me donnèrent tout leur amour et leur énergie, mes copines, mes copains des beaux jours étaient là eux aussi, mais il manquait à ma vie trois mois, ce temps que je passais dans le coma, trois mois d'absence vers lesquels je courrais toute une bonne partie de mon existence.

Je quittais enfin le fauteuil roulant en retrouvant l'usage de mes membres car durant plus de huit mois après la sortie de l'hôpital de la Timone à Marseille, cloué par une paralysie totale de mes bras et mes jambes je m'étais représenté ma vie condamnée sur ce fauteuil roulant qui supporterait le poids de mon malheur, aurais-je su accepter cette déchéance.

L'espoir du lendemain meilleur, ma foi en Dieu et les soins qui m'étaient conférés par le corps médical ont eu raison de ma persévérance pour m'aider à retrouver la vie, une existence vers cet avenir de malade social qui me tendait les bras. Cette fois j'étais comme tout le monde, du moins le pensais-je, je ne vivrais plus sur un fauteuil, je ne me servirai plus des béquilles métalliques pour marcher, mes jambes me supportaient, mes bras s'agiteraient pour saluer la vie, mais à quel prix ?

Le démon féminin deviendrait bien vite le complice de mes chimères, j'apprendrais à côtoyer l'amour et le sexe très tôt. J'en tirerais de nombreux avantages qui me permettraient d'assumer ma vie sans faire supporter à ma famille, mes parents, de modestes ouvriers, le poids de mon aliénation. Ce choix de vie ferait de moi un patachon humilié mais sans reproche ni vergogne, peut-être même un individu satisfait de sa triste condition dans sa folle vie qui toutefois ne s'apparenter qu'à celle d'un déséquilibré social, un malade existentiel.

Le joli cœur, ce garçon qui avait échappé à la mort devint très vite une putain masculine. Malgré ma jeunesse, j'avais depuis longtemps déjà acquis l'expérience du sexe avec une certaine diplomatie de fumiste, je devins très vite un mendiant de l'amour, un escroc du cœur.

L'amour était-il devenu ma seule monnaie d'échange à la poursuite de mon avenir, je n'en avais pas conscience. Fût-ce pour combler leur besoin de posséder ma jeunesse

que les femmes, les jeunes filles soldèrent bien souvent nos ébats amoureux de quelques

billets de banque, mais cet argent gagné à la sueur de mes fougueuses étreintes me permis

de poursuivre ma course pour m'enivrer de la vie vers d'autres cieux.
Marginal face à ce monde bien trop puritain, je devins la chose de tous leurs désirs et de leurs fantasmes. Malgré mon désespoir de survivant, je savais que je suivais la bonne voie, je ne craignais plus les foudres du ciel, celles que l'on m'avait enseigné lorsque enfant je fréquentais le patronage laïque ou les curés voyaient le mal dans l'amour et le sexe. Mon image de petit scout en culotte courte ne ressemblait plus à rien, puisque à présent les femmes s'offraient à moi, Je les choyé, je les aimé à la folie, elles me le rendaient passionnément, cet homme que j'étais à présent, ce jeune vieux se consumer entre les mains expertes de souveraines qui me vouaient aux royaumes de la solitude.
Loin d'être un garçon défaitiste, j'accomplissais chaque jour ce devoir de conquérant, j'étais devenu un cadeau offert aux caprices des âmes esseulées avec les qu'elles j'espère avoir su partager des moments ou la vie leur sembla recommencer à nouveau, ne fut-ce qu'illusion.
Ce vaillant passé dont j'ai peine à redécouvrir les joies qui avaient illuminé ma vie, sont remplies de souvenirs qui résonnent comme une blessure dans ma chair, aussi j'ai bien du mal à les traduire dans leur original.
Dans toute cette folle communion sexuelle, j'ai bafoué l'amour, la morale et la logique sociale pour des tabous ou la luxure et la perversion m'ont permis de poursuivre mon chemin de troubadour de l'amour, une vie de profit mais aussi de misère.
Ce procès dont je suis le seul coupable, manque de témoignages pour justifier mon comportement ou luxure et sexe faisait bon ménage pour satisfaire le bon vouloir de toutes ces femmes, celles que j'ai croisé à l'aventure de mes amours.
Vous seuls lecteurs seraient mes jurés, mes juges; je vous demande pour assurer ma défense, votre indulgence et votre compréhension afin que mon âme soit lavée de tous ces tourments qui ont fait de moi un malade social.
Né sous le signe du lion avec pour richesse l'orgueil et la générosité, je n'en étais pas moins égocentrique, un trait de mon caractère que j'ai su exploiter tout en ménageant au long de cette fastueuse épopée dans cette seconde vie, la haine et la peur d'affronter la société.
Cette fastidieuse période de ma vie qui peut paraître splendide au regard de gens qui me ressemblent sans doute, reste tout de même assez méprisable pour la conscience des gens bien pensantes. Mes aventures se traduisaient par la perte de tous sentiments et de toutes ces valeurs qui marquent l'être humain sociabilisé, puisque l'amour restait toujours sans joie, Le temps s'écoulait, je recherchais toujours au fond de moi-même ma propre vérité en existant pleinement dans cet univers de femmes soumises, je profitais de leurs faveurs, j'en abusais avec une expérience inouïe pour survivre à mon angoisse inavouée.
L'instabilité de mes sentiments ne représentait aucun idéal à partager avec les femmes, mais elle me permettait de me forger une raison pour avancer, mais aussi jouir dans le profit et la luxure. Ainsi tous ces compromis contribueront à déstabiliser mon existence, nous allons le découvrir dans les pages qui suivent.

Nota.

Âmes sensibles, sentimentales ou moralistes, la perversion de mon existence vous paraîtra troublante, la suite est encore plus troublante. Sans doute souhaitez-vous arrêter la lecture de cet ouvrage démentiel, refermer ce livre et dites-vous que ce n'est qu'une histoire impossible, c'est pourtant ma vie.

Ce fut durant l'été 1973 que l'espoir d'une vie saine et équilibrée s'offrit à moi, je rencontrais Francine, ce fut au cours d'une soirée dansante au club de L'esquinade sur la plage de la couronne à Martigues qu'elle devint ma dulcinée. Les vacances

s'étaient achevées sur de merveilleux moments de joies et d'amour avec cette jeune fille qui gravissait à présent les marches de l'autobus, cet autocar qui reconduisait les vacanciers vers la gare de Marseille pour retrouver leurs quotidiens en banlieue parisienne. Sur un dernier signe de la main, l'on s'était dit au revoir mais pas un adieu, comment était-ce possible qu'une histoire d'amour puisse finir sous le ciel bleu de Provence, n'était-il pas vrai ce bonheur qui était né d'une danse, d'un sourire, d'un espoir ? Au cours de ces quinze jours que nous passions ensemble, je lui avais confessé mon histoire, ma vie et tous les déboires d'un passé social très mouvementé qui me poursuivait comme une ombre. Elle avait accepté mes compromis, mais je savais aussi que les amourettes de vacances n'avaient aucun préjugé, les yeux grands ouverts sur le temps qui s'écoulait, elles ne vivaient vraiment que le présent et les joies de l'amour.

Mais Francine était différente, ce stéréotype ne lui ressemblait pas car elle était la petite fille de l'été qui n'attendait plus rien de la vie. Nos pas s'étaient inscrits sur le sable de la plage brûlante comme une image indélébile. Nos destins s'étaient unis pour toujours puisque à peine rentrée à Paris, durant plusieurs jours, elle décrochait son téléphone en pleure me suppliant de venir la rejoindre chez elle en banlieue parisienne et l'aimer pour la vie. Sa voix, ses larmes notre désir d'une vie commune me conduiraient vers de nouveaux horizons. J'avais décidé de me rendre à Paris pour la retrouver, les

pensées amoureuses m'avaient envahi de frissons, je crois que j'étais alors fou d'amour pour Francine.

Il m'avait fallu trouver un peu d'argent pour payer mon billet de train, pour gagner cette somme j'avais accepté de travailler dans une entreprise où mon père et mon frère Gérard étaient employés à la livraison de boissons pour les cafés, restaurants et les brasseries des plages des villes de la côte bleue, dans ce petit camion Gérard et moi étions les rois du rire, nous papillonons à chaque sourire des filles que l'on croisait sur notre chemin.

Dans la grande salle d'un restaurant de plage, nous attendions le patron pour lui faire signer le bon de livraison de la marchandise que nous venions de livrer, lorsqu'une jolie dame qui avait ses cheveux tout ébouriffés me dit d'une voix passionnée, vous me plaisez beaucoup jeune homme, il ne fallait surtout pas me prononcer ces mots puisque j'étais un garçon aux abois en quête de sexe, mais aussi d'un petit pécule financier.

Mes sens reprurent alors le dessus, le patachon devait s'accomplir pour toucher quelques billets. Je glissais deux mots à mon frère qui comprit très vite la situation puis, main dans la main je m'en allais gagner ma vie dans le lit de cette nymphomane qui me donna bien des sueurs mais qui me rétribua de quelques milliers de francs. Étais-je coupable d'avoir cédé au malin puisque cet argent cumulé aux quelques jours de salaire de livreur de boisson me permit de payer mon voyage vers ma nouvelle vie auprès de Francine et de la vie parisienne.

Ce départ pour Paris fut un grand jour, comme tous les provinciaux j'avais mis mes plus beaux vêtements, un costume marron que j'avais fait tailler quelques mois auparavant chez un artisan Juif, un tailleur très connu pour ses coupes modernes de l'époque. Je portais une chemise à jabots que maman m'avait offert, je ressemblais à mes idoles sextines. Mes cheveux longs, mes habits et cet air yéyé me donnaient une silhouette d'artiste de la variété, si-bien que dans la salle des pas perdus de la gare de Marseille, un clochard vint à ma rencontre en s'écriant, c'est un chanteur, je l'ai vue à la

télé, ouais, ouais monsieur, c'est un artiste. Je dus hâter mon pas car tous les gens dans le hall de la gare se retournèrent sur moi, je compris très vite la comédie du brave homme qui à présent me tendait sa main pour une obole, je glissais ma main dans l'une de mes poches de pantalon, je retirais quelques pièces de monnaies et le tour fut joué, je n'entendis plus parler de ce fan.

Mon voyage en train au départ de la gare saint Charles jusqu'à la gare de Lyon à Paris n'en finissait plus. Epuisais de cet intermède avec le clochard qui m'avait amusé, je m'assoupissais sur la banquette du wagon dans lequel j'avais pris place en rêvant au bonheur qui m'attendait. Ce voyage fut interminable car à cette époque le trajet Paris Marseille durait sept heures, cependant, durant cet espace de temps je me réjouissais à l'idée de retrouver Francine. En fin de matinée je débarquais gare de Lyon, cette agitation des jours de semaine, fourmillait de gens qui vaquaient à leur travail, cette cohue me redonner la soif de vaincre.

Toute cette agitation me rassurait, la grande ville ne m'inquiéter pas puisque durant quelques années au cours de ma convalescence je connus la belle vie dans mes escapades de beatnik sur mon chemin à l'horizon en autostop à travers l'Europe, un horizon lointain où j'avais pu croiser le monde dans lequel je m'étais reconnu. Je quittais la gare devant laquelle stationner une multitude de taxis, je demandais à l'un des chauffeurs comment me rendre à RueilMalmaison par le métro, il m'indiqua mon chemin. Avant de prendre le métro, je traversais la rue pour me désaltérer Boulevard Diderot à la brasserie du bar le terminus. De nouveau, je ne passais pas inaperçu avec mes accoutrements quelque peu burlesques, mais un sourire et quelques mots avec la serveuse au comptoir m'avaient rassuré dans cette course folle vers cette nouvelle vie, je repartais vers mon horizon avec la joie et l'espoir des jours meilleurs auprès de Francine qui m'attendait.

Je prenais le métro à la gare de Lyon pour Étoile où je dus prendre un bus jusqu'à Nanterre pour me rendre chez Francine qui vivait dans un petit studio rue Charles Parent à RueilMalmaison à la limite de Nanterre ville. Francine m'aiderait à redevenir un garçon honnête et équilibré, un homme sérieux qui retrouverait sa place dans la société, c'est ainsi que je conjuguais l'avenir. Ma mère avait mis dans une vieille et grosse valise de carton, un tas de vêtements, des affaires modes années cinquante, ce genre d'habits dont on se débarrasse en les donnant aux associations caritatives. Cette valise avait pesé tout le poids de mes espoirs mais elle me parut si légère face au bonheur de ces trentetrois années de vie parisienne que j'assumerais avant de me retirer en province dans le Berry pour un village du trou du cul du monde, un fief rural sans vie sociale qui détruit mes vieux jours. Me voilà enfin à Paris capitale, une ville de lumière avec ses avenues qui conduisent au bout du monde, celui dans lequel je m'enfermerais au cours de toutes ces années de folie pour me débarrasser de mes tourments, mais aussi pour effacer mes erreurs de jeunesse et m'éloigner de la solitude, puis chassé loin de moi cette vie de patachon de putain masculine qui m'habitait, y parviendrais-je.

Une vision futuriste d'époux,, de père de famille traversa mon esprit,, je me jouais un air radieux et plaintif dans mon esprit comme pour me souhaiter bonne chance, une larme chaude avait même coulée dans mon oeil car l'espoir de ce grand bonheur qui m'attendait m'avait semblé Immense, y aurais-je vraiment droit. Je savais aussi que la durée de nos passions ne dépendait pas plus de nous, pas plus que la durée de notre vie, auraisje le temps et la passion d'assumer ce bel amour.

Cependant, le mal que je fis à cette fille qui devint mon épouse, la mère de mon enfant, ne put m'attirer autant de crainte de la mort ni de haine dans cet orgueil égal à tous les hommes pervers de ma sorte. L'amour qui m'aveuglait faisait la lumière du bonheur que me partagea Francine, aussi il fut digne d'un grand amour. Ceux qui croient avoir trouvé l'amour se font honneur d'être malheureux, cela afin de persuader les autres ainsi qu'euxmêmes qu'ils sont innocents devant leur choix d'aimer pour la vie. Pour m'établir dans ce monde de la capitale où les femmes s'offraient à moi, j'aurais fait tout ce que l'on peut pour y paraître établi, mais aussi afin de mobiliser toute mon énergie pour assurer mon dessein judicieux. Je dus tout

de même me livrer aux effets du hasard des étoiles heureuses ou malheureuses, celles à qui je dois une grande partie des louanges et du blâme que l'on me reprochera tout au long de mon existence. Il n'y avait plus alors ce garçon accidentait de la route, ce jeune homme vraiment très malheureux pour justifier mon déséquilibre puisqu'il me fallut exister pour aimer les femmes et la vie.

Les habiles mensonges qui m'ont toujours servi de prétexte pour tirer quelques préjudices amoureux avec les femmes, ces dont les imprudents ne pouvaient tourner à leur avantage, les autoriser à condamner ma conduite, mais ils devenaient aussi mes complices.

Françine et moi nous vivions dans un petit studio avec pour seul meuble un canapé, une gazinière, une petite armoire en bois contreplaqué, nous avions aussi une grosse boîte en carton qui nous servait de table, ces quelques meubles Francine les avaient achetés à crédit pour essayer de donner vie à notre ménage.

Je m'étais empressé de trouver du travail pour subvenir à notre quotidien, essayé de retrouver un équilibre social. On m'offrait un emploi de facteur à la poste de Rueilmalmaison, un boulot qui ne ressemblait à aucune de mes compétences professionnelles, mais avais-je vraiment une profession, un métier quelconque pour être employé parmi la société,

dans ce monde de turbulences où chacun cherche sa place. Monté sur un vieux vélo, une catégorie de vélocipède sortie des musées de la poste, je devais parcourir

tout un labyrinthe de rues impraticables

avec un sac à l'avant du cycle, un autre à l'arrière et le troisième en bandoulière. Croyez-moi,

ma journée de postier n'aura duré que

quelques heures. À bout de souffle, le vélo, à la main un sac de courrier à moitié plein je regagnais les locaux de la poste pour en terminer avec ce boulot de fou. Le lendemain je m'empressais de rechercher un nouveau travail dans les petites annonces du journal quotidien. Je trouvais tout de même un poste d'aide comptable dans un vieux garage de la ville. Quel ne fut pas ma surprise lorsque je visitais les lieux, mon bureau se trouvait dans les combles du garage au milieu d'un tas de fouillis graisseux et huileux entre deux armoires de ferrailles où je m'installais. Tout dans cet espace malsain sentait la désolation. Le vieux garagiste, un homme sympathique qui devait avoir dépassé depuis longtemps l'âge de la retraite me proposa une pile de dossiers de factures à vérifier. Il s'était adressé à moi comme à un professionnel des chiffres, un matheux qui allait résoudre ses problèmes de trésorerie sans même savoir si le poste de travail qu'il me proposait me conviendrait ou si mes capacités rempliraient la mission.

Je n'étais pas vraiment prêt pour le travail, devoir passer huit heures à la tâche d'un patron n'était pas une existence pour moi. Je m'étais promis de retrouver un équilibre social conforter par l'amour que j'éprouvais pour Francine, mais les démons qui habitaient mes rêves brûlaient toujours dans mon esprit, en avais-je eu conscience ?

Ce travail au garage n'aura duré qu'une journée, il n'était pas question de revenir le lendemain car mes ambitions étaient autres. Je passais les jours qui suivirent à courir les agences intérimaires sans décrocher un emploi car je me savais appartenir à ces gens que l'on dit sans profession déterminante. Par la suite j'ai tenté divers emplois, un travail de magasinier chez Rochas, manoeuvre sur un chantier, employé à la chaîne aux laboratoires Débat à SaintCloud.

Je n'énumérerais pas tous les petits boulots qui m'auraient aidé à me réinsérer dans la société, mais mon instabilité m'entraîner vers une conduite inqualifiable. Décourager de ne pas trouver un emploi qui aurait pu me convenir, je rejetais les fautes sur Francine au point de me séparer de cette fille que j'aimais sincèrement.

Ma valise en carton à la main, je m'en allais l'âme en peine et le coeur lourd en direction du R E R pour rejoindre la gare de Lyon, prendre le train et rentrais à Martigues pour consumer mon échec amoureux.

Évidemment sans le sou en poche, il me fallut ruser pour échapper aux contrôleurs dans le métro et le train pour Marseille. De retour au bercail familial je culpabilisais de m'être enfui de ce bonheur que m'offrait Francine.

Mais l'amour et le plus fort, il ne s'était pas écoulé plus de quelques heures depuis mon retour à Martigues que le téléphone se mit à tinter. Au bout du fil Francine en pleure me supplie de revenir me pardonnant mes craintes et mes peurs de ne

pas réussir nos projets de vie commune. Le lendemain maman me remit l'argent pour le billet de train qui me conduisit de nouveau à Paris, ma grosse valise de misère à la main je remontais l'avenue Albert 1er, à RueilMalmaison jusqu'à la demeure de Francine en me promettant un comportement responsable, irréprochable pour assumer cette vie avec la fille que j'aimais.

Nos retrouvailles furent celles de tous les amoureux, nous nous aimions éperdument,,

cet intermède effaça très vite nos craintes jusqu'au jour, quelques semaines plus tard, je

fus désespéré de ne trouver que des emplois qui ne répondaient à aucunes de mes capacités

professionnelle, mais en avais-je euseulement une ?,

Je décidais de repartir à nouveau aux Martigues pour retrouver ma famille. Francine était partie à son travail, j'avais entassé mes vêtements dans la valise puis comme un voleur je m'étais enfui, pour me rendre gare de Lyon, prendre un train pour rentrer chez mes parents.

Le vrai bonheur me faisait peur, il demandait trop de contraintes sociales, devoir ravailler, puis rentrer le soir à la maison auprès de ma compagne, ignorer les regards pétillants des filles que je croisais, je ne pouvais plus vivre dans ce monde d'aliénés loin de mes rêves et de mes espoirs.

De nouveau il ne s'écoula pas plus de quelques jours pour entendre de Francine me suppliait désespérément de revenir à ses côtés pour nous aimer. Je repris le chemin vers Francine, ma dulcinée pour ne plus m'enfuir car elle était en sainte de notre enfant. Depuis quelques jours je me repris à courir les employeurs, l'on me proposa de me rendre à L'ANPE de Nanterre au service d'emplois pour les travailleurs invalides où je rencontrais un Monsieur très sympathique qui évalua mon niveau scolaire et intellectuel, Il me rassura sur mon avenir professionnel en me proposant un emploi en informatique dans une société où il me faudrait me former aux techniques de l'ordinateur pour garder ce poste. En ces temps-là, je croyais encore à une vie de couple, j'étais prêt à me débarrasser de mes vieux fantômes, mon travail était motivant, mon caractère studieux ne posait aucun problème pour me plonger des heures durant dans des dossiers informatiques qui m'ont permis d'apprendre ce métier.

Après une année de vie commune, Sandra était née, elle nous donnait un bonheur que je n'avais jamais soupçonné. Son sourire et ses petits

cris d'enfant me rendaient responsable pour assumer le bonheur de la petite famille que nous formions, mais la vie quelquefois ne vous laisse pas le choix de poursuivre un chemin tranquille.

Depuis quelque temps Francine rentrée déprimée de son travail avec une envie folle de démissionner de son poste de secrétaire, un travail qu'elle occupait depuis plusieurs années. Une envie folle l'envahissait, quitter la banlieue parisienne pour aller vivre en province à Beauvais, une ville située à quelques dizaines de kilomètres du village où vivaient ses parents ses soeurs et frères. Elle souhaitait retrouvée sa famille en bonne épouse et mère avec Sandra et moi pour exister dans son milieu. Elle ne s'était pas interrogée des conséquences de tout ce que changement de vie pouvait engendrer. Il me faudrait renoncer à mon travail, quitter Paris, m'enfermer dans son milieu familial, devenir provincial, un exode qui me désespérer déjà. La vie Parisienne et la foule d'espoirs qui s'y rattachaient s'écrouleraient s'il me fallait changer de lieu de vie, mon existence loin de Paris n'aurait plus aucun sens mais l'amour pour ma femme, mon enfant me fit céder à ses désirs de départ en province. Elle venait de quitter son emploi, je donnais ma démission à mon chef de service, il m'avait fallu prendre cette décision par amour pour notre couple et Sandra notre enfant. Je dus tout de même résister pour ne pas quitter cette épouse qui me contraignait à la suivre au risque d'une rupture définitive qui aurait brisé notre couple, notre petite famille. Nous voilà rendu à Beauvais depuis plusieurs jours, nous vivions dans une HLM en zone ouvrière à la sortie de la ville. Ma journée s'était écoulée chez divers employeurs où m'avait mandaté l'agent de l'ANPE de Beauvais, chez des employeurs qui attendaient un messie, un candidat superdiplômé avec une expérience professionnelle irréprochable, un profil qui ne me correspondait en rien. Francine avait elle aussi recherché un emploi dans sa qualification de secrétaire mais n'avait rien trouvé qui puisse répondre à ses attentes. Il ne s'était pas écoulé plus de dix jours pour que la folie du déménagement anime Francine pour un nouvel horizon, elle m'avait suggéré de contacter ma famille afin que nous allions vivre à Martigues. Ma mère qui était proche des administrés de cette ville nous trouva rapidement un logement communal. Mon frère Gérard s'occupa de nous déménager avec un gros camion, car je ne possédais pas le permis de conduire poids lourd. Je trouvais rapidement un travail de manoeuvre dans une compagnie pétrolière du midi autour de l'étang de Berre, un travail que j'exerçais l'âme en peine et le coeur lourd de désespoir. Je faisais partie d'une équipe d'ouvriers incultes, un petit peuple de soulographes injurieux, je vous assure, des gens du petit peuple qui n'appartenaient en rien à un monde social, voire à un monde humain. Francine avait trouvé un poste de secrétaire dans un lycée de la ville mais déjà ses rêves de changement commençaient à la torturer, sa famille lui manquait me disait-elle.

Sandra grandissait au milieu de nos déboires, mais elle me rendait le plus heureux des hommes auprès de ma compagne, je croyais avoir retrouvé un équilibre social, mais ce ne fut qu'une illusion. Un mois de résidence à Martigues et nous revoilà déménageant à nouveau pour rejoindre la banlieue parisienne. Chatou dans les Yvelines nous accueillit dans un immeuble flambant neuf, mon épouse retrouva très vite du travail en intérim, je n'eus aucune difficulté pour retrouver à mon tour un job en informatique puisqu'en

ce temps là les informaticiens de mon niveau de pupitreur préparateur de travaux, étaient très recherchés par les sociétés parisiennes équipées d'ordinateurs gros systèmes.

Cette folle vie agitée me traumatisait, elle n'était plus concevable, elle retardait mon destin, aussi malgré mon amour pour Francine et mon enfant, je sentais venir un bouleversement dans mon existence. Ces épisodes banals que je vous conte sont peut-être à l'origine de mon insociabilité, celle que vous allez découvrir en poursuivant la lecture de cette chamade, cette lutte qui a fait de moi le patachon de l'amour qui conduirait une bonne partie de sa vie dans une petite folie auprès de toutes ces femmes, pour la plupart des couguars, une existence qui s'est exercée avec les parisiennes, mais aussi pour décors le MIMI PINSON, plus connu aujourd'hui sous le nom de club 79, un lieu où je connus la gloire de l'aventure mais aussi du désespoir, vous allez le découvrir. Notre vie commune devenait de plus en plus méprisable, Francine travaillait toute la semaine et passait ses week-ends chez ses parents en province à une cinquantaine de kilomètres de notre foyer avec Sandra notre enfant. Durant son absence, je traînais dans Paris où je retrouvais parfois mes amourettes, les conquêtes de mes nuits d'escapades avec lesquelles je partageais des moments coquins pour oublier mon désespoir. Au cours des quelques mois qui s'étaient écoulés je connus de vieilles dames, des couguars avec qui l'ont partagé des moments inspirés par les désirs du corps, du sexe, de nos fantasmes et de la jouissance. Elles prenaient plaisir à me rétribuer de quelques pascals, des billets de cinq-cent francs. J'inventais les mensonges les plus méprisables pour justifier mes sorties nocturnes à Francine et ainsi courir à l'aventure de nouvelles conquêtes pour combler mon besoin d'amour. Mes soirées au Mimi pinson se terminer toujours dans le lit de ces femmes, ces ombres de la nuit car lorsque j'avais le coeur encore agité par les restes de ces folles nuits de passion, j'étais plus près d'en rencontrer de nouvelles plutôt que d'en guérir.

Depuis quelques mois j'exerçais des contrats intérimaires en informatique dans Paris, ce fut au cours de cette période de ma jeunesse fougueuse et provocatrice que mon existentialisme connu de nouveau la démence des nuits agitées du corps de toutes ces

femmes frivoles. J'aimais beaucoup toutes ces belles dames en état de pêché de la chair,

des amours que je rencontrais le soir venu au coin d'une rue insignifiante, mais aussi pour

la plupart d'entre elles, dans ce club, le MIMI PINSON où je m'évadais la nuit.

L'indifférence envers la société qui m'entourait ne m'empêchait pas autant d'être naturel que de le paraître, rien ne semblait me soucier, je vivais dans mon oratoire comme un dieu qui n'admettait ni le doute ni la contradiction, je pensais que ma seule échappatoire était de m'égarer auprès de toutes ces femmes dont la plupart se servaient de l'esprit plus que de la raison pour fortifier leur folie entre mes bras, puis au corps à corps. Mais l'amour et le sexe étaient-ils assez raisonnables pour justifier de mon déséquilibre conjugal face à cet amour qui me liait à Francine mon épouse, la femme que j'aimais ?

Sous ce grand soleil qui baignait les rues de Chatou, mon regard flirter avec toutes ces dames que je croisais qui me dévisageait, qui me souriaient, comment restait insensible à ces appels du divin. Six heures ce matin, dehors il pleut mon moral est au plus bas, je prends

mon poste de travail et rien ne veut fonctionner, la mise en route de l'ordinateur crash à chaque pression sur les interrupteurs du tableau de bord. La climatisation de la salle informatique semble avoir des problèmes et la journée ne fait que commencer. Au téléphone j'appelle mon chef d'exploitation, il est à peine réveillé, il me donne des consignes, je les exécute mais mon esprit est déjà loin de ce bruit infernal des ordinateurs et des ennuis techniques. Durant l'après-midi j'avais obtenu un rendez-vous avec Angèle, une très belle femme responsable de l'agence intérimaire rue de Provence dans le 9ème arrondissement, une jolie dame avec qui je travaillais parfois sur des contrats de prestation en informatique.

Elle me proposa un poste de travail dans une grande société rue d'Amsterdam, une rue parallèle à la gare saint Lazare, une société dans laquelle je fus embauché en contrat indéterminé à la suite de ma prestation intérimaire.

Dans ce quartier qui nous était commun, je rencontrais souvent Angèle cette responsable de l'agence intérimaire, elle était une femme d'une quinzaine d'années mon aînée, sa position professionnelle, son élégance, sa voix, ses charmes me faisaient rêver d'une relation coquine qui m'aurait conduit dans un paradis charnel pour l'aimer. à la folie.

A chacune de nos rencontres, nous échangeons de tendres regards qui me laissent bien de grands espoirs d'amour. Parfois nous allions ensemble prendre un café au passage du havre dans un petit bistro des années trente. Dans ce cadre nostalgique son sourire, son petit rire éveillaient tous mes sens mais elle restait inaccessible à mes yeux, surtout depuis quelque temps où elle m'apprit qu'elle était mère de deux enfants et d'un mari dont elle était très amoureuse. Peut-être avait-elle éveillé en moi ma rage de séduire, de vaincre l'impossible car en analysant ces instants primaires, je pense que je me suis alors armée d'une illusion

qui ferait de moi ce patachon incorruptible que vous découvrirez par la suite.

Dans mon service informatique se trouvaient la salle de mécanographie des perforatrices de cartes, elles étaient toutes de jolies femmes et jeunes filles, parmi elles il y avait Dominique une jolie brune que mes sourires ne laissent pas indifférente. La libération de la femme qui avait pris naissance en mai 68 se trouva justifiée lorsque Dominique me surpris en se blottissant dans mes bras m'offrant ses lèvres et sa passion brûlante qui envahit tout mon être.

L'on se retrouver le soir à la sortie du bureau pour prendre un apéritif chez elle, les dix minutes qui nous séparent de son studio rue de Liège me paraissent interminables. Sa main dans la mienne tremblait de désirs, les mots qu'elle prononçait étaient craintifs, avait-elle peur de ce fou d'amour ou craignait-elle vraiment que je ne m'enfuisse la laissant là seule avec ses désirs et ces fantasmes.

Mais il n'en fut rien, dans son lit nous abusons de nos corps dans des expériences sexuelles inédites pour elle comme pour moi. Les scènes érotiques auxquelles nous nous livrions étaient des instants que beaucoup d'amoureux je suppose auraient souhaité partager avec leur compagne. Il était l'heure de nous séparer, il me fallait rentrer chez moi à Chatou retrouver ma petite famille.

Dominique avait pris dans sa main son sac, l'ouvrit et en retira une liasse de billets de banque qu'elle me tendit, Je me souviens encore de cet effroi qui m'envahit lorsque je lui demandais pourquoi cet argent ?

Ne vois-tu pas tes affaires, ce vieux bleu jeans a besoin d'être changé, cette veste, et puis et puis, elle m'embrassait, je glissais les

billets de banque dans ma poche, puis je me retirais sans me demander ce qui avait vraiment motivé son geste. De nouveau la putain masculine avait donné son corps et reçu les bienfaits de ses prestations. Dans le R E R qui me conduisait à Chatou, je pris de nouveau la décision de mentir à Francine en lui racontant que la responsable de l'agence intérimaire m'avait proposé un job toujours en informatique pour la nuit sur Paris. J'expliquais à Francine qu'il s'agissait d'une soirée de travail non déclaré, au noir comme il se disait, avec à la clé un bon salaire payer de main à main. Je comptais les billets que m'avait remis Dominique, deux mille francs, je donnerais mille francs à Francine pour justifier de ma nuit de travail, puis je consacrerai le reste de l'argent pour m'offrir une soirée au club le MIMI PINSON pour danser, mais aussi afin de rencontrer de nouvelles conquêtes pour assouvir ma soif de vivre dans la tricherie.

Nous vivions avec de petits moyens financiers, je fis comprendre à Francine que nous avons besoin de cet argent que je gagnerais au cours de ces nuitslà, Francine accepta mon mensonge non sans aucune crainte, ma malice avait fonctionné.

Vingt et une heures, assis sur la banquette dans le R E R pour regagner Paris, je méprisais ces infamies qui m'habitaient, je pensais à ma petite fille Sandra qui avant que je quitte l'appartement, m'avait demandé, mais papa pourquoi tu vas travailler quand il fait nuit, mon coeur avait versé ses larmes de misères en pensant au mal que je faisais. Mais depuis longtemps déjà entre Francine et moi il n'y avait plus que de l'amitié, nous avons bien de la peine à nous comprendre, fallait-il rompre cet amour impossible puisque l'on ne s'aime plus. Était-ce les prémices de notre séparation, n'aurions-nous pas pu nous remettre en

question et vivre notre amour sous de nouveaux hospices.

Station étoile, le R E R était déjà bondé de gens qui allaient passer leur soirée sur les champs Élysées, dans les restaurants, les cinémas ou les clubs.

Je retrouvais mon entrain de patachon, la nuit était belle et les jupons de jolies filles parsemaient les trottoirs de l'avenue comme une toile de Picasso. Les lumières de la ville brillaient de mille éclats comme pour me guider jusqu'à l'entrée du club le MIMI PINSON. L'odeur des chaudes nuits de la capitale m'enivrait et m'emporter vers des chimères qui deviendraient bien vite réalité. Au vestiaire du club les femmes qui se débarrasser de leurs vestes, laissait apparaître des corps faits pour l'amour. Mes yeux étaient fous, mon regard s'illumina à chacun de leurs sourires, elles m'ont fait rêver, je garde au fond de mon coeur leurs images indélébiles. Le garçon derrière son comptoir au bar me reconnut, comme d'habitude il me servit un pippermint, cette boisson très peu alcoolisée au goût menthol était ma boisson favorite. A cette époque le club MIMI PINSON était animé par un grand ensemble orchestral d'une dizaine de musiciens et de deux chanteuses. Les gens attablés dans la salle ne semblaient pas vouloir gagner la piste de danse, Il fallait faire l'ouverture du bal, être le premier à s'élaner dans la danse au bras d'une dame. La fantaisie ou l'orgueil me poussa à inviter une jolie brune assise près de moi, la dame me suivit sur la piste où les danseurs vinrent tourbillonnaient autour de nous au son d'une valse viennoise. Enlacer à Josette dans cette ivresse de la drague qui me faisait tourner la tête je pensais déjà à la joie que nous pourrions vivre ensemble. Le parfum de cette femme qui me souriait et me serrer fort contre elle ainsi que la musique et les lumières du club me

parurent féeriques. Josette devenait pressante, la chaleur de son corps élançé ainsi que ses bras autour de mon cou me rendaient amoureux. Nos baisers conclurent la passion qui nous conduira dans son home pour nous aimer follement. Elle ne ferait pas partie de ces dames, ces financières qui achetaient le sexe et les plaisirs pour un instant de folie car pour elle le plus grand miracle de l'amour était une fine coquetterie afin de pouvoir dévorer la vie à pleine dent dans mes bras. Dans mes soirées successives au club je retrouvais parfois Josette, nos fins de nuit se terminent toujours dans son lit où il ne m'était pas permis de m'ennuyer, mon bonheur était ces oeuvres de prouesses que je lui partageais, des actes qui faisait briller ma virilité, mais qui m'entraînait aussi dans un abîme sans fin.

Mes escapades de nuits, ces sorties vers de faux contrats intérimaires commençaient à rendre mon épouse un peu douteuse de cette facilité à gagner de l'argent, mais son intérêt financier se dissipait face aux mensonges que je savais très bien arranger de mes vaillantes esquives pour effacer ses craintes.

Ce samedi brillait d'un soleil éclatant, Francine et Sandra mon enfant étaient parties en province chez les parents de ma femme. Je décidais de me rendre à Rouen, une ville de Normandie où j'avais occupé durant un mois un poste d'informaticien en intérim chez Renault véhicules industriels.

Pour assumer cet emploi je dus résider à Rouen, je logeais dans une petite chambre d'hôtel au centre-ville, ma première nuit dans cette ville chargée d'histoire m'avait

conduit à flâner aux pieds des beaux édifices. Ma solitude s'était vite dissipée en rencontrant Sylvie et notre délicieuse histoire d'amour, l'échange de nos sourires avait préconisé ce qu'il s'en suivit. Je me souviens parfaitement de son invitation à poursuivre la conversation chez elle car je lui avais prétexté que ma chambre d'hôtel n'était pas très agréable pour une jolie femme. Cette dame était à peine un peu plus âgée que moi, elle

aimait les arts, cette femme était très cultivée, elle me conduisit aisément dans son lit où cette nuit d'amour fût consommée avec passion.

Cependant,, le lendemain après mon départ, il ne m'était resté plus rien qu'un souvenir fructueux, un mirage d'amour et quelques billets de banque, je ne sais plus si je l'ai vraiment aimé. Ce genre de femmes passait souvent de l'amour aux folies

démentielles, un amour crapule qui ne servait que mes ambitions rémunératrices, mais ne

m'apporter guère que les odeurs de l'amour nourricier,

Je recevais de bonnes rémunérations, surtout lorsque je leur livrais mes habituelles plaintes, celles d'un garçon désespéré qui croulait sous les dettes fictives que je savais si bien dessiner afin de leur faire déboursier ces beaux billets de banque qu'elles me remettaient pour assurer leur suprématie de femmes émancipées. La mission intérimaire sur Rouen s'était achevée, je retrouvais mon foyer où avec la plus grande habileté de mes mensonges et de ma tromperie, je redevais ce père agréable à vivre puisqu'il me fallait toujours faire preuve de bonne conduite avec Francine.

Mes infidélités ne pouvaient plus durer, cette vie devenue irraisonnable que je faisais subir à

mon épouse devenait ténébreuse et nous conduisait dans les abîmes de la séparation, d'un divorce évident..

Rien ne me paraissait si impétueux que le désir de rompre cet amour miséricordieux et cruel que nous vivions. Je ne m'étendrais pas sur

l'effroi et l'agitation que nous subîmes.

Francine blessée dans son amour propre, avait tout fait pour me retenir mais ma décision de rompre aveuglément ce bonheur, quitter cet équilibre social auprès de notre couple et de notre enfant, nourrissait ma misère mais agitait aussi ma subtile folie. Le flux des images de notre séparation hante encore ma

mémoire sans orgueil ni vanité, aussi je ne vous les d'écrivais pas.

Afin de ne pas m'éloigner de Sandra mon enfant chérie, je louais un studio dans ConflansSainteHonorine.

Ce petit studio meublé me parut triste et misérable, cependant l'intrépidité qui animait ma

confiance pour plaire aux femmes, restait encore bien souvent qu'un moyen pour financer mon

parcours de patachon, elle me permettait de mener une vie dissolue dans cette existence

décadente et démentielle.

Cet existence me poussait dans des ardentés et malignes aventures parfois un peu violentes auprès de ces femmes insensibles à mes tourments, ces femmes qui m'achetaient pour des instants de folie et d'orgie sexuelle

épouvantable. Quelques jours plus tard, je repris la route pour me

rendre à Rouen où Sylvie me recevrait je n'en doutais pas. Cette

dame que j'avais conduite dans mon paradis infernal, cette jolie

femme qui m'avait supplié de rester près d'elle pour la vie

m'attendait sans doute, du moins le croyais-je. Le charme secret de son âme restait en

suspens dans mon esprit, j'étais résolu à lui vendre de nouveau mes charmes pour la consoler de son besoin d'exister sexuellement plutôt par faiblesse que par passion. A mon grand désespoir un répondeur téléphonique m'invitait à laisser un message sur sa boîte vocale, je dus me rendre sur le seuil de son appartement pour la rencontrer, bien que j'eus martelé sa porte personne ne m'accueillit, mes espoirs s'enfuirent comme ils étaient venus.

A présent je restais seul sur le chemin du retour vers Paris. Je

circulais sur l'autoroute lorsqu'une petite voiture du type Renault cinq semblable à la mienne me doubler puis ralentissait pour me

laisser passer, ces dépassements et ralentissements consécutifs

m'avaient agacé. Je dépassais l'auto en mettant le clignoteur droit en

fonction pour obliger l'automobiliste à s'arrêter à ma suite, La voiture

lstoppa juste derrière moi, agacer je sortais de mon véhicule pour me

diriger vers la porte de la voiture qui venait de se ranger, mon visage

s'illumina lorsque je vis la personne au volant, une très agréable jolie

jeune femme qui me sourit. Elle m'expliqua son petit jeu de

dépassements ainsi que toute son envie de me surprendre, mais aussi de

m'aguicher. La surprise resta tout à mon avantage puisque après une

petite et agréable conversation très sympathique, elle me proposa de

la suivre jusque chez elle à Saint GermainLaye, une ville qui se

trouvait proche de mon lieu de résidence.

Notre première soirée s'était terminée sur un bon repas copieux qu'elle

m'avait offert dans un restaurant du centre-ville, puis elle me quitta sur le

pas de porte de son appartement en prétextant qu'elle était épuisée ce soir-là.

Cette belle jeune femme était employée à l'hôtel de ville de SaintGermainLaye

où elle gérait de nombreux dossiers de contentieux, son travail la préoccupait

beaucoup et l'épuiser, mais elle m'avait tout de même demandé de nous retrouver

chez

elle le lendemain. Sur le chemin qui me conduisait jusqu'à mon petit studio à ConflansSainteHonorine, je m'étais mis à tisser dans mon esprit un scénario pour ensorceler cette jolie femme aux allures très alléchantes, sa sensualité et son désir de combler nos singuliers espoirs de nous aimer brûler mon sang. Elle m'avait parlée de ces fous espoirs d'une vie commune, des espoirs qui s'étaient conjugués par de petits cadeaux qu'elle m'avait offerts pour me garder puisque je ne lui avais pas menti sur ma séparation avec Francine, ni encore moins sur ma situation financière au plus bas, Cependant, propre à moi même, je ne pus m'empêcher d'utiliser ce savant mensonge que j'employais bien souvent pour abuser de la bourse de mes maîtresses mais cela ne l'avait pas choqué.

Le lendemain j'appelais Eliane sur son lieu de travail au numéro qu'elle m'avait remis, elle me demanda de ne pas venir chez elle mais qu'elle me rejoindrait chez moi à Conflans Sainte Honorine Était-ce une mise à l'épreuve pour confirmer les confidences que je lui avais faite ?, peu importe elle était venue me retrouver avec son petit chien en laisse, un petit boulet de poils qui tout au long de mes rapports sexuels avec Eliane, ce chiot ne cessa pas de venir me renifler, lécher mon visage, mes jambes, je lui donnais des baffes qui affolèrent ma compagne mais qui éloigna cette sale bête. Eliane s'était donnée à moi comme au messie, elle semblait espérée de cet amour dans la providence de notre rencontre, avoir trouvé l'homme de sa vie, du moins c'est ce qu'elle me confessait à chaque jouissance en extase devant mon corps brulant d'amour et ma libido en fusion sexuelle. Après nos ébats sexuels, elle me proposa d'aller promener son petit chien pour lui faire prendre l'air et l'obliger à faire son petit pipi, non il ne lui fallait surtout pas jouer à ce jeu là avec moi, aussi me mettre au service de madame pour satisfaire ses désirs sexuels, cela je l'acceptais, mais l'image du gigolo qui promène le toutou de ces dames, cela jamais je ne pus le concevoir. Je lui avais expliqué que je ne serais en aucun cas ce genre de personnage docile auprès du toutou de madame, elle avait rugit en prétextant que je n'aimais pas les animaux, une discussion envenimer s'ensuivit, elle quitta le studio et je n'entendis plus jamais parler de cette fille ni de son chien.

Au cours de la matinée, je me rendais au café de la gare de Conflans Sainte Honorine, je prenais mon petit déjeuner lorsqu'un monsieur d'une cinquantaine d'années m'interpella, il me confondit avec une personne de sa connaissance. Après une discussion très sympathique qui lia notre amitié, nous nous rendions chez moi pour prendre un dernier apéritif. Sur ma table de chevet se trouvaient quelques petits bijoux en or que m'avait offerts Martine, une jeune femme récemment rencontrée, elle était une gauchiste insignifiante, mais une très belle femme qui avait embrassé mes soupirs d'amours, une amourette de passage qui s'était offerte à moi sans espoir de nous retrouver. Elle avait gratifié mes folles élucubrations sexuelles entre ses jambes en m'offrant ces quelques bagues, colliers, médailles or, que n'aurait-elle pas faites pour me retenir de nouveau entre

ses jambes.

Le collier mais aussi la bague semblaient bien plaire à mon copain, il proposa de me les racheter pour offrir à son amie qu'il devait retrouver ce jour même. Il me remit

mille francs en échange de ces petits bijoux.

Après l'avoir raccompagné aux pieds de son hôtel de la gare où il logeait,, Je décidais de prendre un dernier verre au bar PMU où je jouais trois chevaux aux courses

du tiercé, cela afin de paraître un monsieur comme toutes ces gens dans leur récréation dominicale.

Cette journée s'acheva dans la joie pour moi puisque au moment de me débarrasser de mon ticket de tiercé je regardais les numéros joués, je m'étais aperçu qu'ils correspondaient à ceux que venait d'annoncer le commentateur au poste de radio posé sur la table. Le lendemain, le gain des deux mille huit cents francs gagné aux jeux ainsi que les mille francs de mon ami me permirent de sortir sur Paris, retrouver la féerie du Mimi Pinson, une soirée où je rencontrerais Ginette, cette femme avec qui je vivrais cinq années d'amour et de déboires.

L'on se connut en ce mois de juin 1983, au club 79, ex-MIMI PINSON, elle se prénommer Ginette, Nanou pour les intimes. Je m'étais approché de cette jolie blonde, il faut dire aussi que j'ai toujours été attiré par les blondes. Savez-vous danser le rock and roll lui avais-je demandé pendant que la musique endiablée raisonnée dans les amplis du club. Fière et orgueilleuse, elle avait bondi en s'exclamant vous voulez le savoir, alors faites-moi danser !, Mon petit rire malicieux sut la séduire, elle s'approcha, prit ma main et me conduisit sur la piste de danse. Pas mal cette blonde aux yeux noisette, je la pousserais

dans ses plus profonds émois pour jouir de ma fumisterie optimiste et conquérante. Dans les premiers moments de notre rencontre, tout se déroula comme une histoire d'amour écrite d'avance.

Était-ce la musique qui nous liait très fort l'un contre l'autre ou l'esprit malin de l'amour qui

se jouait de nous, mais la soirée terminée nous promîmes de nous revoir, notre rendez-vous

était fixé pour le lendemain onze heures métro Dupleix.

Ma séparation avec Francine mon épouse était récente, j'occupais toujours ce petit studio meublé que je louais en grande banlieue à Conflans .sainte Honorine car je ne souhaitais surtout pas m'éloigner de Sandra mon enfant qui vivait avec sa mère dans cette ville.

Je me hâtais de prendre le train de banlieue pour gagner Paris et retrouver Ginette. Ma course folle dans les couloirs du métro ressemblé à une fuite, tel un voleur je ne me préoccupais surtout pas des usagers, je heurtais les gens qui semblaient m'ignorer, le mécanisme de la vie parisienne, du déjà vu, l'on ne s'excuse plus. Je gravissais les marches qui conduisaient sur le quai du métro Dupleix, elle était là, vêtue d'un jean délavé, une chemisette blanche un sac couleur marron en bandoulière, une fille coule, un autre visage bien différent de la veille ou je l'avais rencontré. Elle m'accueillit à bras ouverts, son étreinte n'en finissait plus, ces instants sont indescriptibles pour les traduire avec des mots sur le papier, il faudrait les images qui circulaient dans ma tête pour en donner une signification plus réelle, des frémissements de joies avaient su agiter tout mon être face à cette femme.

Son look un peu soixantehuitard de nana cool me fascina, ce petit retour de la fin des

années soixante un peu midinette, beaucoup femme me réservait une belle aventure. Comme toutes les femmes que je connus, elle m'avait demandé ma situation maritale, je lui avais expliqué que je venais de me séparer de mon épouse et combien était grande ma peine de me séparer de Sandra mon enfant. Elle avait tenté de me rassurer de sa logique me rappelant que je ne perdais pas mon enfant, qu'il existait des lois pour m'assurer de revoir Sandra, ma fille, ma vie.

Dans ces intenses moments, j'ignorais alors combien de peine pouvais-je faire à Sandra mon enfant chérie, Je vivais si loin et si près d'elle, mais je ne comprenais pas le mal d'aimer qu'elle devait éprouver envers ce père dans cette absence qu'elle subissait à chacune de mes apparitions; surtout lorsque nous nous retrouvions. Je n'étais vraiment qu'un garçon infidèle à son devoir de père, un homme qui se conduisait en égoïste ne pensant qu'à son image de patachon, un individu mal dans sa peau face à cet enfant qui lui réclamait

un peu plus d'amour chaque jour.

Malgré tout l'amour que nous partagions, ce bonheur qui qui remplissait nos coeurs, meurtrissait nos vie car nous savions que jamais nous ne pourrions rattraper tout ce temps perdu loin l'un de l'autre. Sandra était toute ma raison d'exister sur cette terre, son sourire enfantin rayonnant

d'amour je le garderais dans mon coeur pour l'éternité.

Ma fille a fait son chemin, elle a grandi loin d'un père qui n'aura jamais su trouver sa place dans ce monde de raisons et d'équilibre, celui dont il avait toujours rêvé, le couple, les enfants, la famille, le bonheur tout simplement.

Les sourires et la douceur de Sandra ont bercé ma vie, elle est ma fille chérie, le rayon de soleil qui éclairera mon passage sur cette terre.

Sans nul doute, me croyais-je invulnérable face aux autres, face à tous ces gens qui m'entouraient et qui me sublimaient, tous ces gens qui cherchaient à me protéger.

Je n'imaginai plus des lendemains de détresses, non j'étais le gagnant puisque tout semblait

me sourire, tout aller bien pour moi alors pourquoi penser aux lendemains sans soleil, je ne

me tourmentais plus, mon seul désir était de satisfaire mon égoïsme, devenir un garçon heureux

que pour faire croire aux autres que je l'étais, comment ai-je vraiment pu être aussi ingrat ? Malgré

mon désespoir et ma sensibilité Ginette me proposa de la suivre chez elle pour nous retrouver

mais aussi construire un avenir ensemble.

Cette jolie dame vivait dans le treizième arrondissement proche de la place de la croix rouge Française, à deux pas de la place d'Italie. Son immeuble des années cinquante fait de briques rouges, me rendaient un peu mélancolique, ce quartier contigu à l'avenue d'Italie m'angoissait mais il me fallait redémarrer une nouvelle vie avec Ginette pourquoi pas. Il ne s'écoula pas plus de huit jours lorsqu'elle me proposa de

venir vivre chez elle, cependant, il y avait aussi des conditions inéluctables qu'il nous faudrait

régulariser.

La belle et douce vie que je menais me coûter très cher, comme toujours mes comptes bancaires

étaient à découvert, les avocats pour mon divorce avec Francine, le crédit auto que

j'avais contracté pour l'achat de la voiture et les échéances diverses de la vie commune avec mon exépouse étaient une charge financière qui me revenait d'assurer. J'expliquais ce forfait à Ginette, elle proposa de m'aider au remboursement de mes dettes, mais évidemment elle posa ses conditions puisqu'après les confessions que je lui avais faites sur ma folle vie de patachon, cette existence malhonnête qui avait entraîné mon divorce, elle redouta que notre amour commun ne dure que le temps de mes folles passions frivoles. Ginette me proposa un pacte en échange de cinquante mille francs qu'elle me remettrait pour couvrir mes dettes. mais il me faudrait signer chez son notaire, un acte de remboursement de cet argent si je me séparais d'elle. Pris au piège de l'amour, je fus sacrifié devant l'hôtel des finances puisqu'il me faudrait assumer cet enjeu, je m'étais engagé à ses bonnes volontés.

L'on s'était rendu avenue de la Grande armée à l'étoile chez ce vieux monsieur, un notaire des temps passés qui vivait dans un appartement bureau style empire., les piles de dossiers sur son bureau semblaient souffrir du temps qui passe. Ginette lui expliqua sa démarche, ce qui fit sourire le vieil homme, puis deux signatures sur des registres me liaient à cette femme après quoi Ginette sortait son chéquier pour régler la prestation. Nos pas sur l'avenue glissaient lentement, ils se confondaient dans une quiétude qui nous rassurer. Ginette satisfaite et ravie de cette situation qui m'enchaîner à elle pour toujours, me proposa de passer une semaine de vacances sur la Côte d'Azur pour nous aimer et préparer notre avenir. Elle me proposa un séjour à Juan les pins dans un hôtel au bord de la plage où nous pourrions en ce printemps qui venait de commençait, nous promener sur le sable chaud des plages. Ma joie se lisait dans les mots d'amour que je lui formulais, nous avions hâte de rentrer à la maison faire nos valises pour ce départ dans le sud au soleil de la Riviera. Le voyage en avion pour l'aéroport de Nice s'écoula à nous embrasser éperdument, puis un taxi nous conduisit jusqu'à notre hôtel à Juan les pins. Le paysage nous séduisit, nous décidions de louer une voiture pour notre séjour afin d'être plus mobile pour parcourir l'Estérel à la découverte des petits villages de Provence. Ginette avait obtenu une réservation à l'hôtel Hélios de Juan les pins, un bel établissement situé en plein coeur de la ville tout proche du casino Éden, des magasins et des restaurants, à 5 minutes à pied de la gare. L'accueil dans cet établissement était agréable, le personnel très convivial et toujours de bonne humeur me réjouissait. Notre chambre bien orientée sur la mer avec son balcon qui superviser ses plages privées tout à proximité de l'hôtel, était un cadre qui me satisfaisait plainement afin de donner à Ginette, le meilleur de moi-même, mais aussi toutes ces folies sexuelles qui m'enflammaient de bonheur à chaque parole ou geste de ma compagne.

Mais déjà les griffes de la jalousie de Ginette se révélèrent à chaque fois que j'échangeais un sourire aux dames que nous croisions dans cet hôtel. Il me fallait lui appartenir corps et âmes.

Cela n'était pas dans mes convictions ni dans l'acte notarial qu'elle m'avait fait signer pour cette vie auprès d'elle, cet amour que je croyais sans reproche m'avait laissé de grandes craintes. Je n'étais pas vraiment

un homme honnête pour assumer une vie de couple puisque mes fantasmes, ces rêves du corps de la femme frappaient fort dans mon esprit, surtout lorsque je levais les yeux sur ces belles dames qui déambulées autour de moi puisque les démons féminins avaient toujours eu raison de ce cupidon malicieux que j'étais.

Tributaire de cette maladie sociale qui faisait de moi un coeur captif du corps de la femme,

Ginette m'entraînerait-elle vers de nouveaux horizons, je le pressentais déjà, il me fallait pourtant donner à

Ginette tout cet amour qu'elle attendait de moi et de tous les engagements que nous avions pris.

Fut-ce la nostalgie de nos vacances sur la Côte d'Azur ou était-ce mes sentiments pour Ginette cette jolie

blonde aux yeux noisette qui me poussa à réfléchir en qualité d'homme heureux, cet homme qui savourait

les joies de son changement d'existence, en ces temps-là, je n'en savais encore rien puisque je croyais

malgré moi, à cette vie nouvelle auprès de Ginette.

Une semaine s'était écoulée sous le soleil de Juan les pins, nos soirées près de la place proche de l'hôtel

ou nous passions de bons moments à écouter des musiciens de jazz, ainsi que nos virées dans les meilleurs

restaurants aux mille couleurs nous ravis. Puis il y eut notre rencontre avec François, une relation parisienne de Ginette,

un monsieur de soixante dix-ans qui avait réussi sa vie dans les affaires, dans la confection de vêtements

militaires. Il nous avait invité dans un grand restaurant du port, un établissement où il semblait être très connu de la bonne

société de la ville.

Ce fut une soirée pleine d'émotion avec ses convives à notre table, des femmes toutes plus

belles les unes que les autres, puis il y eut aussi cette jeune femme de la quarantaine d'années, une virago qui n'avait pas arrêté au cours du repas de me

faire des invitations de son pied, mais aussi de ses fougueux regards endiablés.

Je m'absentais en prétextant aller aux toilettes, Lisette s'empressa de

me rejoindre pour se blottir dans mes bras au coin de l'escalier qui menait à l'étage des toilettes. Je me souviens de sa hargne lorsqu'elle

me blâma de ne pas avoir répondu aussitôt à ses appels du pied car

nous étions à la fin du repas et il nous fallait se séparer pour regagner

chacun nos routes. Coincé dans l'encadrement entre deux portes, je

relevais sa robe; puis je baissais sa petite culotte pour satisfaire à ses

désirs. Ces moments furtifs où le sexe est roi ne m'apportent aucune

satisfaction sachant que je ne reverrais jamais cette fille, l'amour à la

sauvette ne m'enrichissait d'aucune valeur sexuelle ou matérielle. Ce

beau monde de la jet-société que l'on croisait sous les palmiers du

bord de mer n'était pour la plus grande part, qu'une gent qui s'apparentait

aveuglément aux mêmes désirs que le commun des mortels, aussi il m'aurait

fallu résider quelques jours de plus pour abuser de toutes ces dames qui

n'attendaient que l'ivresse du sexe pour affirmer leur féminité.

Revenu à notre table Ginette me lança un regard un peu soupçonneux

en voyant l'air radieux de Lisette qui feignait quelques soupirs pour

se disculper de cet intermède.

Après avoir quitté nos amis en promettant à François de nous revoir

de retour à Paris, notre soirée se poursuivit entre nos draps dans la

chambre de l'hôtel, Ginette s'offrit de tout son corps à ma passion dévorante de fureur chaude et d'éclat.

Notre séjour sur la rivièra s'acheva dans la joie et les plaisirs du farniente.

Sur le chemin du retour, à bord de l'automobile que nous avions loué,
Je proposais à ma dulcinée de nous rendre à Martigues pour y retrouver mes parents et passer quelques jours sur les rives de la Venise provençale.

Pour gagner les Martigues, nous empruntions l'autoroute E80, cette autoroute passait par Aix-en-Provence où l'on s'arrêta pour y savourer une journée au soleil de Provence. Cours Mirabeau, nous logions dans le grand hôtel nègre Coste, un établissement du treizième siècle qui me plongea dans une autre époque, aux temps des grands séducteurs.

Au petit matin, après avoir pris un petit déjeuner copieux, nous décidâmes de visiter la

ville, sa cathédrale mais aussi l'église Saint-Jean de Malte ainsi que le vieux quartier Mazarin célèbre pour ses fontaines et ses belles demeures qui longent ses rues.

Son appareil à photo braqué sur moi, Ginette me mitraillait de ses clichés, nos rires nos joies embaumées nos visites des monuments qui semblaient être là pour nous.

Le lendemain nous voilà aux Martigues la ville de mon enfance, mes parents nous reçurent

avec joie. Je présentais Ginette à mes parents comme s'il se fut agi de ma nouvelle épouse, cela les rassura mais ils savaient depuis toujours que je n'étais pas un garçon sérieux, ils devinaient aussi que cet amour ne durerait, qu'il ne serait qu'un passage dans ma vie.

Avaient-ils deviné mon destin où comprirent-ils mon désespoir, mon échec auprès de Francine, cette femme qui avait guidé ma vie dans ce cafardum qui fit de moi un malade social,

un homme qui aimait un peu trop courir à l'aventure du jupon de femmes, un garçon instable identique

à ce jeune homme que je fus durant ces dernières années avant mes noces avec Francine.

Attablés dans un petit restaurant de plage où nous avions

invité mes parents, j'aperçus une vieille connaissance de jeunesse,

Aline m'avait elle aussi bien reconnu et m'avait fait signe afin que je vienne là retrouver pour lui dire bonjour, cela avait excité mes sens. Je dus

quitté la table où mes parents conversés avec Ginette bien que cela

me parut très délicat, il me fallut employer toujours le même prétexte, me rendre aux

toilettes pour cacher mes escapades,

Aline accourue, que deviens-tu, m'avait-elle demandé en se blottissant contre moi qui

repoussais ses avances. Il me fallut par respect pour mes parents dans la salle de restaurant m'éloigner bien vite de cette fille devenue une femme

belle à croquer pour ne pas succomber à ses charmes. Toutes ces

folies ont bousculé ma vie pour ne jamais me rassurer de n'être qu'un

homme livré aux caprices sexuels de ces femmes, surtout toutes celles qui

n'avaient aucun sentiment à partager si ce n'est que l'égoïsme de leurs élans sexuels.

Je vous rassure je ne suis pas un Roméo, ni encore moins un hidalgo

est-ce que je plaisais vraiment aux femmes ou est-ce que je n'étais qu'un

homme facile à conduire dans leur lit, elles ne me l'ont jamais avoué.

Malade social envenimé par le sexe; ou simple individu qui subissait les

foudres de la vie afin de partager des moments sexuels dans des endroits insolites ici ou là-bas, je ne sais plus je reste sur mes gardes avant de subir les flammes de l'enfer. Revenus chez mes parents, nous préparions notre retour sur Paris avec le regret de voir finir nos vacances qui s'achevaient.

L'avenue d'Italie commençait à s'éveiller, j'avais conduit toute la nuit pour rejoindre Paris, la fatigue se faisait ressentir. Dans l'ascenseur qui nous conduisait à son appartement, Ginette, bien éveillée se blottit contre moi avec son ardeur sexuelle en branle. Ce petit matin, impuissant, je restais figé le regard miteux. Je vais t'aimer m'avaitelle

soupiré comme si je fus une putain masculine qui devait à nouveau offrir ses prestations.

Je me souviens de tous ces moments où toutes ces femmes que je connus ne me considéraient autrement qu'une marionnette, un individu semblable à un genre de poupon gonflable pour assumer leurs désirs sexuels. Ginette faisait-elle aussi partie de ces femmes qui me possédèrent seulement pour satisfaire leur leurs désirs d'être possédée par ce fou d'amour, je ne pus le croire.

Elle était mère de trois enfants adolescents dont le dernier connaissait des problèmes sociaux psychologiques, un garçon qui créera des situations de conflit dans notre couple.

Le premier devoir m'avait-elle suggérée pour assumer une vie commune, était de faire connaissance avec ses enfants afin d'éloigner sa culpabilité d'une vie brisée, une déchéance qu'elle s'accordait trop facilement, surtout lorsqu'elle parlait de son ex-mari,

ainsi elle assumait ses lendemains sans la crainte du péché.

Les jours suivant furent communs à ceux d'un couple qui naissait pour un grand amour,

elle me proposa de l'accompagner à Saint-Jean-d'Angéles, pour nous rendre dans un établissement socio-éducatif où son fils cadet se trouver en internat, elle prétextait qu'elle

me ferait aussi visiter Limoges, la ville voisine où elle était née.

Elle m'expliqua quelques petits problèmes à régler avec les responsables de l'internat car son fils devenu incontrôlable, perturbait les médecins du centre. Je ne pris vraiment

pas conscience de mon engagement dans cette vie vers laquelle je me dirigeais auprès

de cette femme et sa tribue d'enfant,, était-ce la faute de ce démon que l'on nomme l'amour, je n'en savais rien mais coûte que coûte je suivrais cet amour jusqu'en enfer.

Après quelques temps de notre vie quotidienne, elle me demanda de venir la retrouver à

la sortie du bureau de l'agence des Assedic où elle travaillait. Elle exerçait en qualité de

conseillère professionnelle dans une agence des Assedic à Alésia dans le quatorzième arrondissement de Paris.

Seize heures trente, assis devant un café dans la brasserie le bouquet, place d'Alésia, je

méditais sur mon sort, mon parcours me tourmentait car ma séparation avec Francine et mon

enfant n'en finissait pas de perturber mon esprit dans cette folle course vers l'inconnu.

Qu'allait-il devenir de mon existence, un instant furtif de la raison traversa mon esprit, il

ne me fallut pas trop réfléchir pour ne point m'enfuir de cette vie qui m'attendait. Le

garçon
me servit un autre café, je regardais l'heure, il est temps de retrouver Ginette devant son bureau.
Souriante elle apparut en me prononçant avec grâce ces mots, mon chef de bureau m'a accordé
une semaine de congés nous allons pouvoir partir en province, me dit-elle calmement.
Je n'avais plus de voiture puisque quelques jours auparavant alors que je déménageais mon
petit studio de ConflansSainteHonorine, je m'étais rendu comme d'habitude devant l'établissement
où Sandra était scolarisée pour embrasser ma fillette, mais aussi pour lui apporter quelques petits cadeaux.
Je rencontrais Francine, elle m'adressa des reproches qui n'avaient rien d'amical, des mots qui n'auraient vraiment pas pu nous réconcilier. Cependant, je l'invitais à passer
ensemble une soirée bien amicale. Elle me donna son accord pour une soirée cinéma,
pourquoi pas ce soir m'avait-elle suggérée. Je dus appelé Ginette pour la prévenir de cette situation un peu
incongrue, elle décrocha le téléphone, je perçus dans sa voix angoissée l'attente de mon appel.
J'expliquais ma rencontre avec la mère de mon enfant, puis l'invitation à cette soirée cinéma.
Elle n'en finissait plus de s'inquiéter prétextant que si je sortais avec Francine, nous ne nous
reverrions plus car mon ex-épouse ferait le nécessaire afin que je regagne le domicile conjugal.
Trouver les mots justes pour rassurer Ginette, ce ne fut pas un problème pour moi, d'ailleurs il n'était plus
question d'avoir une quelconque relation amoureuse avec Francine.
Nous étions allés sur les champs Élysées au cinéma L'UGC voir un film sympathique, le film fini il nous fallut rentrer chacun chez soi.
Qu'elle ne fut pas ma surprise lorsque devant la cathédrale américaine où j'avais garé mon auto avenue Georges V, je ne retrouvais plus ma petite Renault cinq. Dans le doute l'on avait parcouru tous les trottoirs de l'avenue de long en large, il me parut impossible que l'on m'est volé ma voiture, Nous nous rendions ensuite au commissariat de police du quartier où pour nous consoler après avoir pris notre plainte pour le vol de l'automobile, le brigadier de service nous dit bien amicalement, ne vous inquiétez pas, ici à Paris une voiture est volé toutes les heures dans la capitale. Par respect pour la maréchaussée je m'étais abstenu de lui rétorquer le fond de ma pensée. Il nous fallut prendre un taxi pour nous rendre dans le treizième arrondissement chez Ginette. Dans l'ascenseur qui nous conduisait à l'étage de l'appartement de Ginette, j'avais rassuré Francine pour cette intrusion dans cette nouvelle vie que j'avais choisie. Je savais que Ginette dotée d'un caractère très ouvert, comprendrait la situation que je lui imposais et que notre séparation serait plus équilibrée si toutes deux se rencontraient pour écarter tous les doutes du cours de la vie qui nous jouait un mauvais tour à chacun d'entre nous. La sonnette retentie Ginette ouvrit la porte, stupéfaites elle s'était exclamée qui est cette femme, ces mots m'avaient fait mal puisqu'il s'agissait de Francine, mon ex-épouse, la mère de mon enfant, Ginette compris

alors que je ne pouvais pas chasser une vie de couple comme une page que l'on tourne sur une histoire finie.

J'expliquais à Ginette la soirée cinéma comme nous l'avions convenu, puis le vol de ma voiture ainsi que la présence de Francine ce soir-là chez elle car mon ex-femme résidait en grande banlieue, il lui aurait fallu prendre le train de banlieue pour rentrer chez elle, mais à cette heure tardive de la nuit il lui était impossible d'attendre cinq heures du matin aux pieds de la gare saint Lazare, pour prendre le premier train afin de regagner son domicile.

Fut-ce de gré ou de force elle convia Francine à finir la nuit sur le canapé. Au matin nous prîmes le petit déjeuner ensemble, nous n'échangions aucune conversation rationnelle pour ne pas avoir à nous justifier, mais le feeling passa entre les deux femmes ce jour-là, puis chacune d'elle s'empressa de gagner ses occupations sur un au revoir bien amical, bien que Francine nous quitta le visage en berne pour rentrer chez elle.

Ce compromis entre l'impérial Michel, mais aussi la conduite de cet homme qui ne se souciait point de l'amour-propre de ces deux femmes, cet homme qui se croyait le plus habile des hommes dans ce monde qu'il construisait à sa mesure, ce monde où ses fautes ne lui ont jamais porté tort dans la vision de cet amour aveugle et ordinaire; un amour crapuleux de toutes ces choses qui pouvaient lui être condamnables dans leur impertinence mais qui avaient su satisfaire tout autant Francine que Ginette.

Michel restait maître de ce compromis qu'il mettait à son avantage pour continuer à détruire ces femmes qui l'aimaient. Ma frivolité aussi éloignée de toute galanterie, cachait mes véritables défauts d'esprit avec un semblant de qualités solides pour rassurer mes partenaires. Dans cette idolâtrie de Michel l'autre où moi-même, je devenais un vrai tyran pour les autres, surtout quand la bonne fortune m'en donnait les moyens, rien ne pouvait plus bousculer cette étiquette de patachon qui s'inscrivait dans mon histoire.

Les premiers temps de notre vie commune s'écoulèrent confondus avec ses problèmes familiaux, mais aussi son activité de cartomancienne dont elle me révéla ses dons. Dotée d'un pouvoir surnaturel, (inexpliqué ?), elle avait suivi une formation en astrologie qu'elle mettait en application parallèlement à ses dons parapsychologiques de la divination, des prévisions de l'avenir. Cette femme possédait une verve irréprochable, un vocabulaire riche et une grande faculté persuasive qui la mettait en valeur dans toute situation, aussi elle savait très bien exploiter ce don et pratiquer la voyance pour arrondir ses fins de mois.

Parfois elle participait à des salons de cartomancienne qui étaient organisés dans Paris. Il m'arrivait assez souvent de l'accompagner dans ce milieu que je qualifie de charlatan, ces espaces dont la théorie s'appuyait sur une logique cartésienne avec ces mages venus d'un autre monde qui vous prédisaient l'avenir dans leur filtre à café ou dans des cartes de jeux burlesques.

Ginette croyait fermement à cette science, cela lui rapportait tout de même quelques milliers de francs mensuels, elle y retrouvait dans cette activité un petit monde dans lequel elle se complaisait.

Evidemment c'était à mon avantage puisque dans toutes ces relations de diseurs de bonne aventure, il y avait bien plus de femmes que de monsieur, cela contribué à valoriser mon dessein de petit gigolo, je veux plutôt dire de petit rigolo. Ginette s'était faite une bonne réputation avec ses oracles dans ce siècle de lumière où chacun cherchait sa place pour se raccrocher à ses espoirs. Elle conseillait tout ces gens que la société rendait médiocre ou désespérer, je veux parlé du commun des mortels, artistes ou saltimbanques qui se complaisaient derrière la face cachée de la divination. Pour évoquer cette angoisse que j'ai vraiment pu lire dans les yeux de tout ce joli monde que la crainte de la mort poussait à croire à ces prophéties, il me fallut absorber leur démence. Mais l'aventure ne craignait pas les préjugés, parmi ces femmes un peu hystériques un peu déranger mentalement, je croisais toujours un regard qui m'invitait à atteindre mes objectifs, des rencontres qui me conduisaient à chaque fois vers des nuits chaudes dans un combat au corps à corps jusqu'à l'extase sexuelle.

Je connu cette femme d'une quarantaine d'année, une dame qui croyait au septième ciel que lui avaient indiqué les cartes pour venir se perdre dans ma fourberie, celle que je partageais à toutes celles qui ne voyaient en moi que les charmes du sexe, ces moments où elles s'offraient sans retenue pour dépasser leur condition de pauvre pêcheuses. Mes ambitions étaient bien plus exigeantes, mon pouvoir de séduction dans mes actions offensives me permettait de séduire les femmes afin de rémunérer mes ardeurs, cependant, je ne pus me pencher plus longtemps sur ce milieu de la cartomancie où toutes celles avec qui je conversais, n'étaient autres que des personnes assez misérables qui guettaient la clientèle pour assurer de minables revenus. Ginette commençait à deviner mon jeu de séducteur aux abois, surtout dans cette panoplie de femmes, assez frossières, ces dames qui l'entourées semblaient charmés par ce pique de coeur que je leur adressais de mon sourire malicieux. Nous étions parfois invités à des soirées où l'on pouvait côtoyer ces gens un peu extraterrestres, parmi toutes ces personnes je fus pourtant très surpris de rencontrer des personnes qui pour la plupart exercés dans le milieu médical, des médecins, psychologues, psychiatres, des gens qui semblaient bien se complaire dans ce vaste monde de la fumisterie. J'aimais beaucoup ces soirées ou je devenais parfois un bel acteur en parlant de tout et de rien, à bâton rompu, cela me rapprochait des jolies dames de notre entourage. Juliette, médecin opératoire de l'hôpital de la Salpêtrière s'était éprise de moi qui avais un peu trop bue d'alcool, elle m'avait prodigué avec une grande générosité ses soins pour me désenivrer, mais elle n'oublia pas non plus de me séduire avec ses bonnes attentions chaleureuses. Ce fut dans son lit qu'elle m'avait avoué sa crainte d'être surprise par son mari ce soirlà, mais son époux qui s'était extasié devant Ginette afin de paraître homme de bonne

compagnie,

n'avait pu deviner ma jambe entre celles de Juliette, un acte qui l'avait invité à une sauterie grivoise.

Cette belle femme mariée à un médecin, un bourgeois arriviste qui jouissait de la fortune de ses ancêtres,

de l'argent gagnait frauduleusement, je n'invente rien ceux fut des confidences sur l'oreiller. Ces mots sont

ceux de cette femme qui devint ma maîtresse, des paroles qu'elle sut me livrer pour me chasser de sa vie

tumultueuse, cela ne me laissa aucun espoir de la revoir, son confort matériel dépassait les plaisirs que je

pouvais lui offrir.

II me fallut alors abuser de tout son corps dans un délire

que je ne pourrais vous traduire afin de lui arracher de sa bourse bien garnie, quelques milliers de francs qu'elle me remit toute essoufflée.

Hélas, peu de temps après nos amours j'apprenais que cette

nymphomane disparue lors d'un accident de la route avec son époux.

Je fus vraiment touché par la perte de cette dame qui hormis les

plaisirs et la rétribution financière qui récompensa mes prestations

sexuelles, m'avait apporté un autre regard sur la folie de ces femmes livrées à la démence sexuelle.

Je n'avais pas compris cet instinct qui conférait à ces femmes; tous les droits d'abuser de mon corps sans aucune retenue, ni ménagement et même bien souvent avec de grands excès.

J'avais beaucoup aimé cette dame pour les plaisirs du sexe, mais aussi et

surtout pour exister à ses yeux. Ce patachon que je livrais aux femmes, n'était à

vrai dire qu'un homme ambitieux qui désirait vivre de manière oisive et luxurieuse,

un garçon qui réalisait ses projets de détrousseur en séduisant de riches héritières, ou qui aimait tout simplement ces dames qui s'offraient à lui contre quelques billets

de banque pour abuser du corps et de la démence d'un garçon de mon genre.

Ce privilège qui me permettait d'exercer mes talents, pérennisait mes revenus,

j'évoluais dans un monde qui me marginaliser et me conduisait à la solitude. J'offrais mes services

démentiels à ces femmes parvenues qui craignaient la solitude, elles

jouissaient de ma jeunesse, elles étaient tyranniques et se terraient

dans leur propre rêve du bonheur pour ne pas mourir d'amour. Il est

évident que la première de mes fonctions de séducteur était de

satisfaire à leur appétit sexuel puisque le libertinage de ces femmes

que je rencontrais n'était qu'un fait singulier incontestable qui les

satisfaisait. Sans exception, la munificence de leur amour restait liée à la

puissance de leurs pulsions sexuelles. Esthétiques ou vénales, elles

pratiquaient l'acte sexuel pour rendre leur bonheur exploitable, cela de

manière à ne créer aucun désordre sous quelque forme qu'il fut dans leur vie sociale.

Dans ce bouleversement qui conduisait ces dames dans mes bras pour de

brefs moments d'amour, ces instants où le déséquilibre et l'effervescence de leur passion

me laisser toujours des traces, des blessures qui marquaient profondément mon équilibre, elles

révélaient dramatiquement leur sexualité pour aborder

les interdits érotiques dans des processus hystériques. Elles

s'identifiaient irrésistibles et glamour pour sublimer leurs propres

désirs et ainsi renforcer ce privilège qu'elles s'accordaient pour

cloisonner leur détresse derrière leur jouissance démentielle. Parfois

il me pressait de retrouver le plus tôt possible une couche solitaire pour m'éloigner de toute cette folie qui me hanter. Ce personnage bien réel qui savait inspirer l'amour les séduisait tant, si-bien qu'elles s'attachaient plus longuement les services que je leur partageais. Je revisite encore ces belles heures fastes qui émerveillaient toutes ces femmes qui me côtoyer, elles demeuraient dans mon coeur toutes ces reines des plaisirs qui me partageaient tous leurs vices fous, elles baignaient de joies et de bonheur dans cet enfer qui ressemblait plutôt à de la prostitution, cependant, ces amours leurs révélées le droit d'être de vraies femmes libres et émancipées.

A l'envers du décor de la morale de toutes ces femmes libertines et artificielles, ces dames qui osaient briser leurs tabous sexuels qu'elles incarnaient dans cet univers, ce monde où tous les excès leur étaient permis, je n'assurais plus ma liberté. Parfois mondaines, érotiques et fières de leur émancipation, ces femmes introverties, lesbiennes ou débauchées je les voyais toujours jouir, mais aussi succombé aux sortilèges et aux dérapages de mes caprices qui les surexcités bien davantage que l'amour dans leur couple marital.

Cette dépravation des moeurs, cette décadence sexuelle qui menaçait ma santé psychique et physique dans nos relations abusives au corps à corps, leur permettait de me révéler des confidences dans un vocabulaire que j'aimais, surtout lorsqu'elles confirmaient ma victoire en m'offrant leur argent.

Ces provocations avec leur cortège de misères, s'afficher dans leur fantasme décomplexé pour s'approprier toutes mes audaces et ma perversion.

Elles savouraient ces moeurs contre nature qui les conduisait aux sublimes expressions du bonheur. Tout devenait salutaire et réconfortant, surtout lorsque je revêtissais mes habits de lumière pour fuir toute cette folie avec ma solde en poche.

Prenez tout de même garde à mes récits, ils violent l'orgueil et la prudence des êtres bienpensants, ne rechercher surtout pas l'équilibre ni la poésie de l'amour que j'ai banni. Je m'étais installé dans un monde où ma conduite aura su vexer la joyeuse société dont je n'ai que faire de la gravité de son rôle ni encore moins de la pauvreté de son imagination pour me condamner, puisque la fièvre brûlante de mes fréquentations s'est toujours consumée dans la passion de mes propres valeurs. Dans cette vie de malade social, dans cette existence déséquilibrée ou je vécu dans l'anonymat, cette singularité ne fut pas exclusivement réservé à tous ceux qui vivaient en marge des règles et des lois que l'église et la morale des hommes ne tolèrent, mais l'on me condamna d'être un homme à femme..

Je me souviens du corps de cette jolie dame, un corps qui était une éclatante vitrine où se refléter l'amour,

son sexe aminait ma passion, il restait libre à mes caresses, cette esquisse petite femme me donnait les

vertiges les plus fous dans ces dangereuses tentations brûlantes de fièvre qui me conduisait au paradis.

Recherchait-elle vraiment l'aventure ou ne recherchaient-elle que de fortes émotions, je ne l'ai jamais

su mais le joli coeur que je leur présentais, attirer ,toujours sa fidèle clientèle dans son piège original, un précipive

où ces belles aristocrates très féminines, ces dames de la finance que rien ne laissait indifférentes, succombées

aux relations hystériques qui nous unissaient.

Elles aimaient bien étalaient leur luxe et leur argent pour toujours en demander plus de cet amour qui leur faisait

beaucoup de bien juste au bas du ventre jusqu'à ce qu'elles s'effondrent de plaisirs.

Je ne m'attardais que rarement à ses détails, surtout lorsqu'elles devenaient bruyantes de ferveur et de fougue dans leur passion vivace de désirs violents.

Dans ces épisodes démoniaques, je parvenais à leur soutirer tout à mon aise, les tarifs les plus conséquents pour solder mes prouesses, ces amours alléchants qui les rendaient soumises, parfois honteuses mais toujours satisfaites et comblées. Mon existence auprès de Ginette devenait impossible, je me devais de retrouver ma liberté de conquérant, retrouver le corps céleste de mes maîtresses, les sueurs, les odeurs mais aussi les étreintes de ces femmes que je séduisais.

Ce matin j'avais rendezvous avec Ramon au quartier de la butte aux cailles, Ramon était un garçon qui avait une personnalité créative que j'aimais beaucoup, il était aussi un personnage incontournable, un homme plein d'idées et de passion à partager. La rue était animée sous ce soleil qui pointait son nez en

ce printemps qui venait de commencer, mais la vie de famille et de couple que je menais auprès de

Ginette ne me convenait plus, elle parvenait même à me révoltait.

Devoir subir les contraintes imposées par ses trois enfants, des mêmes que je tolérais de force ou de gré dans

ce concubinage avec Ginette, devenait un calvaire. Il me fallait à tout prix regagné un autre horizon plus confortable

pour m'éloigner de ces quelques mois de vie commune auprès de Ginette, cette femme qui m'aimait à la folie.

Le temps impassible qui venait de s'écouler auprès de cette compagne qui m'avait privé de liberté, cette femme

qui n'avaient pas arrêté de m'angoisser, m'avait fait rêver d'évasion vers ces femmes que je croisais chaque jour

sur la place d'Italie, rue Mouffetard ou bien encore sur le boulevard saint Michel.

Depuis quelques jours je fréquentais ce petit bar de quartier rue de la Butte aux cailles où j'avais rendezvous

avec Ramon. J'avais aussi lié de nombreuses connaissances avec des gens du quartier, des hommes et des

femmes. ils n'étaient pour la plupart que des gauchistes, des socialo-communistes mais ils avaient aussi participé à la

création de l'association des amis de la butte aux cailles, une association qui avait son siège dans ce petit bar qui

se nomme, Le merle moqueur.

Nous y organisons des soirées musicales dans une ambiance délirante où la bière ainsi que le bon vin coulé à flots.

Un grand nombre des femmes qui fréquentaient nos soirées, étaient pour la plupart de ravissantes commerçantes du

quartier, il y avait aussi quelques étudiantes qui fréquentaient l'université de Juvisy, elles nous rejoignaient pour assister

à nos ententes musicales, ainsi elles faisaient la fête avec nous.

Parfois Ginette m'accompagnait dans ces soirées en me bridant, elle m'empêchait d'agir en toute liberté envers mes amis,

surtout mes amies féminines, de jolies femmes qui ressemblaient aux fleurs de l'amour que j'aimais bien butiner.

Poètes et écrivains, musiciens, artistes ou saltimbanques, étudiants et commerçants tout ce beau monde s'était réuni autour

d'un projet élaborer par Ramon, une idée à laquelle je contribué activement dans sa création. Nous voulions redonner vie à cette rue de la butte aux cailles, ce lieu qui avait connu ces heures de gloire au dixhuitième siècle. En ces temps-là, c'est dans cette rue de la butte aux cailles que vivaient les chiffonniers de Paris, le commerce du chiffon était fleurissant et cette rue grouillait d'échoppes et de petites buvettes où les gens s'entassaient et riaient en buvant jusqu'à l'ivresse, nous voulions faire renaître cet esprit de fête.

Ce matin je prenais place autour de cette table dans le bar, Attablée en face de moi, Dominique, une jeune fille adorable était penchée sur une feuille blanche pour prendre des notes. Bonjour Michel m'avaitelle lancé avec un sourire vaporeux, ses yeux luisaient de mille flammes, elle avait pris ma main amicalement, j'avais ressenti sa chaleur m'envahir et brûler mon sang. Veux-tu déjeuner avec moi m'avait-elle demandée, je l'accompagnais jusqu'à la rue Tolbiac où nous rejoignons son petit studio meublé, une pièce composait d'un lit, un buffet, un petit coin cuisine et un vieux téléviseur posé à même le sol,

Ce logis de fortune m'avait fait frissonner, mais ses grands yeux bleus m'avaient conduit vers la chasteté de sa pudeur, mais aussi et surtout à la découverte des joies de son corps brulant en transe, nous fîmes l'amour, notre relation sexuelle m'avait follement excité.

Les mots n'avaient plus à rien à espéraient pour nous enivrer car nos élans nous avaient conduits sur sa couchette dans la douceur des joies de l'amour, aussi le parfum de son corps, son regard attentif de chatte effarouchée, de femme soumise était tinté de lumières éblouissantes, la cambrure de ses hanches m'avait invité à des folies sexuelles comme j'aimais partager dans ma détresse d'homme facile, de vagabon qui détroussait le coeur de ces dames qui se livraient à moi corps et âmes.

Nos étreintes consumées, l'on avait regagné le bar de la butte aux cailles où nous retrouvions Ramon, président de l'association.

Ce fut avec ses nombreuses idées en tête que Ramon m'avait proposé de m'associer à ses projets, de réfléchir et de participer au bon déroulement de cette fête annuelle et à l'organisation de ses festivités pour animer la rue.

Dominique accepta de m'accompagner dans l'étude de ce projet d'activité, mais aussi dans la recherche de son financement. Nos relations avec l'équipe dirigeante de la mairie du treizième arrondissement étaient en bons termes, Ramon jouissait d'une bonne notoriété reconnu auprès de Paul Quilés et de Jacques Toubon, deux grands personnages qui dirigeaient cette mairie place d'Italie.

Les autorisations municipales ainsi que le financement de la fête ne nous avait causé aucune difficulté pour concrétiser ce projet.

Ce fut au cours de l'une des négociations avec un responsable du comité des fêtes, que je rencontrai Janine, épouse et secrétaire d'un député parisien, un personnage dont je tairais le nom pour ne pas remettre en cause la morale de ces personnes. Agée d'un peu plus de la cinquantaine d'années, une dame vêtue bcbg, très souriante et malicieuse s'initia dans mes propos d'animation de quartier, son regard câlin m'invita à l'aventure.

Lorsqu'elle s'était apprêtée à quitter le bureau? je lui avais murmuré, Voulezvous m'attendre, je souhaite vous entretenir de mes propos, J'avais écourté ma conversation avec ce monsieur qui m'avait bien reçu en espérant qu'elle aurait entendu mon appel à

l'amour. Non, elle n'était pas aux pieds de l'escalier à m'attendre, j'avais quitté l'hôtel de ville quand je l'aperçus qui s'apprêtait à monter dans sa voiture. Je courus vers elle pour l'inviter à prendre un verre ensemble, mais elle me devança avec ardeur, montez à bord m'avait-elle suppliée en me désignant le siège à ses côtés où j'avais pris place, je m'étais senti vainqueur avec cet avantage de ma jeunesse de mes trente-cinq années que je lui offrais. En amour les désirs loin des sentiments faux ou vrais, ont pour règle une bonne partie de psychologie qu'il faut savoir interpréter, je m'y appliquais volontairement. L'analyse propre à mes convictions de patachon intrépide ou parfois même téméraire, m'avait poussé à tenter l'aventure fut-elle même impossible.

Le paradis, le mien, celui auquel j'aspirais surtout lorsque je rencontrais une femme non assouvie, il se dessinait dans mon âme de vagabond de l'amour luxurieux, des joies ou le sexe serait encore ma seule monnaie d'échange. Cette femme appartenait à une caste mondaine où je n'avais pas ma place, son milieu aristocratique ne m'était pas favorable. Il me fallut anoblir ma courtoisie, redoubler de tact, brillait avec la classe d'un intellectuel averti. Fort heureusement je ne manquais pas d'argument pour entretenir une conversation bien soutenue, afin de dissenter sur la vie et les événements qui nous rapprochaient.

Elle avait souri prudemment sur mon vocabulaire élémentaire en reprenant mes conjugaisons, sans prendre conscience de ce jeu malin qui avait tissé des liens entre nous.

J'avais quitté sa compagnie devant le métro Vavin à Montparnasse où elle m'avait tendue sa

carte de visite. Une remise en cause s'était alors imposé lorsque je consultais sa carte,, procureur au parquet de Paris telle était sa profession, que pouvais-je espéré d'une femme dans cette position sociale ?

Ma jeunesse qui fut quelque peu délinquante, ma vie tantôt bohème tantôt harnachée de misère, n'aurait eu aucun intérêt, aucune accroche pour honorer cette femme. Je n'avais pourtant pas pu rester insensible à cette rencontre hasardeuse qui m'avait agacé dans son importunité.

La tache m'avait semblé un peu trop fastueuse pour parvenir à gagner le coeur, le corps et le sexe de cette dame. Pourtant cette aventure aurait pu être très fructueuse pour ma bourse mais croire à ses rires qui m'avaient laissé rêveur et m'avaient aussi mis en garde, cela m'avait fait un peu peur de retrouver cette femme que je n'avais pas laissée indifférente, une dame qui m'avait laissait craindre un amour impossible.

Il m'était venu à l'idée de déchirer cette carte qu'elle m'avait gentiment remise, car j'avais réfléchi aux conséquences qui pourraient s'ensuivre si j'abusais de son amour en lui faisant rétribuer financièrement mes prestations sans tabou, cet amour ou plus rien ne nous aurait été interdit, que serai-Il advenu de cette histoire.

L'enjeu ne s'était pas arrêté à ces pensées qui m'avaient torturé l'esprit, ce défi avait excité mes sens, il m'avait

appelé vers un nouveau combat contre moi-même et toute la folie qui me guidait dans cette nouvelle aventure.

Notre rencontre était une aventure que j'avais cru être sans lendemain, elle ne s'était pourtant pas achevée puisque le lendemain j'avais décroché le téléphone pour prendre de ses nouvelles.

Elle s'apprêtait à quitter son cabinet m'avait elle dit, puis elle m'avait proposé de la rejoindre devant l'entrée de l'hôtel Lamarck dans le dix-huitième arrondissement, je m'étais rendu avec un grand enthousiasme à ce

rendez-vous. Je m'étais rendu devant ce bel hôtel résidentiel de Montmartre près de la

place du Tertre et de la basilique du Sacré-Coeur, un grand hôtel avec son décor fait pour réunir les amoureux.

Je ne m'étendrais pas sur nos effusions amoureuses car je ne fus qu'une gourmandise pour ce

joli coeur assoiffé de sexe et d'amour. Elle avait réclamé beaucoup d'amour, surtout au bas du ventre tout au long de ces quelques heures d'évasions sexuelles qu'elle s'était offerte pour quelques billets de banque que je lui avais supplié de m'offrir. J'avais glissé hâtivement les deux mille francs dans la poche de mon veston, elle avait attendu mes remerciements qui n'étaient pas venus. Je te demande de ne plus chercher à me revoir et déchirer cette carte que je t'ai remise mais aussi de m'oublier m'avait-elle demandé. Comment aurais-je pu oublier son corps de déesse vouée à l'amour et à tous mes caprices qu'elle avait si bien su assouvir ? Ce démon sexuel qui m'habitait tourmenté mon esprit, je me souviens encore avoir souffert de notre séparation, mais j'avais gardé de grands espoirs insoupçonnés de la revoir.

Quelques jours plus tard j'appelais cette femme qui hantait toutes mes nuits, mais au bout du fil du téléphone il n'était plus question de Michel, mais Monsieur à qui ai-je l'honneur ?, j'avais essayé de lui souffler quelques images de notre aventure, nos folies sexuelles mais elle m'avait ri au nez avec une ironie qui ne m'avait laissé aucun espoir de la revoir. J'avais raccroché le combiné du téléphone sur ses mots qui résonnèrent dans mon esprit comme une plainte de ceux que l'amour avait blessé. J'ai beaucoup aimé cette femme qui consumait l'amour comme ce fut pour la première fois, elle avait su assumer mes rêves d'amour. Les jours qui suivirent, je m'étais rendu à l'hôtel de ville place d'Italie, cela afin de terminer mes négociations avec l'équipe municipale concernant l'organisation de la fête rue de la butte aux cailles.

J'avais espéré bien sûr entrevoir la silhouette de cet amour qui avait marqué mon âme de patachon, mais je compris très vite que cette aventure était bien finie, je ne retrouverais plus sa silhouette ni l'ombre de son sourire sur son visage majestueux. La grâce d'un grand amour et le parfum du corps de cette femme avait bien disparu comme le songe d'une nuit de bonheur.

Les jours suivants je m'étais éloigné de mes fréquentations de la rue de la butte aux cailles car la réputation qui entourait mes amourettes devenues trop fréquentes avec ces jeunes filles et femmes, ces dames qui résidaient ou fréquentées le quartier commençait à me coller une étiquette qui faisait de moi un coureur de jupons un peu trop audacieux. Attablé dans cette grande brasserie parisienne, j'observais cette femme dans sa jolie robe blanche bien qu'un tantinet délabrée qui s'amusait à virevolter de son regard captivant autour de moi. Je restais confortablement installé sur la banquette pour regarder sa parade amoureuse qui semblait m'être adresser. Cette dame imposait sa présence pour être remarqué, Il me fallait absolument tenter de l'aimer sans reproche pour ne pas frustrer mon âme de

séducteur émancipé, sachant aussi que je n'étais qu'un garçon prisonnier du bon vouloir de l'amour des femmes.

Durant toutes ces années où je vivais à Paris tout proche de la Place d'Italie, de Tolbiac et des Gobelins, je ne possédais aucune fortune, il m'était devenu impossible de continuer à vivre dans la capitale sans

le sou. La blancheur du jour qui trônait à chaque coin de rue m'apportait le soupir chaleureux de toutes ces femmes qui me fasciner, mais le besoin d'argent hantait mon existence et froissés mes rêves d'amour.

Cependant, j'aimais beaucoup ces belles soirées où il faisait encore un peu de chaleur tiède,

mais aussi ces couchés de soleil qui me ravissaient, je recherchais bien souvent des rendez-vous anodins dans des endroits où je pouvais engager la conversation avec de jolies dames, puis ensuite pouvoir échanger mes impulsions avec un plaisir partagé par beaucoup de ces belles dames.

J'aimais toutes ces femmes libertines, ces coquines qui m'aimaient, surtout celles qui me rendaient fou d'amour,

elles dandinaient dans cet espace paisible de plus en plus attrayant du pub le Rozes place d'Italie,

un établissement que j'aimais, un lieu que je fréquentais bien souvent.

Mes expériences malicieuses s'enrichissaient à chaque nouvelle rencontre qui préfigurait l'amour incarné par ces femmes qui cherchaient l'aventure, ces amantes à qui j'inventais mes propres règles du profit en leur mettant en avant mes faux problèmes financiers, une attitude qui cherchait à créer l'illusion que je leur évoquais pour profiter de leur gentillesse, elles me rétribuaient toujours contre cet amour qui leur faisait beaucoup de bien, toujours au bas du ventre.

C'est avec un grand talent construit dans une culture habile et malhonnête que je les transportais au paradis dont elles rêvaient depuis toujours, ainsi je nourrissais mes labeurs audacieux pour toucher quelques billets de banque. Je me souviens de cette femme au visage secret et doux avec ses longs cheveux noirs et soyeux, une coiffure qui ruisselaient sur ses épaules, une gracieuse apparition, un fantôme androgyne, était-ce un rêve ou mon esprit malin qui m'avait joué un mauvais tour. Je n'avais osé m'approcher de ce personnage de crainte qu'il ne s'agisse que d'un garçon efféminé, un travesti ou peut-être même un transsexuel, mais non cette rencontre insolite et grandiose appartenait bien à la poésie mystérieuse de la femme de mes songes. Elle avait redressé son visage dans ma direction, son sourire m'avait invité, que voulait-elle vraiment de ce rêveur en perpétuel mouvement, voulait-elle se faire accepter pour nous rapprocher et rejetée sa différence d'âge, ou bien encore cherchait-elle à réinventer sagement une vraie relation amoureuse aussi émouvante que possible

pour rendre magique l'amour, le sexe, la folie de deux corps en fusion. En remontant la rue Mouffetard jusqu'à la place de la contrescarpe, j'avais gardé l'espoir de découvrir le parfum de son corps qui m'inspirait de grands plaisirs. Dans la rue, les pavés et les souffles de la jolie dame m'avaient semblé tinté de joies, la tonique de sa voix m'avait invité à la serrer fort contre moi avec ferveur, j'avais eu tout à y gagner, elle m'avait embrassée ce fut un cadeau du paradis. Mes désirs en éveils et mes sens restaient troublés par cette inconnue. Je l'avais déshabillé avec passion, sous sa nudité son corps était devenu sublime et sensuel, les rapports érotiques endiablés qui nous avaient unis m'avaient culpabilisé d'avoir manipulé cette jolie femme pour n'être qu'un prince d'argent. Je n'étais qu'un libertin qui jubilait d'avoir invité la jolie dame à une intime jouissance sans aucune vulgarité ni retenue, mais je me réincarnais toujours dans la peau de cet individu malicieux aux multiples facettes vicieuses, un garçon à qui l'omniprésence du mal et de la perte de la morale sécrétaient ses propres exigences aux

tendances sexuelles morbides pour transcender le profit matériel. Toutes ces folles débauches insoupçonnées, nobles et malignes, m'avaient toujours rendu friand des plaisirs du sexe, cependant, cette ignoble existence de reclus deviendra l'épisode maudit de tous les maux du désarroi de mon parcours de patachon, ce garçon qui menait une vie dissolue.

Cette jolie femme devenait intrigante lorsque je lui parlais d'argent sa, curiosité mêlé à son esprit de crainte ne me laissa pas de bonnes augures pour lui soutirer une rançon en retour de toutes mes fantaisies amoureuses. Mes excès sexuels, mes paroles libres et licencieuses, mais aussi mes actes

dévergondés avaient célébré mon érotisme, ils avaient fascinés cette femmes. Les quelques billets de banque qu'elle me remettait n'atteignirent en rien la pudeur qui

condamnait ce mal d'aimer pour le profit dont je ne pouvais guérir.

L'amour n'était pas toujours le plus grand de tous les flatteurs, surtout quand il n'était que sexuel, mais la fureur de ma conduite avec cette dame avait comblé son attente et la mienne. Sans enthousiasme je rentrais chez nous, Ginette me jalousait mes libertés secrètes et m'interdisait toute approche sécurisante ou vaillante, celles que les femmes savent accepter lorsque le grand amour n'est plus qu'une illusion. Cela créait des conflits entre Ginette et moi si-bien que je décidais de quittait nôtre, que dis-je son foyer pour aménager chez Josseline rue de Breteuil. Cette femme vivait tout proche du restaurant le grand bistro place de Breteuil dans le septième arrondissement, elle faisait partie de ces jolies femmes que j'avais rencontrées et aimées lors de la fête rue de la butte aux cailles.

Bien qu'elle avait su deviner l'existence d'une femme dans ma vie, elle s'était inquiétée de la tristesse qui marquait souvent mon visage. Je lui avais confessé mes tourments auprès de Ginette et mon désir de changer de vie, aussi m'avait-elle offert sa tendresse son corps et son hospitalité en me proposant de venir vivre chez elle, c'était une femme seule que la solitude meurtrissait.

L'aubaine fut la bienvenue, bien que ses prouesses sexuelles ne furent en rien communes avec mes attentes, son amour ne put raiment pas satisfaire ma libido qui s'enflammer face à ce monde rempli de jolie coeur à prendre, aussi je dus me contenter de son hospitalité amoureuse.

Cet amour ne durerait pas je le pressentais, elle me suppliait chaque jour de rechercher un emploi, devoir couvrir mes besoins financiers lui déplaisait, elle prétextait trop souvent qu'elle n'appartenait pas à ces femmes qui se payer un petit gigolo pour exister sexuellement.

Malgré cela, elle me remettait sans aucune ombre des sommes d'argent pour changer mon look, me vêtir de la mode parisienne pour brillait auprès de ses relations professionnelles du monde de la pharmacologie puisqu'elle était gérante d'une officine de pharmacie rue de Breteuil, une officine où elle employait une très jolie jeune fille avec qui j'aurais bien aimé passer des moments d'ivresses amoureuses.

Son fâcheux caractère de femme indépendant commençait à refroidir mes élans à son égard, mes joies restaient sans amour, je ne lui adressais plus que des remerciements pour son aide matérielle. Je décidais enfin de me séparer de cette bienfaitrice sachant que Ginette accueillerait mon retour en larmes et me pardonnerait mon escapade.

Étais-je un vrai courtisant ou n'étais-je pas tout simplement qu'un petit gigolo, un

genre d'apache semblable à ceux qui courraient les rues de Montmartre aux années 30, ces individus qui détroussaient les coeurs de ses vieilles dames fortunées de Paris contre un amour salarié.

Ces femmes qui avaient de la personnalité m'attiraient, les possédés m'enivrait, j'utilisais l'amour, le sexe t toute ma petite folie savoureuse pour divertir ces belles dames qui ne recherchaient que le plaisir et la fureur de vivre, elles payaient pour que je les aime. je les ai beaucoup aimé, surtout lorsqu'elles me faisaient miroiter leur aisance financière pour m'aguicher, étais-je vraiment condamnable d'en avoir profité ?

En guise de gigolo; je n'étais qu'un petit épicier du sexe qui se vendait pour trois sous, je n'ai pas su ou pas voulu abusait des fortunes qui s'offraient à moi, je crois que je n'ai était qu'un fantôme qui illuminait les nuits de ses maîtresses, il ne me reste pour seule fortune que les souvenirs qui habitent mes pensées. Le démon de l'amour qui me possédait corps et âme était un disciple du sexe, les théories de l'amour relatives aux outrages et à tout ce qui était particulièrement vénérable dans mes pratiques perverses du profit ou de la supercherie, me servaient à abuser des femmes et me conduisaient à la tragédie de ma propre vie, celle qui avait causé mon divorce. Mais l'abstraction cupide du sexe survécut à ma déchéance pour m'éloigner d'une existence sociale équilibrée dans ce monde où je ne parvenais pas à trouver ma place. Je passais la plus grande partie de mes après-midi au club 79 pour chercher celle qui serait mienne, ne fut-ce qu'une nuit pour ne pas rentrer à la maison, ce foyer où m'attendait Ginette et toute la foule de problèmes qui s'y accumuler auprès de sa petite famille. Elle savait que je la trompais avec d'autres femmes, mais aussi que je n'étais pas heureux de cette vie qu'elle me partager avec beaucoup d'amour. Parfois elle me surprenait place d'Italie ou encore rue de Tolbiac au bras d'une femme rencontrée au club, ou au hasard de mes balades dans la capitale. Cela provoquait des disputes d'où je sortais vainqueur en prétextant que je pouvais à présent assumer ma vie sans elle. J'étais devenue très moche dans mes sentiments, je n'étais qu'un goujat ce genre de garçon adultère mal élevé et grossier qui n'acceptais plus la femme souveraine.

Cela signifiait que mon prochain départ était programmé et que nos querelles précipitaient l'échéance. Mais une femme retarda mon exil, elle se prénomma Danièle, une jolie poupée que je connus au club du rond-point des Champs-Élysées.

Cet après-midi de juillet, je m'amusais de tous ces sourires échangés avec les dames rencontraient sur mon chemin, puis attablé devant un café au bar du théâtre de l'avenue Montaigne, j'attendais l'ouverture du club pour aller papillonner le

butin parfumé des jolies filles qui fréquentaient ce club. La porte d'entrée du bar s'ouvrit sur une femme vêtue d'un short marin et d'un polo aux encres marines, ce fut un ange qui venait d'entrée dans le port de ma vie. Elle ne fut pas aveuglée de mon étonnement, ébahi, j'étais resté sans voix. Le sourire qu'elle m'avait adressé eu fini par effacer toutes mes craintes de perdre se rêve insensé. Je l'avais salué en me retirant pour rejoindre l'entrée du club qui venait d'ouvrir ses portes. Elle fut immense ma joie lorsque j'aperçus cette Vénusienne s'approcher de l'escalier qui conduisait à l'intérieur du club, je ne pus la quitter du regard, ses yeux fixés sur moi me faisaient frissonner.

Les quelques pas que je fis dans ce club afin de regagner une banquette et prendre

place pour m'asseoir, cet effort me parut une éternité. Avait-elle deviné combien son charme m'avait foudroyé, toucher en plein coeur, je ne voyais plus personne autour de moi, son visage de femme sensuelle mais aussi sa bouche vaporeuse ses yeux de chatte aux abois, tout m'attirait en elle qui me souriait de nouveau.

Mon coeur fut troublé lorsque je traversa la salle pour prendre sa main, l'inviter à danser ce slow qui résonnait comme un appel à l'amour.

Notre premier baiser langoureux dans une étreinte irrésistible ou la passion et le sexe se

confondaient n'en finissait plus de nous enivrer.

Notre soirée s'acheva sur un banc de pierre avenue du Président Wilson dans le seizième arrondissement, elle me raconta une partie de son existence auprès d'un mari toujours absent, mais aussi sa détresse envers sa fille, une enfant gâtée qui refoulait sa mère bien trop féminine auprès de ses fréquentations masculines, une jalousie enfantine qu'elle ne parvenait plus à maîtriser, une situation qui créait des conflits mère fille.

Son mari propriétaire d'une petite société de fabrication de vélo haut de gamme basée en Touraine, avait une très jeune secrétaire qu'il entretenait dans un petit studio qu'il lui avait offert en province, un logis qui leur servait de nid pour leurs relations amoureuses.

Elle me décrivit avec amour l'espoir qui vivait en elle, celui de rencontrer enfin l'homme qui assouvirait ses fous désirs sexuels sans pour autant la conviée à changer de vie dans le couple qu'elle formait avec ce mari infidèle et son enfant capricieuse.

Etait-ce un piège amoureux qu'elle me présentait, ou était-ce le démon de l'amour qui brûlaient en elle. Ses intenses besoins sexuels très charnels qu'elle avait si-bien su exprimer de ses caresses, m'avaient beaucoup excité.

Nos élans amoureux nous avaient conduits dans le lit d'une chambre d'hôtel où nous partagions les joies et l'ivresse de deux corps qui s'aimaient, deux corps qui jouissèrent sans retenue.

Au petit matin, je la raccompagnais jusqu'au métro Michel-Ange-Auteuil où elle regagna sa demeure toute proche. A mon tour j'étais rentré au bercail, Ginette m'ouvrit la porte en s'exclamant, où as tu passé la nuit ?, il me fallut de nouveau inventer tous les scénarios les plus burlesques pour trouver enfin un soupçon de confiance, cela malgré son regard méprisable de femme trahie.

Elle savait très bien que notre amour n'était plus qu'illusion et qu'il ne servait plus aucun espoir de vie commune, pourtant elle me ficelait en s'accrochant à moi pour me garder, peut-être même pour me punir de n'être qu'un homme à femmes qui se vendait pour un sourire ou un billet de banque.

Je n'étais pas je l'avoue qu'une putain masculine qui s'offrait aux plaisirs de la vie, du sexe et de l'aventure mais croye-moi, je n'avais rien d'autre à offrir que mon amour. Mes maîtresses n'auront jamais vraiment bien compris la peine qui habitait ce drôle de garçon, ce malade social qui ne parvenait pas à regagner une place dans cette société, cet espace ou chaque individu se protéger derrière

la morale qu'il s'inventait pour continuer à exister.

Je passais une grande partie de ce temps qui s'écoulait à mon avantage, pour pavaner avec vanité dans cette vie de polygamie aux instincts sexuels crapuleux,

Je succombais aisément aux prouesses de ces tendres pécheresses qui m'offraient sexe et argent, elles me permettaient de poursuivre ce chemin tortueux, mais aussi de courrir vers un destin qui me conduisait vers un abîme où la détresse m'attendait. Mais ma course illusoire vers de nouveaux

horizons féminins, vers ces femmes égarées dans leurs quotidiens des jours sans importance où elles n'attendaient ni joie ni bonheur, me laissait toutes libertés pour abuser d'elles et de moi-même. J'ai perdu mon âme dans cette existence toujours partagé entre toutes ces dames, celles que je retrouvais dans la journée, ou bien encore d'autres la nuit, il me fallait bien trop souvent jongler avec le temps et les horaires pour être présent auprès de chacune d'entre elles.

Ma santé dut en pâtir, j'éprouvais des souffrances corporelles je tremblais, je frémisais de ce spectacle horrible que je partageais à toutes ces femmes démentes. Je leur ressemblais beaucoup, j'en avais bien consciences cela ne me surprenait pas car ma petite folie guidée mes pas qui quelques fois me conduisaient vers de grandes joies, mais aussi vers un vrai bonheur sexuel et matériel tant espéré.

Danièle, cette déesse de l'amour que je retrouvais chaque après-midi au club des ChampsElysées me donner tout son amour sans aucune privation, nos petites escapades dans le bois de Boulogne nous invitées à l'amour.

Coincée contre un gros arbre ou bien encore allongée sur l'herbe, son corps aux mille parfums de fraîcheur d'amour et de sexe, me transporter sans cesse vers l'ivresse de ma folie et de ma passion de la chair.

Je faisais de cette poupée glamour ma chose, l'objet de tous mes désirs, elle savourait ma démente qui l'emportait toujours au paradis des innocentes, mais j'abusais bien trop souvent de mes capacités physiques et sexuelles, je ne prenais même pas le temps de me regarder vivre dans cet univers où ma vie sexuelle n'était autre que végétale, nourricière et meurtrière. Dans l'inconscience de ce bonheur que je croyais inépuisable, j'ai vraiment

oublié d'exister honnêtement car elles m'ont partagé leur corps, leur amour pourtant

je ne leur ai témoigné aucun respect qui aurait épousé la raison de mon comportement.

S'il ne me reste que de bons souvenirs pour étoffer ma peine de ne pas avoir éprouvé

de sentiments sincères, je ne regrette rien de cette époque fantastique que je vécu.

Je ne saurais jamais expliquer pourquoi j'ai aimé toutes ces femmes pourquoi toute cette

faiblesse qui m'habitait ne m'aura pas permis d'aimer la femme de ma vie, celle avec qui j'aurais vieilli auprès d'une cheminée comme dans les contes des amours éternels.

Ce début du mois d'août Danièle m'annonçait qu'elle partait en congé annuel avec son

mari et sa fille sur la Côte d'Azur, à Cannes la Boca où elle possédait une maison de vacances. Depuis quelques mois auprès de Ginette, je m'étais endetté avec des crédits pour l'achat d'un téléviseur, une automobile d'occasion et diverses dépenses inattendues. Les recettes financières de mes prestations avec mes amantes avaient été nulles, cependant, je brûlais d'envie de partir à mon tour à Cannes la Boca pour retrouver Danièle.

Quelques jours s'écoulèrent durant lesquels je m'efforçais de reconquérir ma place auprès de Ginette, une amitié dans ce couple farfelu que nous formions mais jz savais déjà que ma petite folie de patachon me conduirait à nouveau

vers l'aventure. J'occupais un nouveau poste de travail en intérim dans une société informatique à Nanterre préfecture, je travailler en exploitation derrière un gros ordinateur avec un autre informaticien,

un garçon de mon âge d'une trentaine d'années. Il avait vécu quelque temps aux U.S.A., à Phoenix chez les mormons ou son amour pour le temple l'avait rendu un peu persécuté mais il m'accordait toute son amitié. Il avait décidé de repartir aux Amériques pour retrouver la communauté de l'église de Jésus-Christ.

Mon existence avec Ginette et sa tribu familiale me rendait la vie insupportable. Je n'attendais

plus qu'une opportunité pour quitter Ginette, celle-ci ne se fit pas attendre. Mon camarade de travail me proposa d'occuper son petit studio au sixième étage d'un bel immeuble Haussmann, Avenue de Villiers porte de Champerret face à la station de métro. Son offre résolu mon problème pour me loger puisque je l'avais informé depuis quelques jours de mon intention de trouver une petite chambre à louer dans Paris pour m'éloigner de cette existence auprès de Ginette. Je repris avec un grand enthousiasme la location de son studio. En quelques jours je me retrouvais à nouveau libre dans cette vie de célibataire que je choisissais en quittant de nouveau ma compagne. Je m'organisais très vite dans ce nouveau quartier proche du boulevard Gouvion-Saint-Cyr et de la porte Maillot.

Je fréquentais la rue David ou l'animation des petits commerces et des petits cafés très parisiens me laisser rêveur, cette liberté bien acquise m'avait permis de repartir à l'aventure vers mes folies sexuelles très lucratives.

Ce soir au club 79 régnait une ambiance chaude, les femmes étaient toutes aussi belles les unes et les autres, la lumière tamisée faisait vaciller les couples sur les grandes glaces des façades dans le club. Je fus très surpris par la voix d'une femme qui me murmura, voulez-vous me faire danser, le cœur battant très fort je pris sa main pour l'accompagnai sur la piste de danse. La tendresse de cette fille ainsi que la tristesse qui se dégageait de son regard m'émut si-bien que je l'embrassai sur les joues. Elle réagit aussitôt repoussant mes égards avec une douceur qui me laissa perplexe. Comment allais-je faire pour être aimé de cette jolie femme qui me plaisait beaucoup, je ne trouvais pas les mots pour la séduire, l'envoûter, la conquérir. Elle dressa son regard sur moi, ses yeux bleus et ses lèvres si bien dessinées et le velours de sa peau m'affolèrent, je restais muet. Ses lèvres vinrent baiser ma bouche, je la serrai fort contre mon corps, elle se livra à moi de toute son âme. Je compris très vite que cette soirée nous réunirait serré collé dans un lit car il n'était pas question de rentrer chacun chez soi, nous prîmes un taxi pour la porte de Champerret pour nous aimer dans mon petit home. Céline était la compagne d'un commissaire de la police parisienne, un homme qui la possédait pour ses valeurs intellectuelles, mais aussi et surtout, je le compris très vite, pour sa grande fortune. La partie serait délicate avec cette femme, il n'était pas question de jouer le clown ni encore moins ce patachon charmeur et cupide. La parade fut vite trouvée, elle aimait l'amour et semblait en manque de sensation, de sexe, mais aussi de perversité, je peux vous assurer des joies que lui procurèrent mes hardiesses sexuelles. Nous avons partagé des moments où l'amour et la réalisation de mille fantasmes érotiques nous ont ouverts grand les portes du paradis.

Elle frémissait de mes caresses comme aucune autre femme ne l'avait fait, cette blonde vaporeuse me rendait fou, elle me sortait dans tous Paris bc bg, je côtoyais les gens que l'on approche que

dans les magazines ou à la télé. Des secrétaires d'état, petit ministre ou banquiers, tout Paris la recevait avec honneur, je sus beaucoup plus tard qu'elle finançait de nombreux projets de certaines de ces gens dont elle était le messie.

Nos rencontres amoureuses et nos ébats délirants se poursuivirent quelque temps encore. Quelques jours plus tard allongé sur mon lit je rêvais d'amour, lorsque l'on frappa à ma porte, je reconnu très vite ces petits coups hésitants qui m'informait de la personne derrière la porte. Mon sang s'était enflammé de joie lorsque j'avais ouvert cette porte, son apparition avait fait de moi un autre homme, un garçon très amoureux mais toujours coiffé de l'auréole du patachon, je lui avais pourtant souri de bonne foi.

Son petit pullover bleu ciel cintré sur son buste, sa jupe courte qui laissait apparaître ses genoux qui prolongeaient sa silhouette svelte, ainsi que le regard du bleu de ses yeux; tout cela même parut appartenir à un univers sans fin qui s'offrait à moi.

Céline me revenait, était-ce un rêve ?, non, c'était bien la réalité, sans prononcer un mot elle s'était déshabillée me pressant de me dévêtir pour venir se blottir dans mes bras.

Voilà de quoi était faite ma vie, de gourmandises sexuelles que les femmes aimaient s'offrir dans mes bras, mais n'étais-je pas qu'une putain masculine, un tyran de l'amour et du profit ?

Je n'attendais plus rien de la vie dans ce petit studio, je regardais naïvement le plafond de la pièce où se dessinaient encore les récentes images de nos corps enlacés. J'étais un homme heureux d'aimer

Céline cette femme d'licieuse, heureux d'avoir quitté Ginette après mon ras-le-bol de cette vie qui nous avait réunis dans un amour incensé.

Cet amour avec Ginette n'avait en rien ressemblé aux attentes réciproques qui nous avaient unis, l'on s'était bien trop vite éloigné sans n'oser vraiment rompre la promesse que nous avions faite de nous aimer pour la vie.

La seule issue pour ne pas finir dingue auprès de Ginette, avaient été les fuites qui m'avaient éloigné de cette femme que je n'aimais plus, ainsi que toute la folie qui tournait autour de mes espoirs. Heureusement il y avait les femmes, les autres, celles de mes aventures qui m'attendaient et me consolait de cette décision d'avoir quitté Ginette pour ne jamais plus me réfugier derrière cette femme bien trop protectrice. Mes pensées et ma vie ne ressemblait plus à rien, cependant Ginette avec qui j'avais gardé des contacts me suppliait toujours de revenir à la maison où elle m'attendait pour me consolait de ses baisés, sa chaleur féminine et tout son amour. Mais à présent j'étais redevenu un homme libre d'aimer à ma guise toutes mes belles amantes, je me consolais de mes défaites mais je savais aussi qu'il me faudrait me perdre dans le lit de ces dames qui m'offriraient leurs corps pour consommer ma folie, mais aussi pour me faire oublier mes peines. J'espérais le grand amour avec ma dernière conquête, mais hélas Céline ne fut qu'un intermède, je ne fus qu'une façade qui lui permit d'assouvir ses plaisirs sexuels. Elle me chassait de son existence me laissant croire que le bonheur de vivre ensemble aurait été impossible, déterminé dans sa décision de m'abandonner je dus accepter ma défaite.

Je versais de vraies larmes d'amour, des larmes qui font vraiment mal, celles des cœurs blessés.

Comment une femme de ce milieu, riche, belle et intelligente avait pu se retrouver au MIMI PINSON, le club 79, un lieu qui a toujours joui d'une réputation de dancing populaire. Je n'ai vraiment

rien gagné matériellement ou financièrement avec cette belle dame mais j'ai partagé à ses côtés les meilleures tables de restaurant de Paris.

j'ai vécu avec cette fille, un épanouissement sexuel dont il me serait indécent de vous raconter les images, cependant, j'aimerais revivre ces merveilleux moments inoubliables, continuer à les savourer perpétuellement.

Je n'étais qu'un histrion, un acteur de l'amour puisque quelques jours plus tard, dans mes escapades nocturnes au Mimi Pinson, je rencontrais Giselle, une très belle femme vêtue d'un tailleur blanc, un ensemble qui se confondait avec le costume blanc que je portais ce soir au club,

Nos accoutrements vestimentaires nous rapprochèrent, l'éclat du blanc de nos vêtements sous les lumières du club nous illuminées. Son sourire me convia à inviter la belle dame à danser dans mes bras qui l'enveloppèrent avec beaucoup de passion, puis elle ne tarda pas à m'offrir ses lèvres pour des baisers passionnés.

La soirée finie, elle me proposa de terminer la nuit à ses côtés dans sa demeure, je ne me fis pas prier car ma nouvelle conquête avait un parfum glamour qui mettait en valeur les joies de l'amour, cependant une intuition dangereuse m'envahissait dans cette aventure imparfaite avec cette dame démoniaque qui défilait à mon bras

Je dus bien réfléchir afin d'organiser dans son lit une bonne prestation sexuelle de manière à obtenir une bonne rétribution, un pécule qui m'offrirait les moyens financiers pour mon séjour sur Cannes afin de retrouver Danièle. Cette femme me paraissait raisonnable, lui partager une de mes folles nuits d'orgies sexuelles n'étaient pas un problème pour moi, je me donnerais à ses fantasmes contre quelques billets de banque. En effets malgré l'heure tardive et son âge assez bien avancé, elle succomba à mes exhibitions audacieuses. Le lendemain à l'heure du déjeuner nous attendions Janine, une courtisane vraiment mal éduquée qui était sa grande copine. Cette amie était une femme sans vertu qui pratiquait tantôt la vanité, quelquefois la paresse, souvent l'orgueil, et presque toujours la tromperie. Elle n'hésita pas à enivrer Giselle de son vin qu'elle nous avait offert, aussi je ne compris rien à son jeu maléfique.

En état d'ivresse, ma compagne dut se retirer dans sa chambre pour cuver son vin, à mon tour je gagnais la salle d'eau pour me rafraîchir le visage lorsque dans mon dos, Janine me surpris en me saisissant par les hanches. Je fis volteface, sa bouche m'était offerte, elle m'embrassa pendant qu'elle ôtait son slip, sa jupe retroussée elle me pria de la prendre. L'amour bestial, celui que l'on me voler pour de simples sourires que j'avais échangés avec elle au cours du repas, je ne le comprenais plus, n'étais-je vraiment qu'une putain affirmer qui devait s'offrir à la première venue ?.

Giselle me réclamait, son souffle me laisser craindre des complications, je dus me préoccuper beaucoup plus qu'il ne le fallut de son état d'ébriété. Je restais à ses côté jusqu'au départ de son amie, elle se retira non sans me remercier d'un clin d'oeil pour cet entracte inqualifiable que je lui avais accordé et qui semblait l'avoir satisfaite. Un peu plus tard, je quittais Giselle qui avait repris ses souffles afin de regagner mon studio de l'avenue de Villiers, ma campagne me promit de venir me retrouver le lendemain chez moi. Toujours aussi extravagante dans ses habits de princesse, coiffée de sa capeline ornée de plumes et d'aigrettes, cette femme ressemblait plutôt à un épouvantail en mal de parade. Elle m'invitait à déjeuner à la tour d'argent quai de la Tournelle dans le quinzième arrondissement, un quartier que j'aimais fréquenter, un lieu, que disje,

un port où je m'étais donné bien souvent à des belles de nuit rencontrées dans les clubs, les bars de nuit où peut être bien dans les musées ou expositions de la capitale. Après un bon repas nous décidions d'aller faire quelques pas de danse au club, nous quittions le métro de la place de l'étoile où l'on rencontrait un couple de Chinois muni d'un appareil photo, ces gens nous demandèrent si nous acceptions de poser face à l'arc de triomphe afin qu'ils puissent garder un souvenir de Paris et des amoureux de Panam. Cette invitation burlesque séduisit mon amie, je ne pus refuser cette prestation burlesque car mon devoir était de plaire à Giselle pour lui soustraire un peu d'argent pour payer mon voyage sur Cannes. Il me fut fort aisé d'abuser avec modération de sa bonne fortune avec l'humeur de mes promesses qui la rendait heureuse dans ce calme que je lui inventais. Elle m'avait rétribué de quelques milliers de francs pensant que cet argent couvrirait quelques quittances de loyers impayés que je lui avais laissé croire. Il me fallait absolument me rendre à Cannes pour retrouver Danièle ce grand amour qui m'attendait. Je décidais de quitter définitivement ce logement porte Champerret pour regagner le treizième arrondissement, je rentrais tête basse chez Ginette pour y être accueilli ne fût-ce que quelques jours avant mon départ pour Cannes. A ma grande surprise des policiers étaient venus perquisitionner dans les quelques affaires que j'avais laissé entreposé en sa demeure. L'on m'accusa d'un vol de bijoux chez Giselle, il fut très facile pour les enquêteurs de police de remonter jusqu'à ma vie commune auprès de Ginette puisque je m'étais quelques fois entretenue avec Giselle sur ma récente séparation avec Ginette. Je souffris beaucoup de cette mauvaise histoire dont je ne vous raconterais pas textuellement les conflits, les querelles ni les parjures que m'adressa Ginette, cela précipita ma fuite vers Cannes. Je ne pus déguiser envers Ginette, l'aversion de nos relations et de ses apparences qui font mal et qui nous séparèrent un peu plus définitivement. Comment fut-ce possible que l'on me soupçonna de ce vol alors qu'il me suffisait de jouer le joli cœur auprès de mes maîtresses pour obtenir de l'argent, surtout lorsque je leur offrais mon corps, toutes mes folies ainsi que mes hardiesses sexuelles ?

Dans le doute, je m'interrogeais vivement en me demandant si cette histoire n'avaitelle pas été inventée par Giselle qui n'aurait accepté mon retour chez Ginette. Aurait-il été possible que son amie, cette femme peu scrupuleuse nous ait joué ce mauvais tour, mais pourquoi ?

Danièle m'attendait là-bas à Cannes, aussi devoir me rendre auprès de la justice aurait créé de gros problèmes pour justifier mes moyens d'existence, seul mon départ précipité pour la Côte d'Azur à la rencontre de ma Vénusienne semblait être la seule solution.

Dans ce wagon de train qui semblait me conduire nulle part, je ne cessais de penser à cette histoire de vol de bijoux qui ne me ressemblait pas. Je maudissais l'amie de Giselle que je supposais être la garce qui aurait substitué les bijoux de mon amie si toutefois il y avait bien eu vol car je savais Giselle très maligne, aurait-elle créée de toutes pièces ce scénario pour me porter préjudice car elle n'avait accepté que je me sois séparé d'elle pour retrouver Ginette ?, je ne savais plus quoi penser. Ces folles histoires successives auraient-elles été une punition pour condamner les abus sexuels de mes stupides ambitions, cette disgrâce d'infortune qui me

poussèrent à sagement disposé des organes du corps de mes amantes pour assumer le poids financier de ma vie.

Je passais ma nuit à aïrer au hasard dans les rues de Cannes où le train m'avait conduit. Au petit matin je gagnais la Boca dans l'espoir de retrouver Danièle qui m'aiderait moralement et financièrement à retrouver ma tranquillité.

Lors de notre dernière relation avant son départ pour ces vacances à Cannes, elle m'avait proposé de la retrouver à la brasserie le Madrigal sur le haut de la Boca, dans un établissement où elle se rendait tous les matins aux environs de dix heures afin de prendre le journal pour son homme. Mon inquiétude était émouvante, je craignais de ne pas rencontrer Danièle ce jour où j'avais vraiment besoin d'elle,

Je m'étais posté au carrefour de la rue face à l'établissement pour guettai son arrivée, enfin une silhouette qui ne m'était pas inconnue, elle m'aperçut qui vint à elle, ses bras grands ouverts m'accueillirent avec cette joie qui était la nôtre, une joie qui ne s'explique pas avec des mots. Nous retrouvés me rassura, mais encore fallait-il expliquer à mon amie tous ces événements incroyables, ces accusations de vol de bijoux qui m'avaient poussé à m'enfuir de Paris. Attablés devant un café fumant elle m'avait proposé son aide financière pour regagner la capitale afin de me rendre aux autorités judiciaires pour me défendre de ces accusations portées contre moi. Ces conseils me paraissaient raisonnables et responsables mais je me gardais bien de lui montrer mon désarroi, cela afin de nous épargner la douleur de lui faire connaître mes imperfections de crainte de devoir remettre en cause mon intégrité. Revenu à Paris, le commissaire de quartier Boulevard de l'hôpital qui m'avait convoqué me reçut et enregistra ma déclaration concernant cette histoire de vol de bijoux,

il comprit fort bien que je ne fus que le fruit d'une manipulation féminine, puis il m'informa que je serais convoqué au tribunal de Nanterre pour cette affaire.

Je me souviens encore de ce jour où je dus me rendre devant la justice à Nanterre, la salle du tribunal était remplie de gens pour différentes affaires jugées ce jour-là. J'aperçus assise au fond de la salle, Giselle dans ses accoutrements de vieille femme, elle était vêtue de ses habituels déguisements.

Lorsque le juge appela la plaignante à la barre, des rires se firent entendre dans le public. Giselle était vêtue d'un pantalon blanc cintré et d'un gros et large ceinturon style western, chaussée de hautes bottes noires brillantes avec son grand chapeau Panama qui couvrait sa tête, elle ressemblait à un spectacle ambulancier qui n'avait pas sa place dans ce lieu. Je ne n'ose pas vous raconter le déroulement de l'affaire qui s'apparentait à une émission de télé sur Canal Plus, les grosses têtes, vous voyez ce que je veux dire, un vrai spectacle qui amusa toute la galerie.

Le président de la cour n'en finissait pas de rire des doléances de la plaignante, lui rétorqua Madame si vous évitiez de fréquenter de petits gigolos pour satisfaire vos besoins sexuels, vous vivriez dans un monde bien plus paisible. Ces mots avaient fait éclater de rire toute la salle d'audience. Malgré cet entracte je fus condamné à trois mois de prison avec sursis pour une histoire banale dont j'étais innocent. A la suite de cette affaire, ma confiance envers toutes ces femmes incongrues qui pénétraient dans ma vie pour abuser de mes faiblesses, aura perdu toute crédibilité. La seule issue pour me ressourcer était de revenir chez Ginette qui comme d'habitude ai

attendait mon retour, elle me pardonnerait à nouveau cette folle vie de massacre qui la meurtrissait. Je retrouvais très vite un emploi d'informaticien, un travail qui occupa mes journées et qui sut la rassurer. Nous subissions chaque jour secrètement la peine de la mort de cet amour qui nous avait réunis, nous n'imaginons que des choses impossibles pour nous consoler sachant que seule l'amitié subsistée entre nous. Mon contrat de travail intérimaire s'acheva, ma situation financière était critique, comment allais-je payer la pension pour mon enfant à Francine, mes dettes ne cessaient de s'accumuler. Mon salaire d'informaticien ne couvrait plus mes dépenses, impossible de payer ma part de loyer chez Ginette et mes factures du quotidien.

Ma vie ne ressemblée plus à rien, dans ma folle course contre le temps qui passait bien trop vite, je décidais la fuite vers l'aventure auprès des femmes pour arrondir mes fins de mois, il me fallu me livrer aux dépens de toutes ces femmes hypocrites qui s'offraient à moi en m'achetant de leurs billets de banque. Ma décision fut motivée par ma situation financière, mais aussi par ma santé qui se dégradait car je passais la plupart de mes nuits dans les clubs de la capitale, tel un fantôme qui couchait avec toutes ces femmes qui savaient si bien se faire aimer.

Je revois encore toutes ces folles soirées endiablées au club durant une bonne partie de la nuit, pour finir ensuite dans le lit des femmes jusqu'au petit jour, après quoi je regagnais mon job, cela de neuf heures du matin jusqu'au soir dix sept heures, sous la lumière des néons de la salle informatique de mon nouvel emploi.

Je vous l'assure, je n'étais qu'une ombre, une marionnette qui s'amuser de l'amour pour exister croyant au rêve de la riche et belle princesse qui viendrait combler ses espoirs. Je souhaitais qu'elle soit belle, riche et soumise, je voulais que ce conte s'inscrive comme un pamphlet sur le grand livre de ma vie pour faire partager mon histoire à la prospérité. Mais il n'en serait rien je ne serais toujours que Michel, l'autre ou moi-même, un fou garçon perdu d'amour dans les abus et le profit, un malade social, un visionnaire qui faisait fausse route.

Je ne m'étendrais pas sur la multitude d'aventure semblable à toutes celles que je vous raconte dans ces pages, ces espaces temporels qui m'ont conduit à cohabité pour quelques jours, quelques semaines dans le lit de différentes femmes.

Mon balluchon sous le bras, j'ai vagabondé de femmes en femmes dans des couches chaudes ou des lits froids, j'ai pourrie ma vie croyant aux jours meilleurs sans me donner la peine d'essayer de vivre autrement dans un équilibre de vie, une existence qui aurait fait de moi un homme honnête envers lui-même et les autres. Qui étais-je vraiment pour justifier cette vie qui me collait si bien à la peau, une vie dont je jouissais sans scrupules ?

Cela pourra vous paraître insensé, mais je n'avais pas conscience de mes fautes, ni de ma propres folies amoureuse, j'existais pour maudire le jour de cet accident de la route ou je survivis au trou noir de ce soir de juillet 1963. Qui ais-je vraiment étais ?, un malade sociale, un fumiste luxurieux fou d'amour, de plaisirs de joies ou simplement un individu comme beaucoup d'autres gens non exprimés qui cherchait à cacher sa crainte de la mort ?.

En cette fin de mois de mai 1988, je descendais les Champs-Élysées jusqu'à la hauteur du numéro soixante-six où se trouvait un club. Je connaissais bien cette boîte pour y avoir traîné mes pas sur la piste de danse, je m'aventurais à l'intérieur

ou les gens évolués en couple sur un tango nostalgique; ce fut après un regard circulaire dans la salle de danse que mes yeux s'illuminèrent devant le visage radieux, d'une très jolie dame assise les jambes croisées, Cette femme élégante me souriait, était-ce une invitation pour un rêve paradisiaque ou était-ce une chimère à conquérir ?.

Voulez-vous danser lui avais-je demandé, elle s'était redressée avec ce charme qui m'envoûtait à chaque fois que le plissement d'un jupon frôler mon genou. Serrer dans mes bras, je la sentais prête à me livrer ses confidences afin d'exister au milieu de cette foule, mais aussi pour me séduire, je n'en su rien mais le doux timbre de sa voix se fit entendre, aussitôt mon être s'émerveilla de toute sa splendeur,

il me fallut plaire à cette dame aux lèvres si bien dessinées, mais aussi cette douceur que j'aimais chez la femme car elle avait mis le feu dans mon cœur. Il est bien connu que je m'enflammais bien trop vite du sourire féminin sans réfléchir aux conséquences des lendemains. Ces sourires engageants qu'elles m'ont toutes partagés ont fait de moi un putain masculin, mais je ne regrette rien de cette communion avec la femme et l'amour pour un sourire, une parole, un espoir. J'ai perdu une bonne partie de ma vie à répondre à des messages qui n'étaient peut-être pas pour moi, pour cet homme que voilà, ce patachon qui n'avait rien à leur offrir que son amour, voire sa démence sexuelle. Ces femmes m'ont tout donné, amour, amitié, argent, je croyais vraiment avoir aimé ces dames et avoir été aimé, mais aujourd'hui avec beaucoup de recul cette question reste encore sans réponse.

Hélène était son prénom, nous prenions place sur la banquette où serrer l'un contre l'autre nous échangeions des baisers ardents. En fin de soirée nous nous séparions en promettant de nous revoir très rapidement pour finir une discussion que nous avions entamée concernant la découverte des hauteurs de l'Inde, un voyage que nous projetions de faire peut-être ensemble un jour prochains.

Hélène occupait une très bonne situation de chef comptable dans une société multinationale située à la Défense, cela supposait que cette dame appartenait à un milieu dans lequel j'aimais fanfaronner pour exploiter mes ressources en échange de ma cupide vanité d'homme pervers.

Le lendemain son appel téléphonique me rassura, elle m'invita à déjeuner rue Pierre Charron dans un petit restaurant où la cuisine auvergnate lui rappelait ses racines. Elle me raconta sommairement sa vie qui ressemblait à la mienne, à celle de beaucoup de gens je crois, cette vie remplie de joies et de tristesse ou l'amour le mariage puis le divorce, était courant, un éternel refrain de plaintes où chacun de nous pu trouver sa propre vérité.

Puis vint le moment crucial où les mensonges n'ont plus leur place pour s'épanouir, il me fallut lui justifier mon célibat, ma liberté afin d'envisager une plus grande amitié, ou peut-être même une vie commune. N'étais-je pas un papillon qui butinait au parfum de ces femmes en quête d'un compagnon, d'un amour, mais cette femme m'enivrait.

Elle s'était éprise de moi qui avais su me vendre pour changer l'existence douloureuse que je subissais auprès de Ginette avec qui je vivais épisodiquement depuis plus de cinq années. J'étais décidé, empressé de rompre définitivement cet amour avec Ginette, un amour trop envahissant qui aliénait la félicité de mes ambitions.

Hélène et moi avons décidé d'une vie commune, nous résidions à Saint-Maur des fossés où elle possédait un bel appartement, mais ce sacré démon féminin n'en finissait plus de me tenter, les femmes que je rencontrais chaque jour sur mon chemin étaient toutes plus belles les unes que les autres. J'aimais Hélène pour tous ses charmes, ses yeux, sa voie, sa bouche, son corps, je me sentais rassuré auprès de cette femme cultivée avec qui j'échangeais des conversations qui étaient riches de culture, nos débats qui se poursuivaient parfois très tard le soir me satisfaisaient puis nous nous aimions, nous assouissions nos passions dans la joie et le bonheur. Son corps me tenait toujours en émoi, son regard, mais aussi ces baisers me remplissaient d'espoir comme une envie sans fin que la nature vous donne pour richesse inépuisable. Je saisisais son corps voluptueux entre mes bras pour l'aimer, caresser ses blonds cheveux, lui dire je t'aime.

Mes journées de liberté me laissaient toute oisiveté pour courir dans Paris, mais ce désir fou du manque de la bonne grâce du corps de toutes ces belles femmes que je rencontrais sur mon chemin, me laissaient à penser au bon sens et à l'esprit de l'amour partager afin de me perdre de nouveau dans cet océan infini du bonheur imaginaire, celui auquel j'aspirais avec un grand enthousiasme.

Guidé par ma libido constamment en éveil, mon âme de patachon s'illuminait à la rencontre de toutes ces femmes qui croisaient ma route. Depuis quelque temps Hélène me tâtonnait afin que je recherche un emploi en prétextant que mes journées à balader dans Paris pourraient m'éloigner d'elle. Malgré les mots et l'amour que je lui témoignais, je voyais dans ses yeux naître la crainte, la peur d'une séparation qui devenait évidente. L'on s'aime, nos projets de vie commune semblaient sérieux, je décidais de reprendre une vie professionnelle, mais retrouver le monde de l'informatique me chagrinait un peu. Au cours de mes escapades dans Paris je rencontrais un vieux copain qui venait d'être licencié de son job de graphiste dans une société de publicité, il me raconta ses problèmes pour retrouver du travail, je lui parlais alors de ma situation qui ne valait pas mieux que la sienne. C'est alors qu'une idée ingénieuse d'un projet que j'avais étudié quelques années auparavant vint nourrir mon esprit. Je lui proposais de me suivre dans la création d'une entreprise de publicité orientée vers les sociétés industrielles. Mon projet l'enthousiasma, il me suivit dans cette aventure. Sans le moindre denier pour créer ce projet je m'adressais à ma nouvelle campagne pour financer cette entreprise. Hélène considéra le projet bien ficelé et débloqua l'argent de ses économies pour m'aider à monter cette affaire. Je louais des locaux auprès de l'agence immobilière qui gère les biens d'Hélène, je profitais de ce bon contact pour faire de cet agence immobilière mon premier client pour une campagne publicitaire sur la commune de Saint-Maure-dés-fossés et ses environs. L'aménagement de mon agence se fit rapidement, mon ami Guy se mit aussitôt au travail pour créer les maquettes de notre premier contrat. Très vite je commercialisais notre travail et la clientèle fut présente pour la réalisation de notre chiffre d'affaires. Durant les mois qui suivirent je recrutais un second graphiste et une secrétaire commerciale. Le travail occupait mes journées mais le malin, celui que l'on nomme cupidon m'accompagnait toujours pour m'éloigner d'une vie saine auprès d'une femme que j'aimais et d'une activité professionnelle qui semblait me réussir. Hélène travaillait

toujours dans cette grande compagnie de raffinage qui avait quitté son siège sur les ChampsÉlysées pour s'établir à Paris la défense. Hélène commençait à trouver le trajet très épuisant pour se rendre sur son lieu de travail, Nous réfléchissions à un changement de lieu de résidence pour nous rapprocher de Paris la défense, puis nous déménagions pour résider dans dans un bel appartement à la Garenne Colombes, une ville mitoyenne de la Défense. Je croyais être sur le bon chemin, je pensais aussi que mon équilibre se rapprochait de tous ces individus stables, toutes ces gens que je croisais chaque jour, des gens qui comme moi qui se pressaient pour rejoindre leur travail, mais ce n'était qu'illusion. Sandra devenue adolescente suivait ses études à la faculté de CergyPontoise, puis à Paris à l'université; Assas, elle passait avec satisfaction un weekend sur deux avec nous à la maison, elle avait liée une grande amitié avec Hélène. Tout me paraissait avoir regagné sa place dans le meilleur des mondes, mais ce n'était sans compter sur mes faiblesses et cette maladie sociale qui me harcelaient un peu plus chaque jour. Ma petite entreprise prenait de la valeur ajoutée, je me faisais une joie d'aller commercialiser nos produits publicitaires aux commerçants et entreprises de notre secteur, mais dans cette activité très excitante je positionnais toujours à mon avantage le côté joli coeur pour être le gagnant sous tous les plans. Lorsque je présentais nos produits à une responsable d'entreprise ou encore à une propriétaire de commerce, mon image de joli coeur était un atout qui fonctionnait à merveille. Parfois avant de signer un contrat avec notre agence, elles m'invitaient à prendre un verre dans l'arrièreboutique, croyezmoi, il me fallut bien souvent être raisonnable pour ne pas succomber à tous ces pièges amoureux pour satisfaire leurs désirs salaces. Très espiègle, je me livrais parfois à elles avec pour seule condition de recevoir une bonne

rétribution financière, de jolies sommes d'argent que je ne comptabilisais pas dans le chiffre d'affaires de l'agence, mais qui me permettait de subvenir à mes dépenses personnelles, sans avoir à me justifier auprès de Hélène. Mon ami Guy, ainsi que le jeune graphiste s'occupaient de toute la conception des commandes que je leurs rapportais, je progressais dans mon travail en gardant à l'idée mes fantaisies amoureuses pour donner à mes labeurs, un piquant qui m'excitait toujours un peu plus, surtout lorsque je négociais un contrat avec des dames en chaleur.

L'entreprise commençait à prendre de l'essor, je décidais d'embaucher une jeune commerciale pour me seconder dans la prospection de clients, cette jeune personne que j'employa semblait bien connaître son travail, mais ses yeux papillonnaient bien trop souvent à mon approche, cela commençait à agacer Hélène qui venait souvent à l'agence pour superviser l'avancement des travaux, elle s'occupait aussi de la comptabilité de l'entreprise. Je dus bien vite me séparer de cette femme qui de toute manière m'encombrer dans mes négociations avec mes clientes puisque je n'aurais plus eu la liberté de courtiser ces belles dames, ces clientes à qui j'offrais mes services quels qu'en fut la nature. Cette nouvelle vie me satisfaisait, j'étais confiant en l'avenir jusqu'au jour où je dus m'absenter pour des affaires de famille dans le midi de la France. Je confiais à mon ami Guy, le portefeuille et les directives de l'entreprise ce qui me conduisit à un fiasco total.

Durant mon absence il endossa une grande partie des comptes encours à son

profit, je ne rentrerais pas dans les détails mais cela procura des conflits entre Hélène et moi, des situations qui me conduisirent à une cessation d'activité. Une nouvelle fois, je compris que ce monde social qui m'entourait n'avait d'intérêt que pour la tromperie et qu'il me faudrait vivre dans cet objectif, malgré tous ces déboires qui me contraignaient à accorder ma confiance aux uns et aux autres pour ne pas subir les foudres du déclin et me confondre dans toute cette fourberie à leur avantage, il me faudra usé de ruse.

Hélène avait bien compris mes états d'âme d'homme décourageait, mais aussi ma déception pour cette défaite professionnelle qui aurait pu rééquilibrer mon comportement social, elle me proposa alors de passer des vacances en Espagne pour retrouver notre bonheur d'être ensemble, mais aussi pour éloigner les tourments qui me rendaient insupportable à ses côtés.

Nous embarquons à Roissy-en-France dans un avion pour Malaga en Espagne. Lors de notre arrivée, un taxi nous conduisit de l'aéroport jusqu'à Malaga jusqu'à Torémolino plage; au pied d'un très bel hôtel. Le véhicule était conduit par une jeune et jolie femme qui ne prit aucune précaution en prenant mon bagage, elle s'était blottie contre moi, je l'avais caressé discrètement, très prudente, elle me remit avec une grande délicatesse sa carte professionnelle en me murmurant, vous me plaisez, rappeler-moi. Hélène s'était enorgueilli de ma compagnie face au regard de cette jeune dame qui feignait d'accomplir son travail en cachant bien les effets que sa dévolue avait jetés sur moi, ils m'avaient fait frissonner très agréablement. Il est vrai que la bonne fortune et l'humeur qui gouvernaient mon esprit, me conduisaient bien souvent à faire naître des occasions pour bien profiter de cette vie de patachon qui me collait à la peau.

Cette existence gaillarde que j'assumais avec orgueil, me servait à blâmer les défauts dont je me croyais être exempt, elle me forçait à mépriser les bonnes qualités que je ne possédais point.

Le soir venu, j'étais descendu vers la plage en traversant la caillé San Miguel, une rue très animée et très agréable. Je m'étais promené dans cet endroit rempli de magasins mais aussi de petites boutiques de souvenirs qui se mélangeaient avec les snacks et les autres petits restaurants de tapas et tortillas qui sentaient bon les vacances. J'étais entré dans une taverne pour consommer un verre de sangria, lorsque j'aperçu tout près de moi cette belle dame, ce chauffeur de taxi rencontré à l'aéroport. Mon sang avait bouillonné de mille feux, il me fallut absolument posséder cette jolie dame. Semblable à toutes les femmes aguicheuses, elle s'était approchée de moi en s'inquiétant de ma présence sans ma compagne. Il ne me fut vraiment pas très compliqué de rentrer dans sa vie, son lit, son corps. Je ne m'étais pas encombré pour lui offrir mon grand spectacle pervers qu'elle sut appréciée. Je restais malgré tout ce pauvre type qui vivait aux dépens des femmes, je leur donnais de l'amour contre quelques billets de banque, elle n'échappa pas à cette courtoisie qui rendait ces belles dames heureuses de m'avoir possédé, cela même si elles en furent quitte de payer mes prestations démentielles.

Plus tard dans la nuit, je retrouvais Hélène qui avait liée amitié avec des vacancières venues de France, je finis cette chaude nuit à ses côtés.

Je maudissais tout de même ce venin qui me poussait à me donner imprudemment aux femmes pour satisfaire leurs fous besoins sexuels, mais il m'aidait à réaliser mes actes d'amour pour oublier mon échec professionnel que je ne parvenais pas à contrôler.

Hélène était une femme gracieuse, généreuse, elle m'offrait tout son

amour mais aussi son argent pour rendre ma vie plus belle. Je restais tout de même habitait par ses rêves qui me fascinés surtout lorsque je regardais le jupon d'une femme croisée dans la rue. Au cours de ces quinze jours de vacances au soleil, je rencontrais d'autres femmes en amont de ma présence auprès de ma compagne qui préférait prendre des bains de mer, elle me laissait toute liberté d'occuper mes après-midi à me promener sur les allées bordées de palmiers où je côtoyais les dames, notamment des couguars, de vieilles femmes à l'affût d'un sourire ou d'un mot doux, parfois même d'une caresse. Je jouais mon rôle de putain masculine, bien souvent gratuitement pour profiter du corps angélique de certaines de ces femmes très dévergondaient. Les vacances s'étaient achevées, nous retrouvions notre quotidien parisien. Hélène profitait souvent de ses congés professionnels pour retrouver sa famille en province, cela me procurer toute liberté pour partir à la rencontre d'aventures, courir vers de nouveaux horizons. Elle ne conduisait plus, aussi m'avait-elle donnée sa voiture, cela facilita mes déplacements pour mes sorties nocturnes dans Paris.

Le soir venu, je me rendais dans Panam pour dîner puis regagner le Mimi Pinson pour m'éclater dans les bras, le lit de mes conquêtes. Ma force ou ma faiblesse d'esprit ne m'aura pas donné la raison de me comporter en homme honnête avec Hélène que j'aimais. Ses bonnes qualités de femmes sérieuse et amoureuse auraient pu changer mon existence si je n'avais pas été cet homme ingrat. Je me sentais coupable d'aimer toutes ces femmes superficielles, je méprisais leur corps, mais rien ne consolait de m'être trompé sur l'amour auprès de ces maîtresses qui trahissaient mes espoirs et les leurs bien évidemment.

Cet après-midi, je sortais du métro Champs-Élysées étoile, je badinais flambant de joie pour rejoindre le club 79, lorsque je croisais une amie avec qui j'avais flirté. Elle me reconnut et s'empressa de me rappeler le souvenir d'une promesse hasardeuse que je lui avais fait de l'aimer pour la vie, un engagement que je lui fis dans un moment d'ivresse de l'amour. Elle appartenait à ce genre de femme qui s'accrochait facilement à mes balivernes, ces sornettes frivoles que je leur diffusais sans foi ni loi, surtout à toutes celles qui croyaient en l'avenir d'un couple modèle à mes côtés.

Cette fille m'aurait suivi jusqu'en enfer, mais bien qu'elle fut une très belle jeune femme d'une trentaine d'années, je préférais m'éloigner bien vite d'elle et de sa tendre jeunesse. Je craignais l'aventure avec ce genre de jeunes femmes procréatrices qui pouvaient enfanter et m'emprisonner dans le mariage.

Je n'ai pas su assumer ma vie de père pour Sandra mon enfant, ni encore moins ma vie de couple auprès de Francine, voilà pourquoi je fuyais ces jeunes femmes fertiles au destin farfelu qui souhaitaient une vie de couple, mais aussi des enfants, elles m'engoissaient, je préférais les fuir. Ce fut n'en doutons pas, pour cette raison que je recherchais toujours la compagnie de ces belles femmes d'âge mûre, bien souvent des couguars, ces femmes bien plus âgées que moi, ainsi je ne risquais pas de connaître une nouvelle paternité.

Ma douce amie insista lourdement pour venir danser avec moi au club 79, mais je ne tenais absolument pas à m'encombrer de cette jeune femme, je m'évadais vers une rue adjacente en prétextant que je me rendais à un rendez-vous professionnel.

Place de l'étoile, je pressais mon pas en traversant l'avenue Foch où se trouve le club de l'étoile, une boîte que je fréquentais parfois

lorsque je cherchais à changer d'ambiance, de décors ou de fréquentation.

J'éprouvais un grand besoin de rencontrer de nouveaux visages puisque les après-midi au thé dansant du club 79 étaient bien trop souvent fréquentées par les mêmes gens, des personnes qui me ressemblaient un peu trop. Je descendis alors, le sourire aux lèvres, les quelques marches qui me conduisirent à l'intérieur de la salle d'accueil, dans ce petit vestiaire où les femmes se bousculer pour se dévêtir, puis regagner la salle de danse, cet espace de rêve avec ses lumières bariolées qui scintillaient au son d'une musique disco.

Mon regard s'était illuminé devant ce jardin de femmes au parfum d'amour, les lames luisantes du plancher de ce club semblaient m'attendre pour accueillir mes pas de danse et me voir enchaînaient à une jolie fille. Je connus de grands frissons de joie lorsque je me fus approché de Josiane, une jolie blonde à peine un peu plus âgée que moi. Elle m'avait dévisagée avec l'espoir de m'entendre lui prononcer une invitation afin de se rapprocher de moi, ses sourires m'inspirèrent une belle aventure, il me fallut alors trouver les mots pour conforter ses attentes. Je l'invitais à danser, elle se blottit au plus près de mon corps, elle éveilla toute ma libido qui s'enflamma des feux de l'amour. L'après-midi dansante au club prit fin, je raccompagnais Josiane jusqu'à son appartement rue Boissière dans le seizième arrondissement. Nous retrouvions l'odeur de l'amour et les émotions dans nos rapports sexuels qui nous étourdirent, le bonheur et la joie de nos corps qui s'aimèrent sans aucune retenue, mais aussi sans agressivité sexuelle, fut une relation très jouissive et délirante. Cette jolie femme n'était qu'une modeste gardienne d'immeuble, mais elle avait un corps qui m'avait affolé, une voix angélique et des sentiments remplis de joies et de tendresses. L'on se fréquenta quelques semaines à la sauvette puisque Hélène occupée à sa vie professionnelle me laisser toute liberté pour courir à mes amours. Un nouveau départ d'Hélène en province dans sa famille me ravit je décidais alors de passer ma soirée au Mimi Pinson, une nuit qui fut chaleureuse, dans cette ambiance festive j'invitais une très agréable dame à me suivre sur la piste de danse. Elle se prénomma Clémence, cette jolie femme me laissera pour toujours des souvenirs inoubliables. Nous nous étions épris au cours de cette danse où elle avait jeté son dévolu sur moi, ses regards, ses sourires m'avaient invité à la séduire. Je vais vous parler de cette dame âgée d'une trentaine d'années de plus que mes quarantequatre ans, une personne très raffinée d'une éducation irréprochable.

Cette belle dame très fortunée, possédait un bel appartement dans un immeuble de style Haussmann de l'avenue Niel dans le huitième arrondissement de Paris où un taxi nous conduisit cette nuit-là.

Durant la fin de soirée dans son lit, elle me confessa sa grande solitude de cœur, puis elle me parla de son aisance financière qui fut un bon moyen pour m'acheter.

Elle me vanta la beauté de ses biens immobiliers, mais aussi de son petit château ainsi que l'arpentage de son vignoble dans les Pyrénées atlantique où elle me conviait à passer quelques jours. mais Il me fut hélas impossible de m'éloigner d'Hélène qui n'aurait accepté cette escapade à l'aventure, ne fût-ce que quelques jours. Bien que Hélène se rendait souvent chez ses parents en Auvergne, cela afin de régler quelques affaires familiales et financières, mon absence n'aurait pas été concevable, même pour quelques jours.

Lorsqu'elle rentrait me retrouver avec cette crainte de ne plus me revoir à ses côtés, je lisais dans ses yeux un grand bonheur lorsque je la serrais fort contre moi. Il m'était impossible de fuir quelques jours pour courir l'aventure avec Clémence, puis tromper respectueusement cette femme que j'aimais, malgré mes déboires sordides.

Cet intermède de liberté qui m'avait permis de virevolter ce soir-là au club à l'affût d'une amourette, fut une aubaine pour mes affaires crapuleuses. Malgré mon refus de l'accompagner dans le sud, Clémence me demanda de finir le week-end dans l'une de ses propriétés, une maison de campagne qu'elle possédait dans une petite ville de l'Oise où l'on se rendait dès l'aurore. Je la conduisis à bon port avec la voiture qu'elle emprunta à sa fille, une jeune femme d'environ une trentaine d'années qu'elle me présenta par la suite, une jeune personne qui comprit très vite mes attentions méprisables à l'égard de sa mère.

Ma surprise fut grande lorsque cette jeune femme me demanda d'un ton assez sévère, de ne pas abuser de l'amitié, des relations ou des biens matériels de Clémence sa maman.

Avait-elle dévisagé cet imposteur qui lui souriait avec une grande hardiesse mais aussi de faux désintéressement envers cet amour que je manipulais à ma guise,

Je n'étais qu'un jeune homme qui cachait ses tricheries pour servir ses propres intérêts mais aussi sa gloire intérieure. Il me fallut simuler un sentiment de respect, une

qualité que je possédais pour ne pas tomber dans le piège de cette innocence que je cachais si mal. La nuit qui précéda notre départ en week-end à la campagne, fut d'une perversion sexuelle qui ébranla tous les sens de cette vieille dame, une nuit d'amour dont je préfère taire le contenu qui effaroucherait les personnes puritaines. Notre séjour à la campagne s'écoula sous de nouveaux hospices radieux et dans des orgies sexuelles où l'équilibre et la raison sexuelle n'eut plus aucun sens.

L'on se retrouva quelques jours plus tard chez elle pour un rendez-vous amoureux, fût-ce que sa rage de tigresse en chaleur se fut éteinte où fût-ce que le joli cœur, cette putain masculine avait trop abusé de la situation.

Ce ne fut alors qu'après lui avoir joué ma parade de saltimbanque, évidemment je veux parler de mes problèmes financiers fictifs, je veux dire ces problèmes pécuniaires que je savais si bien tisser avec mon air de chien battu pour en retirer une bonne rétribution, que la jolie dame céda à mes plaintes.

Elle m'offrit une liasse de billets de cinq cents francs, soit cinq mille francs afin de récompenser mes folles élucubrations amoureuses, mais aussi l'espoir d'un grand amour que j'avais su éveiller dans sa vie de femme solitaire.

Pourquoi me fallait-il à chaque fois, lorsque l'on me partagea de l'amour, que je fus-

ce contraint de faire solder à ces dames mes acrobaties sexuelles par des billets de banque,

n'étais-je vraiment qu'une putain masculine ou simplement qu'un apache qui profitait de la faiblesse des femmes face à leur besoin d'exister dans leur féminité. J'avais bien

compris que leurs folles ardeurs sexuelles cachaient toujours leur crainte du temps qui

passait bien trop vite, ce temps qui s'écoulait, les empêchait de revivre les amours de

leur jeunesse enfouisse, voilà pourquoi je leur donnais bien plus que mon corps, mon amour, je leur donnais une raison d'exister, elles payaient pour cela.

La plupart de ces dames étaient bien trop âgées pour croire au bonheur de leurs vingt ans, mais les fausses promesses d'amour éternel que je leurs conté, les faisaient tout de même rêvées d'un avenir remplie de chimères jouissives. Elles n'étaient ni sottes, ni naïves pour croire au bonheur éternel, elles profitaient bien de ce mirage de l'amour qu'elles s'offraient avec leurs billets de banque. Mon activité superficielle de séducteur, était une arme qui me permettait d'accentuer à ma guise, les rapports entre mon pouvoir de patachon et la bonté des femmes, ce privilège s'instaurait entre la vie et la mort, il se jouait aussi de ma santé et de mes souffrances corporelles, il détruisait ma liberté et me rendait dépendant envers toutes ces femmes. Dans cette vie qui n'était pas un jeu pour moi, mais une vie où je m'exhibais en souverain, cette existence sociale que j'avais tissée à l'image de mes rêves, me détruisait un peu plus chaque jour, il s'agissait pourtant bien de moments intenses de plaisir ou j'attirais les femmes comme par magie afin de leur retransmettent au mieux les sensations fortes d'une véritable stimulation sexuelle qui renforçait leur érection dans des plaisirs décuplés. Quand l'amour devenait une gourmandise pour mes maîtresses, je me laissais aller à la réalisation de fantasmes coquins et ludiques sur leur corps élastique, elles mettaient toujours en valeur le galbe de leurs seins qu'elles m'offraient avec hardiesse pour produire l'excitation de tout leurs sens. Dans ces incontournables instants de plaisirs qui stimulaient mon appétit sexuel, de fut des moments d'ivresse que tous les hommes devraient avoir partagé au moins une fois dans sa vie. Les mots doux révélaient chez ces femmes, une attraction irrésistible d'amour pervers qui renforçait leur folles érections et toutes leurs vigueurs sexuelles, mais elles exacerbèrent aussi leurs libidos. Le parfum de leur sexe éveillait tous mes sens, il stimulait l'acte sexuel avec mes partenaires, aussi elles ne manquaient jamais de s'acquitter de quelques billets de banque pour espérer le retour de ce jeune provocateur prétentieux entre leurs draps. Cependant, cette vie de malade social, je ne la revendiquais pas systématiquement comme une doctrine pour apparaître invulnérable dans mes actions spectaculaires, ces actes pervers très inventifs qui plaisaient beaucoup. La seule réponse à mes réflexions était le mépris social et l'injustice qui mobilisait ma honte d'avoir tout raté. Ce défi je le lançais à la face de toutes ces femmes originales qui parvenaient à me révolter avec leurs corps brûlant, mais aussi avec leurs sordides théories émotionnelles qui m'inspirer bien souvent des extravagances sexuelles pour leur offrir les interdits dont elles étaient très friandes. Je sombrais dans un complot aux pratiques sexuelles très délirantes, comment pouvaient-elles ne pas réagir aux accusations portées contre leur liberté sexuelle qu'elles défendaient en mettant en avant leur corps plein d'amour. Les mouvements constants de leur corps dans des normes érotiques dominantes, leurs permettaient d'expié la mort dans l'oeuvre de leur passion hystérique. Les déséquilibres de leur névrose, se caractérisés par des troubles psychiques dont elles ne prenaient pas conscience, mais leur sexualité m'offrait toute liberté pour développer mes fantasmes dans des jeux d'amour, des situations où elles s'abandonnaient dans le comportement de leur propre émancipation, ainsi elles se délivraient de tous

les interdits. La sanctification de leur vie sexuelle devenait un désordre incontrôlé, ou la séduction, le romantisme, la nostalgie étaient loin de leurs pensées dans cette intimité physique ou elles prenaient le pouvoir sur ma vie jusqu'au terme de leur cuit qui les épanouissaient dans cette folie ou les éléments qui accaparaient leur jouissance devenaient destructeurs pour elles, mais aussi et surtout pour moi.

L'amour impossible ou même défendu dans les défis volontaires que nous partagions, nous permettaient de braver les interdits, ils étaient douloureux et extravagants dans notre comportement qui transgressait les lois spirituelles du défendu ainsi que les usages que la morale réprouvait. Elles s'accouplaient bien à mon modèle d'aliénation, elles ne s'opposaient jamais aux dangers que je leur faisais subir. Dans cette suspicion où j'étais toujours en opposition contre mes semblables aux yeux de ceux qui se conformaient à la morale en se croyant être comme tout le monde. Je devenais alors l'anticonformiste qui n'appliquait que sa perversion pour satisfaire ces dames.

Pour la plus grande partie de mes amantes, la solitude, l'ennui dans le couple, le manque de désir mutuel ou l'idée d'aller voir ailleurs traversé leur esprit. Je n'étais pour ces femmes infidèles qu'une passade dans leur profond désir de tromper leur partenaire, dans cette tricherie elles s'offraient à mes fantasmes coquins dans leur intimité qu'elles me concédaient sans vertu. Mon choix était ambitieux pour survivre à la mesure des grands défis qui m'attendaient dans le rôle du patachon au service de ces nymphomanes. Mes effets loin d'être prétentieux étaient naturels, idéals et exquis pour leur plaisirs, je les faisais craquer et les entraînai vers des orgasmes explosifs qui nous réduisaient à devenir des bêtes de chair. Leur soumission me permettait de développer mes idées sexuelles originales et usurpatrices de plaisirs. Parfois elles changeaient leur silhouette de femmes soumises pour ne pas s'apparenter à la routine et mettre un peu plus de piment dans leur quotidien pour propulser leur équilibre sexuel au summum et surexciter leur libido. Les provocations érotiques qu'elles m'offraient dans des positions visuelles extravagantes, ces positions où mes caresses leur procuraient une jouissance inconsiderée favorisaient bien souvent mes prétentions rémunératrices. Le besoin de se sentir de nouveau désirable, mais aussi appréciées dans cette société où la liberté sexuelle et la culture du moi érotique leur offraient des pulsions amoureuses, elles se révélaient dans un véritable besoin de se prostituer dans mes bras. Ces jolies femmes dissociaient très rarement le sexe et les plaisirs dans leur imaginaire; elles dissimulaient une foule de désirs refoulés et de plaisirs insatisfaits. Je ne pouvais leur reprocher d'être mes belles amantes puisqu'elles développaient un sentiment d'abandon de leur corps dans leur excitation pour transgresser les interdits conjugaux, ainsi elles se rassuraient afin d'être la femme idéale en assumant les conséquences de leurs actes sexuelles que j'exploitais à ma guise.

Je ne me focalisais pas simplement sur les plaisirs partagés, mais je réfléchissais toujours sur les modes salaces à employer afin d'obtenir une bonne rétribution pour les prestations que je leur accordais, cela sans perturber leur ardeur assouvie.

Chez beaucoup de mes vieilles partenaires j'ai pu observer des pratiques sociosexuelles de lesbiennes, leur manière de pensée me réduisait à leurs yeux à n'être qu'un compagnon, une complice androgyne, elles se déculpabilisaient de leurs rapports au sexe dans un processus qui n'avait rien de l'hétérosexualité, souvent elles me sublimaient pareil à un enfant de sexe

féminin, parfois même nos rapports devenaient asexués. Bien souvent je me demandais comment organiser et articuler mes différents échanges sexuels, puisque les verbes crapuleux qu'elles espéraient m'entendre leur prononcer les rassurer sur le caractère de nos rapports érotiques, ce pourquoi leurs fous désirs de se sentir femme libre les rendaient bien souvent très vicieuses. Les accusations qui ont pu être portées contre ma personne étaient justifiées, mais elles ne méritaient pas d'être citées dans ce procès où je n'étais qu'une victime, un homme qui succomba aux nombreuses tentations de la femme pécheresse, il ne fallait surtout pas me condamner dans cet éden où mon paradis connut la félicité et les parfums du sexe et du corps de ces dames que j'ai beaucoup aimés.

Je rentrais chez nous dans cet appartement où tout me semblait immuable, les meubles, les tapisseries sur les murs et même Hélène ma compagne, me désespéraient. J'étouffais dans cette vie de couple trop commune face à mes désirs de vivre l'amour avec toutes ces belles femmes espiègles qui souriaient à la vie, à l'amour. Il me fallait décider d'une autre existence pour me rassurer de ne plus être qu'un pantin désespérer, un homme accoutumer à se déguiser pour conquérir ce monde de femmes., surtout toutes celles qui aimaient beaucoup s'abandonner à faire l'amour par vanité pour faire parler de leur sexualité qui se dissipait en vieillissant.

Guidé d'avance par ce destin qui avait réveillé mon âme de patachon, j'allais à la rencontre de toutes ces femmes qui croisaient mon chemin car depuis quelque temps Hélène me tâtonner afin que je recherche de nouveau un emploi en prétextant que mes journées à balader dans Paris pourraient dissiper notre amour. J'ai vécu de longues années à courir vers mon destin durant lequel je ne me suis pas délesté du grand mal être dans cette vie de patachon, surtout dans ce combat contre moi-même. La déroute de mon existence qui me conduisait à mener ce parcours de malade social, flirtait avec les flammes de l'enfer, aussi les prémices de ma rupture avec Hélène annonçaient mon départ, j'en pris bonne conscience. Notre journée avait bien commencé lorsqu'un jeune facteur avait sonné à la porte pour me remettre un pli d'huissier. A ma grande surprise il s'agissait d'un ordre de remboursement de la somme de cinquante mille francs que me réclamait Ginette, il s'agissait d'une assignation notifiée par son notaire, ce vieil homme chez qui j'avais pris des engagements quelques années auparavant. Ginette s'était permis de me réclamer aussi le montant d'une gourmette en or qu'elle me soupçonnait de lui avoir dérobé. Evidemment sa vengeance était plus que parfaite pour affirmer sa rivalité envers Hélène, elle aurait pu m'accuser de tous les maux du monde, je ne pouvais me défendre, puisque mon identité judiciaire me condamner d'avance face à tous ces gens qui me mal jugeaient. Consterner, Hélène qui était une femme très généreuse me consola de sa bonne solution en prenant à sa charge le remboursement de cette somme chez le notaire. Cette situation nous avait un peu éloignés mais Hélène était encore amoureuse de moi. Malgré les mots d'amour que je lui témoignais, je voyais dans ses yeux naître la crainte, la peur d'une séparation évidente.

Quelques jours plus tard, je me rendais au club de l'étoile où je retrouvais Josiane en compagnie de l'une de ses amies. Camille était une dame d'un âge bien avancé, une dame dotée elle aussi d'une personnalité et d'une culture très riche, j'aimais beaucoup converser avec cette jolie dame. J'invitais Camille à danser un tango endiablé

dans mes bras sachant que le regard de ses yeux bleus caché bien des désirs inavoués, je tentais de la séduire, ce ne fut pas sans réveiller mon esprit malin puisque Josiane m'avait appris que son amie était une dame très fortunée, cela ne m'avait pas déplu.

Mes parades, mes étreintes un peu osées avaient eu raison de mon labour si-bien qu'elle me baisa les lèvres, elle me demanda de la rejoindre chez elle au Vésinet en tête-à-tête afin de me livrer ses confidences, je lui promis de la retrouver tout prochainement..

Pour satisfaire aux attentes d'Hélène de trouver un emploi, je dus consulter mes relations professionnelles pour trouver un job. Une opportunité de carrière s'offrait à moi pour un emploi d'informaticien dans une grande société rue de Bercy, une rue parallèle à la gare de Lyon où je fus employé durant une année. Au cours de cette même année je subis une opération des yeux à l'hôpital des Quinze-Vingt à Paris afin de corriger un problème visuel. Je patientais dans cette chambre d'hôpital, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer Josiane qui vint me rendre visite, elle m'apporta un joli bouquet de fleurs, des chocolats accompagnaient de ses baisers et de ses caresses amoureuses, cela me redonna de nouveau la force d'exister pour les plaisirs de la vie. Fort heureusement pour consommer ma liberté, je ne revis plus jamais cette jolie femme qui ne souhaiter que son bonheur à mes côtés, une vie de couple dans sa petite vie de domestique, mais entre elle et mon rêve cela faisait beaucoup trop loin pour moi qui n'avais rien à lui offrir que mon pauvre amour, une vie dénuée de tout sentiment.

Lors de sa visite, Hélène s'était inquiétée de trouver sur le chevet de ma chambre d'hôpital ce joli bouquet de fleurs et ces quelques présents que m'avait offerts Josiane. Je lui avais fait croire que mes amis de travail m'avaient rendu visite et qu'ils m'avaient apporté ces présents, mais son air douteux m'avait un peu laissé sur mes gardes. A la suite de cette opération des yeux, je retrouvais un regard équilibré, enfin ce petit handicap visuel ; conséquent à cet accident de la route en 1963, ne désavantagerait plus mon regard.

Convalescent, je profitais de cet arrêt de travail que m'avait prescrit le médecin pour retrouver mon petit monde de l'absurde, cet univers où je pratiquais le vice sexuel pour confiner mes désirs de posséder la femme offerte à ma démenche, mais aussi pour abuser de leur générosité.

J'appelais Camille qui décrocha son téléphone, surprise de mon appel elle me proposa de la rejoindre chez elle au Vésinet pour prendre le thé.

Dans sa luxueuse demeure, j'avais senti renaître en moi cet esprit espiègle qui enthousiasmait mes ambitions de conquête pour obtenir ses grâces, mais aussi pour profiter de son aisance matérielle.

Camille s'était inquiétée de ma relation avec son amie Josiane, mais je l'avais rassuré avec mes mensonges qui savaient toujours bien persuadés toutes ces femmes qui n'attendaient que la providence pour se donner à moi.

Serrer l'un contre l'autre, elle s'était tout de même interrogée sur notre différence d'âge ;

c'est vrai qu'elle était âgée d'une trentaine d'années de plus que moi, mais je savais si bien dépasser cette situation pour produire le charme de mes actions amoureuses qui servaient toujours mes intérêts.

Malgré son âge bien avancé elle s'était donnée à moi comme une jeune pucelle qui découvre les bienfaits du sexe. Evidemment pour me garder elle me parla de sa qualité de vie, son aisance financière qu'elle me partagerait pour consumer de bonnes heures ensemble.

Elle nous imaginait dans sa maison de campagne sur la côte normande, dans une grande demeure de maître, une bâtisses avec

la plage à sa porte, tous deux allongés sur un transat pour savourer paisiblement les senteurs de la mer.

La confiance de savoir plaire qui me régissait, n'était souvent qu'un moyen qui leur laissait croire à la bonne fortune de mes engagements, elle servait surtout mes astuces pour leur soutirait de bons honoraires en échange des prestations sexuelles que je leur partageais.

Dans ma décadence; je n'étais qu'un amoureux prudent, un jeune homme non violent, mais aussi un garçon insensible aux dommages que je causais. Mon pouvoir de séducteur, ma jeunesse, mais aussi le charme secret de mon âme malfaisante, étaient restés suspendus à toutes ses craintes de me perdre dans une flibusterie de canaille.

Mes ardentes caresses, ainsi que les mots que je lui avais prononcés, l'avaient rassuré et lui avaient enfin apporté la véritable béatitude de ma passion qui avait fait de cette femme, une proie que je pus bien manipuler avec une grande habileté pour servir mes intérêts. Il n'était surtout pas question de m'enchaîner à cette vieille dame, je souhaitais tout simplement rester son amant sans me plaindre de laisser échapper un grand confort financier, ce fut la meilleure preuve de mon amitié.

Par contre, elle ne s'était pas aperçue du refroidissement de mes sourires face à cette vie qu'elle voulait m'offrir car j'aimais encore Hélène, je ne voulais pas la quitter, Hélène était une femme merveilleuse, cette femme ne me juger jamais, que je fusse innocent ou bien même glorieux dans mes éclats de tendresse, Hélène m'aimait avec une grande sincérité.

Camille comprit à demi-mot le fond de mes pensées, ainsi que cet impossible amour entre nous, puis elle s'acquitta généreusement de mes prestations, non seulement pour les bienfaits de l'amour que nous partagions, mais pour cette relation qui faisait de nous des amis. Elle m'offrait des présents matériels de grande valeur que je refusais, mais j'acceptais tout de même les quelques billets de banque qu'elle enfouissait dans la poche de mon veston. Elle garda un grand bonheur de sa victoire sur l'amour, mais aussi sur le temps qui pesait sur sa vie solitaire.

Je rentrais chez nous pour retrouver le calme d'une vie de couple établi auprès de cette femme que j'aimais, mais entre Hélène et ma soif d'aventure, j'avais choisi de m'enfuir dans les tourments de ma pauvre vie. Hélène était vraiment formidable, cette femme ravissait ma vie, son amour pour moi luisait sur son visage, mais à présent ses yeux ruisselaient de chagrin. Elle me rendait ma liberté en brisant tous ses espoirs sachant que cet impossible amour ne pouvait plus durer, Michel n'était pas un homme assez sérieux pour assumer une relation durable, une vie de couple. Hélène savait depuis les premiers jours que notre différence d'âge était aussi une fausse note dans notre amour. Ce bémol qui nous séparait à présent nous l'avons assumé plus de quatre années, je travaillais parfois quinze jours, parfois un mois en intérim pour la rassurer afin de satisfaire sa demande de me voir au boulot comme tout le monde. Elle avait toujours souhaité me voir retrouver une vie professionnelle, non par besoin financier, mais pour se tranquilliser de me savoir ranger dans ce monde social où elle excellait mais aussi et surtout pour ne pas me savoir courir le guilledou car elle n'était pas dupe. Elle ne manquait jamais de me reprendre lorsque je souriais à une jolie personne rencontrée au hasard de nos ballades. Dans ma tête je ne cessais de revivre ce passé à ses côtés, un passé encore brûlant de son amour. Je songeais aux moments où elle se blottissait contre moi, la chaleur de son corps, sa

joie, la nôtre, celle qui nous unissait, mais aussi son petit rire qui résonnait encore dans ma vie, mais les larmes ne parvenaient pas à effacer ma peine. Un grand froid dans ma vie s'était établie loin d'Hélène, les ténèbres m'avaient paru infinies sans ce bonheur perdu, ce bonheur que nous partagions chaque jour, la tristesse baignait mes nuits noires dans cette solitude à laquelle je m'étais condamné. Était-ce un rêve, ou un cauchemar qui m'agitait lors de ces longues soirées de nostalgie, ces moments où une complice où je crevais d'amour sans Hélène, Il continuait à pleuvoir sur Paris, ces larmes qui ruisselaient sur mon visage se confondaient dans mon cœur avec ma peine, mais heureusement la vie continuait malgré mes états d'âme puisque ce tourbillon de joies et de peines n'était que le résultat d'une vie que j'avais choisie. Quatre années s'étaient écoulées auprès de Hélène, des années durant lesquelles nous avons partagé ce bonheur construit à coup de malentendus, d'espoir et d'amour je crois ?, Nous avons fait ensemble un bout de chemin avec amour, nous avons cru au bonheur l'un et l'autre, puis vieillir ensemble, unis pour toujours, mais la vie sépare bien trop souvent ceux qui s'aiment, Je m'étais pourtant bien souvent demandé pourquoi toutes ces peines affectaient mon parcours, mais sans ne jamais m'avoué la vérité sur mon comportement d'individu régi par l'amour funeste que j'offrais à toutes ces femmes que j'approchais, Ai-je vraiment aimé ce maudit destin de joli cœur qui détruisait les espoirs de ces belles et adorables femmes qui m'ont aimé. Je ne crois pas m'en être vraiment soucieux, je n'ai été qu'un vagabond qui courait derrière l'amour pour justifier son droit à la vie. Notre amour ne pouvait pas se résigner à une simple séparation, il nous fallut nous nous battre pour ne pas renoncer au bonheur. Afin que nous puissions rester proches l'un de l'autre, Hélène m'avait proposé de prendre un studio non loin de sa demeure. Elle me remit des finances pour louer le studio, l'aménager et assumer mes dépenses jusqu'à ce que je retrouve un emploi qui se présenta très rapidement. L'on m'offrait un poste de travail aux services informatiques de la mairie de la ville d'Aulnay Sous Bois en Seine saint Denis.

Bien que je fus souvent épuisé par les trajets du RER pour me rendre sur mon lieu de travail, je ne céda pas à la tentation de passer mes nuits au Mimi Pinson, ce dancing où mes prestations acrobatiques sur la piste de danse, aguichées ces belles de nuits qui savaient bien m'amadouer afin que j'accomplisse ces orgies inqualifiables sur l'oreiller de leur lit, dans leur chambre bordélique pour quelques billets qu'elles me remettaient avec leur numéro de téléphone pour des retrouvailles. Ce matin, Annie frappe à ma porte, je l'invitais à entrer, elle me sourit, je la serrais très fort contre moi, je relevais sa jupe très délicatement je baissais son petit slip, elle s'offrait à mes folies sexuelles sans un souffle et sans honte pour toutes ces choses sexuelles scandaleuses qui me faisait ressentir un amour exagéré mais délicieux. Nous faisons l'amour comme si ce fut pour la première fois, aussi durant ces moments de joie et de bonheurs ma malice m'envenimait à nouveau, je ne perdais pas de vue dans mon esprit le potentiel pécuniaire que représentait cette jeune fille et les avantages que je pouvais retirer de mes bravoures amoureuses. Je lui partageais l'amour et le sexe avec un art érotique tiré des pamphlets des orgies de l'antiquité romaines que j'avais lu dans des ouvrages de culture sexuelle qui me servait de bréviaire. Annie m'avait expliqué ses

problèmes avec son notaire pour récupérer tous les biens mobiliers et immobiliers de ses parents décédés quelques années auparavant. Elle héritait d'une petite fortune que j'évaluais en posant des questions subjectives, elle me rendait compte des valeurs de ses terres, la demeure de maître avec ses jardins à la Française et ses dépendances pour les écuries, son cheptel d'animaux, ses chevaux ainsi que la petite industrie laitière et les engins agricoles mais aussi les voitures de collection de son père. Bon sang, tout cet étalage de biens brillait dans mes yeux de la couleur du dollar vert, telles des liasses d'argent empilées offertes à mes caprices. La cupidité m'avait rendu méprisable, la putain masculine n'était autre qu'un malade social qui n'avait pour morale que l'odeur de l'argent, Croyez-moi, je ne pouvais plus ouvrir grands les yeux sur son petit cul mais je les ouvrais sur la valeur numéraire qu'elle représentait à mes yeux. Aux environs de 16 heures elle me quitta pour retrouver ses occupations juridiques de la gestion de ses biens en promettant de me retrouver très prochainement pour nous endiabler des plaisirs du sexe. Elle disparue hélas de mon existence comme un mirage sans nom. J'appris quelques temps plus tard qu'elle s'était mariée à un garçon dans son lointain département de l'Est de la France, aussi je me suis toujours demandé pourquoi je ne l'ai-je jamais aimé plus habilement ! Dix heures, je me rends chez Elisabeth, une femme de mon âge que je connus au club 79 comme par habitude en bousculant la vie, l'amour. Avec cette jolie femme, j'avais usé de toutes mes fanfaronnades pour la séduire, je lui avais concédé toutes mes faveurs amoureuses et sexuelles pour exister à ses yeux, ainsi j'avais gagné tout son amour et bien plus. Elle fut une amante remarquable avec ses gentillesse et son grand amour sans retenue pour moi. Elle m'ouvrit sa porte avec une expression de joie, elle fut très heureuse de me retrouver sur le pas de porte de sa demeure. Son peignoir dégrafé laissait apparaître ses deux petits seins très existants, je l'avais serré fort contre moi, elle était aussitôt redevenue cette femme soumise qui me suppliait de l'aimer encore et encore plus fort. L'on fit l'amour sans réserve, son corps brûla de mille feux entre mes mains expertes et capricieuses. Après un bon dîner aux chandelles accompagné d'une bonne bouteille de champagne, je terminais ma soirée dans son lit, je ne vous confesserai pas notre amour explosif. Au petit matin de ce dimanche 8 novembre 1992, levé 8 heures, je pris un petit déjeuner puis je rentrais de nouveau chez moi déposer les cadeaux que m'avait offerts Elisabeth. 11 heures ce même jour, me voilà revenu près d'Elisabeth un gros bouquet de roses rouges à la main, puis nous faisons quelques emplettes pour le déjeuner au petit supermarché au coin de la rue Jeanne D'Arc. Comme d'habitude elle me remettait des provisions pour la semaine, ses attentions me touchent beaucoup, je repartirais charger de provisions pour les jours à venir. Puis elle s'inquiétait toujours de mon argent de poche, elle me remettait mille cinq cents francs en espèces pour mes menues dépenses, mais aussi trois mille cinq cents francs pour régler mon loyer mensuel. Depuis quelques mois elle m'entretenait financièrement afin de s'assurer de recevoir mes belles ardeurs sexuelles et toute la folie des orgies extravagantes que je lui professais à chacune de mes visites. Mes petites folies sexuelles la conduisaient au paradis dans des délires qui la rendaient parfois inhumaine, presque animale.

Ces femmes très vicieuses avaient bien souvent approché la mort en se donnant à moi sans retenue, je n'étais qu'un vagabond qui abusait sans limites du corps de ces olies femmes très amoureuses.

Les actes sexuels très pervers qui nous réunissaient, conduisaient toujours ces dames à partager ma folie et la leur, je ne pouvais en douté en entendant leurs cris de joies. L'image sexuelle qui se refléter de nos violences ne manquait pas elles aussi d'ingéniosités utiles à l'expression de l'amour ordurier qui nous réunissait.

Je récompensais toujours Elisabeth par l'abondante de mes fanfaronnades érotiques, celles qui la délivré de la morale pour l'entraîner dans une débauche ou les abus délirants n'avaient plus de sens.

Nos effusions, mais aussi ses cris de plaisir alertèrent le voisin, un vieil homme qui cogna au mur de la chambre afin que cesse ce carnage sexuel, mais l'hystérie de notre amour ne cessa jusqu'au petit matin. Je ne savais plus quoi pensée pour justifier ce sarcasme,

Elisabeth était une jolie fille de mon âge, une très belle femme brune dotée d'une agréable silhouette, elle exerçait une carrière de comptable dans une grande banque boulevard Haussmann.

Cet après-midi nos corps s'étaient aimés, nos coeurs avaient de nouveau soupiré de joies et de

bonheurs. J'aimais retrouver Elisabeth qui a beaucoup compté dans ma vie de patachon pour sa folie amoureuse, sa fougue sexuelle, sa gentillesse et les biens financiers qu'elle me remettait sans hésitation.

Le soir venue, aux environs de 21 heures, je rentrais chez moi à Courbevoie car mes folles prouesses sexuelles m'avaient épuisé, e reprenais le métro pour rentrer à chez moi. Six heures 40 minutes au petit matin, sur mon pasdepote, ce fut Josiane qui frappait à la porte, une vieille dame étrange, qui prenait son travail de secrétaire à 9 heures dans une société proche de chez moi. Voilà plus d'un mois qui s'était écoulé depuis ma rencontre au club 79 avec cette femme beaucoup plus âgée que moi d'une vingtaine d'années environs, elle s'était éprise de mon sourire dès les premiers pas de danse, un tango qui m'avait exaspéré car je ne pus alors accorder mes pas de danse à la lenteur monotone des siens, ce fut un enfer.

Elle avait tout de même réussie à me voler des baisers que je réservais à une très jolie femme qui me souriait, une Russe qui était ce jourlà au club, cette fille avec qui j'avais flirté quelques jours auparavant, une Soviétique de cinquante ans que j'espérai compter dans mon cheptel de femme soumise car elle m'avait offert ses lèvres dans l'espoir de nous aimer. Mon calvaire s'était poursuivi tout au long de ces derniers jours, Je n'avais pu supporter les appels intempestifs de Josiane, cette vieille dame farfelue qui m'étouffait avec ses appels téléphoniques à toute heures jour et nuit, elle aimait entendre ma voix qui la rassurer me disaitelle, son letmotif était, Michel parles-moi, parles-moi, dis-moi quelque chose, c'est plaintes, ces mots-là, je ne supportais plus de les entendre.

Je ne savais plus comment me débarrasser de Josiane qui me couvrait de cadeaux, elle m'offrait des vêtements d'une autre époque, des habits trois fois trop grands, blouson, chemises, imperméable du style inspecteur Colombo, ce

genre d'habits que revêtissent les épouvantails, mais elle me dépannait en argent de poche de quelques milliers de francs. Je me servais encore quelqhes temps de cette vieille dame, cette coqueluche

qui assumait mes menus besoins d'argent au quotidien, une petite recette qui me servait à payer la plupart du temps mon resto, l'entrée au club ainsi que quelques verres avec mes amis à la brasserie le Deauville sur les Champs-élysées.

Tant pis pour ma santé physique, il me restait un peu de temps pour la satisfaire, lui faire

l'amour vite fait bien fait, cela satisfaisait ses désirs de vieille dame, cette pie-grièche

étourdie qui sublimait toujours mon corps nu. Elle me quittait enfin pour vaquer à son travail,

Ouf, il me restait juste le temps pour prendre une douche, maquiller le clown, endosser

mon costume de scène pour donner ma présentation quotidienne, celle que je dédiais

à toutes ces femmes qui savaient si-bien tirer les ficelles de cette marionnette que j'étais;

mais aussi que j'aimais être.

Vous souriez sans doute en lisant ce pamphlet, mais toutes ces banales historiettes que

je vécus, ont brisé l'homme que j'aurais aimé être, un garçon équilibré qui aurait partagé une vie sociale auprès de son épouse et son enfant.

Je m'étais toujours interrogé sur la notion de bien-être face à toutes ces femmes pour qui l'ivresse

du sexe, à l'inverse des relations qu'elles entretenaient avec leur mari ou leur amant au quotidien,

les avaient rendues assez perverses pour supporter toutes mes élucubrations sexuelles qui leurs

permettaient de chasser leurs angoisses en me livrant leurs corps pour fuir leur propres détresses.

Dans mon fort intérieur, je rêvais parfois d'arrêter le temps pour vivre éternellement ces moments

ou mon sang bouillonnait de ferveurs sexuelles, mais l'ivresse de cette folle comédie que je qualifierais

de châtement corporel m'obliger à subir des sévices qui altèraient mes joies en m'imposant les

règles de survie. Je ne parvenais plus à aimer la vie que je menais, j'exonérais mon comportement et

mes fautes ainsi que cette souillure de l'amour dans une piété pour confesser tous mes péchés de

l'absurde à Michel, l'autre ou moi-même.

Bien souvent j'invoquais des motifs d'adultère à l'encontre de toutes ces femmes qui se rendaient coupables

du profit que leur conférer l'amour et le sexe, des relations amoureuses ou elles excellaient dans une grande

diversité de comportements fautifs, mais ces amours avaient toujours pour conséquence de servir mes

intérêts. Elles me proféraient tout de même avec excès, leur cruauté mais aussi parfois de mauvais traitement

toujours accompagnaient d'injures odieuses. Ce comportement hystérique leurs servait à sanctionner leurs

plaisirs d'infidélité, mais aussi cette folie qui les avaient conduites dans mes bras, elles aimaient pourtant bien

ce dévergondage qui nourrissait leurs fous espoirs de jouissance.

J'aimais beaucoup me servir de mes airs de conquérant, fière, indépendant, parfois

même insolent, l'image de cet homme très soigné dans ses toilettes de dandy, ce patachon qui invitait les dames surtout de vieilles femmes, à l'approcher pour l'aguicher. Ce personnage dont le raffinement témoignait de son anticonformisme dans sa recherche de la femme, jouait de son prestige pour conquérir toutes ces bourgeoises qui étaient bien souvent en quête des plaisirs fondés sur le mépris de la morale. L'amour avec ses femmes servait toujours mes intérêts financiers bien plus que mon plaisir sexuel. Certaines gens osaient même me qualifier de gigolo, de boy qui offrait ses services, sa compagnie à ces femmes qui achetaient du sexe, mais elles ne savaient pas que cette classe de femmes privilégiées que je fréquentais était moche, elles étaient des femmes qui dévoilaient leur détresse sexuelle en accusant leur manque d'amour pour me livrer leur démenche très perverse, elles étaient pour la plupart d'entre elles de gracieuses couguars qui appartenaient à la caste aristocratique. Dans ce phénomène de société où je régnais en décalage avec la raison et la morale, je vivais sans préjugé des plaisirs partagés avec toutes ces belles dames, je restais en quête de partenaires émouvantes qui vivaient leur pauvreté sexuelle, Cependant, afin de mieux exploiter l'amour et le sexe, ces dames aventurières s'excitaient des plaisirs de l'amour pervers par le seul fait qu'elles me payer pour que je les aime. Je blâmais sévèrement ces pécheresses qui se pavanaient sous mes yeux agitant leurs billets de banque pour me récompenser de ce mal qui leur avait fait tant de bien, toujours juste au bas du ventre, elles jouissaient du pouvoir que leurs conférer l'odeur de l'argent pour ainsi me posséder corps et âme, puis elles s'agrippaient à moi comme au démon érotique de leurs rêves qui depuis bien longtemps masturbait leur corps et leur esprit. Il m'arrivait parfois d'avoir honte de les abuser sexuellement pour obtenir de bonnes rémunérations, je ne pratiquais pas de tarif, je ne leur vendais pas seulement du sexe mais aussi mes folles prouesses dans des moments de vie; des coucherries ou ces mirages de l'amour devenaient pour ces dames des bouées de secours auxquelles elles s'accrochaient pour ne pas sombrer dans le naufrage de leur solitude amoureuse. Le solde de mes prestations restait toujours au bon vouloir de ces dames, ces femmes que je savais appâter de mes câlins endiablés, parfois même honteux et monstrueux avec mes tricheries et mes faux sentiments amoureux, mais ces mensonges étaient quelques fois aussi très persuasives pour obtenir la bonne grâce de leurs générosités. Au cours de cette vie souterraine auprès des femmes, cette existence où je dus me battre pour survivre à ma culpabilité d'aimer les femmes que pour le profit, je me condamnais bien souvent d'avoir survécu à mon passé, celui que je classais de malade social. je ne trouvais aucune gloire pour justifier mon comportement., je luttais contre ces clichés sarcastiques qui collaient si-bien à mon image, mais j'étais bien décidé à profiter de cette aubaine pour me pencher un peu sur le sujet de mon insatisfaction dans cette vie sexuelle

détraquée, cette folle vie que je soignais pour partager une intimité avec mes partenaires.

Mes petits câlins pervers les soumettaient toujours à mes caprices débordant de folies très jouissives, il s'agissait pour moi que d'une simple oeuvre de sadisme pour jubiler des plaisirs, mais aussi d'une possession diabolique de l'âme et du corps de la femme pour assouvir leurs désirs, leurs démences dans ma petite folie ambiante. La haine insoupçonnée de la société et la perversion qui m'ensorcelait, ainsi que tous ces démons féminins qui torturaient mon corps et mon esprit ne pouvaient que m'accompagner dans cette folie qui conduisait ma vie au désespoir.

Cependant, quelques mois plus tard, ce fut encore au club 79 que je me retrouvais pour une après-midi dansante à la recherche de celle qui saurait partager ma petite folie. Les lumières colorées de la salle rayonnaient sur les visages des femmes en quête du regard des hommes, Ces belles dames fardaient du poids de leur vanité, commençaient à tourbillonner dans l'espace de la salle de danse en chasse de l'amour, des relations qu'elles partageaient bien souvent à l'arrière de la banquette de l'automobile de leur soupirant. Assis autour d'une petite table je m'amusais à jouer de mes sourires malicieux; mais aussi de ces éclats de rire en plein coeur que j'adressais à toutes celles qui me scrutaient, elles me déshabillaient des yeux et m'espérer pour les aimés. Soudain ma vue se fixa sur une silhouette qui ne m'était pas inconnue, un sourire puissant qui m'invitait, un souvenir encore brûlant. Il me fallut faire un petit tour dans ma mémoire de conquérant pour retrouver cet amour au passé. Il s'agissait de la belle Elisabeth, il n'était surtout pas question de retrouver son contact hystérique et cela malgré les bons moments que nous partagions ou encore pour sa générosité financière à ma solde. Il n'était surtout pas non plus question de retrouver ni son lit, ni son sexe ou son parfum, et bien moins encore la folie de nos amours.

Sylvianne, une jolie blonde qui m'avait accordée tous ses charmes dans le passé; s'était dressée devant moi pour échanger quelques mots, mais aussi quelques tendresses. Attablait dans son coin de la salle, Elisabeth grimaçait, elle m'adressait un sourire hargneux rempli de mépris car pour elle l'amour et l'amitié entre nous était bien finie. Il n'y aurait plus de lendemains à avoir assouvir nos étreintes qui nous avaient tant fait tant jour.

Elle n'en resterait pas sur cet échec, elle quittait sa table pour venir à notre rencontre en

s'écriant à haute voix bien perceptible à tout l'entourage des gens hommes et femmes assis sur leur banquette, ne vous approchaient pas de Michel, c'est un voleur, un gigolo, un mac qui dépouille les femmes, il me doit plusieurs milliers de francs, je payais ses loyers, je lui prêtais de l'argent qu'il ne m'a jamais rendu. Autour de moi, toutes les femmes ainsi que les hommes assistèrent à ce règlement de comptes, j'étais honteux de cette intervention brutale de Elisabeth, cette femme qui avait toujours consenti de bons grés à me donner tous ces biens matériels en échange de mes pirouettes amoureuses. Elle avait pourtant toujours su que je n'étais qu'un fantôme, une ombre de plus dans sa vie de femme désespérée. Tout proche de moi j'entendais les gens exclamaient de leur voix rugissante à l'encontre d'Elisabeth, ma pauvre chérie tu n'avais qu'à te méfier des jolis coeurs ! Les délires d'Elisabeth durèrent plusieurs minutes jusqu'à ce que le videur du club, un grand gaillard bien musclé, vienne la prier de se taire ou de quitter le club. Le calme revenu, Sylvianne m'entraîna sur la piste pour danser un rockandroll.

Le patachon parait de son sourire d'accroche coeur; ne reluisait plus des lumières de la

gloire. Cette histoire m'avait obligé à reconsidérer le dessein de mes

aventures car je ne souhaitais surtout pas être la victime de leur faiblesse amoureuse.

Je n'étais vraiment pas ce genre de gigolo, ce voleur de biens décrié par Elisabeth, puisque les femmes aimaient bien me concéder des biens, des valeurs en échange des joies et des espoirs que je leur concédais,

Les présents matériels ou financiers leur servaient bien souvent à me posséder sans retenue. Mon histoire dans cette vie de

patachon reste basée sur l'existence d'un homme vil, méprisable, parfois même abject mais l'argent qu'elles me remettaient soldé

toujours mes ébats sexuels, elles payaient mes prestations à leurs justes valeurs.

Nos échanges sentimentaux, fussent-ils vrais ou faux, ainsi que

les passions, la tendresse ou les folies que je partageais avec la

plupart de ces femmes que je côtoyais n'étaient qu'accessoires, il ne

leur manquait à ces dames qu'un peu d'esprit pour comprendre mon

jeu de massacre. Je me consolais bien souvent en pensant qu'un beau

matin, différent des autres jours je m'éveillerais le coeur en fête

d'avoir rencontré la paix et le repos qui manquait à mon existence

sociale pour parler d'amour en toute vérité. Le lendemain matin aux

environs de 11 heures, Hélène et moi nous nous retrouvions pour

déjeuner, elle me remettait mes affaires qu'elle avait lavées et

repassées, elle me préparait aussi des vivres afin que je puisse me

nourrir chaque jour à ma faim disaitelle, puis très gracieusement elle

m'enfouissait quelques billets de banque dans ma poche de pantalon.

Lorsque je la quittais après l'avoir récompensé de tout mon amour et

de ma passion sexuelle, je courrais vite chez moi déposer les affaires,

changé de vêtements et me parer pour me rendre au club traîné mes

pas sur la piste de danse. Je m'étais empressé de regagner le r e r

à la Défense, puis les ChampsElysées où je pris

un verre au bar du Deauville, ensuite je regagnais le Mimi Pinson. Je

quittais la plupart du temps ce club au bras d'une femme, une

ancienne ou une nouvelle maîtresse avec qui j'accomplissais ma

vocation de fanfaronnades amoureuses lucratives. J'étais fatigué de

cette vie de putain qui m'entraînait vers le déclin, je perdais du poids,

mes yeux ne luisaient plus de leur éclat juvénile, il me fallait

rencontrer une autre vie pour ne pas sombrer à mon tour dans la

démence la plus totale. Malgré moi dans toute cette folie qui

m'entourait, il était grand temps de prendre conscience de mes excès

sexuels qui me conduisaient à une mort certaine. Tous ces jours et

toutes ces nuits partagées dans le lit des femmes, tout cet alcool que

j'ingurgitais chez mes maîtresses où bien encore aux bonnes tables des meilleurs

restaurants parisiens me détruisaient. Toutes ces élucubrations et mes

fanfaronnades sur la piste de danse du club que je quittais en fin de

soirée dans de chaudes transpirations, cet épuisement que je traînais

dans le froid glacial des couloirs du métropolitain, ce froid meurtrier

attaquait mes bronches et me donnait des fièvres malades qui

finissaient par m'anéantir. Je n'existais plus que par miracle mais

pouvaisje vraiment changer de vie ?

Cette nouvelle soirée au Mimi Pinson était révélatrice d'espoirs qui

m'auraient permis de me réinsérer dans cet équilibre social que

j'espérais tant, une dame de ma connaissance me dévisager, elle

m'invita à me rapprocher d'elle. Mais le sort décida autrement, tout

près de cette dame le visage illuminé d'une très jolie blonde, aux

allures sveltes, fardée d'un petit air sévère sur les lèvres suscita en

moi le désir de conquête, je me décidais à danser avec la jolie dame blonde. J'avais été agréablement surpris de son sourire, non ce n'avait pas été si facile d'entrer dans sa vie sans y avoir été invité, je n'étais pas parvenu à trouver les mots pour la séduire, mais elle avait accepté très gentiment, mon approche. La suite me prouva que je n'avais pas eu tout à fait tort de mes espoirs de posséder son corps, son amour, j'avais très vite senti qu'il y avait autre chose que le plaisir de la danse entre elle et moi. Monique était son prénom, elle enflamma ma soirée, cette jolie blonde m'accompagnerait dans la vie. Aux environs de trois heures du matin, après avoir quitté le club, nous regagnions mon studio à Courbevoie. Mon approche pour obtenir ses faveurs fut des meilleures mais elle resta vaine. Ce fut pour cette femme un mauvais moment à passer, cette dame avec ses expressions de femme blessée sortait d'une rupture conjugale, elle n'accordait alors plus aucune confiance aux hommes, surtout à ce genre de patachon que j'étais. L'amour n'était qu'un jeu qui servait à me débarrasser de mes fantômes et de mes tourments, je ne prenais jamais en compte la peine de mes maîtresses pour exploiter ma fumisterie, j'abusais des femmes pour assumer ma propre déchéance. Après avoir séché ses larmes elle s'était blottie dans mes bras pour chercher le réconfort, j'avais saisi l'occasion pour l'embrasser fort, très fort, nos élans et nos libidos devinrent incontrôlables, puis nous faisons l'amour jusqu'au petit matin où elle reprit sa route vers son travail en grande banlieue en promettant de nous retrouver au club le soir venue. Ma vie de patachon devenait un enfer car mes sentiments pour Monique envahissaient toutes mes pensées, mon existence fut bouleversée par cet amour insensé.

Ce soir de janvier, je retrouvais Monique au club, nous dansions jusqu'au petit matin, puis nous rentions à Courbevoie. Nous faisons l'amour, tout me paraissait merveilleux mais ma petite folie me poursuivait toujours pour me tourmenter, elle m'empêchait de croire au vrai bonheur.

Je trouvais tout de même un peu de temps pour faire le ménage chez moi, me débarrasser des odeurs de femmes mais aussi de leurs effets qu'elles laissaient bien souvent traîner chez moi pour marquer leur passage, mais aussi pour me retrouver, leur combine je la connaissais bien, je m'en méfiais. Vous ne pourrez jamais imaginer combien j'étais heureux de m'occuper un peu de moi, bien loin de toutes ces situations où la femme énergique, ambitieuse et enthousiaste imaginait les richesses de l'amour dans l'espoir de m'appartenir pour la vie. Ce début de printemps nous ravissait de ses lumières ensoleillées, il était fait pour nous aimer plus fort, il réchauffait nos coeurs. Nos soirées au club 79 s'étaient faites plus espacer, nous préférions nous retrouver chez moi pour nous cajoler de cette passion amoureuse réciproque. La banlieue lointaine où vivait Monique nous séparer, le temps me semblait bien trop long loin d'elle, nous décidions très rapidement d'une vie commune pour vivre ensemble dans sa grande banlieue où j'aménageais avec mes quelques affaires personnelles. J'imaginai ce beau matin bien différent des autres jours ou je m'éveillerais le coeur en fête d'avoir rencontré la paix et le repos qui manquait à mon existence sociale pour enfin parler d'amour, de sentiments et de vérité. Malgré mon indépendance

auprès de Monique je ne parviendrais pas à retrouver l'équilibre social que j'espérais auprès de cette jolie et gentille femme. Bien que ma liberté fût isolée dans cette lointaine banlieue, je ne m'éloignais pas de mes chimères ou l'aventure m'attendait toujours. Monique travaillait durant la journée, mon temps libre me conduisait à regagner le centre de Paris pour m'exercer à mes caprices amoureux. Quatorze heures vingt, je me dirigeais vers la rue Quentin Bouchard où se situait l'entrée du club. Plusieurs femmes toutes aussi jolies les unes que les autres attendaient l'ouverture des portes du club, je les sentais impatientes d'échanger leur sourire contre une danse, un serré collé, un flirt enivrant.

La joie, le désespoir qui habitait leurs pensées se reflétait dans le grand miroir de leur vie qui les hantait et qui les retranchait derrière leur passé parfois meurtrissant, elles s'imaginaient sans doute dans ce mirage courir vers leur bonheur tant espérer. Le thé dansant des après-midi en semaine, accueillait beaucoup de femmes d'un certain âge ou plutôt d'un âge certain qui ne recherchait pour la plupart d'entre elles, qu'une récréation musicale très émouvante avec ses danses de salon qui leur rappelaient le bon temps d'autrefois. Mais pour certaines d'entre elles, l'esprit de jeunesse qui les attirait dans ce lieu devenait malice car pour échapper à la trop grande solitude de leur vie, elles s'offraient à l'inconnu, aux apaches de mon genre, ces hommes qui savaient bien exploiter ces déchéances féminines. Heureusement il y avait aussi de très belles jeunes femmes de trente ou quarante ans qui venaient parfois passer une matinée dansante au club pour se détendre. Elles aimaient bien déambuler sur la piste de danse pour lâcher l'expression de leur corps, ces jeunes femmes cherchaient à exister libres, elles aimaient la vie et la fête. Ne sommes-nous pas des homos sapiens en soif d'amour, des êtres en quête de proie amoureuse pour nourrir l'espoir des jours heureux.

Je rencontrais comme d'habitude dans mon royaume de ce club 79, une jolie femme de la soixantaine d'années, ce dancing fut mon terrain de chasse, il restera toujours pour moi, le Mimi pinson, celui de mes premières amours parisiennes,

Ce fut encore au royaume de mes rêves, que je crus prospéré vers une belle situation

financière confortable.

Elle eut bien fait d'étaler son aisance de vie pour me séduire, je me souviens avoir paradé, essayer de me faire valoir à ses yeux en assurant une verve avantageuse. Fier et courtois malgré ce petit air de bouffon, j'avais bien aimé pavaner sur l'avenue des ChampsElysées au bras de ma nouvelle conquête.

Colette cette femme elle aussi beaucoup plus âgée que moi était belle et très distinguée, elle s'était éprise de ce clown qui avait su l'amuser. Des tours de valse sur la piste de danse, aux baisers sur la banquette au fond de la salle, notre amitié s'était liée sans crainte, je jubilais devant elle car il n'y avait pas de doute je la posséderais très vite. Ce ne fut pas un problème nous quittâmes le club en fin de soirée, elle m'avait proposé de l'accompagner jusqu'à son appartement pour dîner aux chandelles, je dus refuser cet empressement sachant que Monique m'attendait à la maison.

Cette situation à mon avantage m'avait donné l'image d'un l'homme sérieux, une image lointaine à celle de tous ces fous du sexe qui

s'empressaient de rejoindre le lit des femmes pour des amours à la sauvette. J'avais regagné par mépris cette grande banlieue qui puait le désespoir, puisque seul Paris embaumait mes rêves de ces femmes libres pour l'amour. Entre Monique et moi nos relations amoureuses s'éloignaient, Monique n'avait plus aucun respect pour moi, ses reproches très justifiés avaient pour complices toutes mes maîtresses qu'elle me soupçonnait. Je me souviens de cette nuit aux environs de vingt-trois heures ou Monique et moi étions blottis l'un contre l'autre dans notre lit conjugal lorsque le téléphone retentit. Monique avait décroché le combiné, au bout du fil se trouvait Colette qui m'avait réclamé en injuriant ma compagne lui prétextant qu'elle m'aimait, mais aussi qu'à présent je lui appartenais, j'écourte les dialogues de cette conversation téléphonique afin de ne pas envenimer l'esprit de toutes ces gens qui pourraient me codamner, d'ailleurs des situations similaires à celle-ci, je pourrais vous en conter bien d'autres, mais à quoi bon m'étendre sur mes péchés de la chair puisque je n'étais qu'un vaurien, un malade social qui faisait partager sa démence à toutes ces femmes innocentes. J'avais choisi de changer de vie pour n'aimer que Monique, mais ma petite folie hantée toujours mon esprit. J'avais pourtant bien essayé par stupidité parce que je ne pouvais m'en empêcher, de ne plus penser à cette vie de liberté sexuelle ou je soutenais que par la force de mes ambitions et l'espoir de parvenir à trouver le bonheur que je guérirais de cette maladie sociale qui me conduisait dans le lit des femmes pour ne pas mourir une nouvelle fois.

Dans cette vie de couple auprès de Monique, tout me garantissait la crainte et les dépités de la pauvreté de tous ces gens bien-pensants ou injustes, ces gens qui voulaient me priver de ce chemin qui me conduisait vers ce bonheur tant espéré auprès de mes maîtresses me faisaient peur. Ce monde fou que je m'étais créé, cette vie de patachon m'aidait à la réalisation de mes

actes démentiels pour nourrir mon esprit et m'éloigner de ce trou noir que j'avais traversé afin de survivre à cet accident de la route au cours de ma jeunesse. Cela me permettait d'exister pleinement pour m'établir dans cet univers où je croyais être parvenue à trouver ma place dans ce déséquilibre de malade social.

Cet après-midi de fin d'été, Paris en septembre était encore chaud, l'avenue des Champs-Élysées grouillée de monde, je ne me doutais pas de la belle aventure qui m'attendait. Je quittais le bar le Deauville où j'avais déjeuné, cette brasserie très agréable je la fréquentais depuis les premiers jours de mon arrivée à Paris. Je me plaisais à fréquenter ce lieu bien sympathique où je m'étais fait des copains parmi le personnel et quelques clients, des habitués du club. Mes pas glissés sur l'asphalte souillé par une multitude de gens un peu mélancolique. Je m'avançais jusqu'à l'enseigne de MIMI PINSON sur la façade de ce grand immeuble de l'avenue qui éclaira mon esprit, je décidais d'aller danser dans ce club le 79, (ex Mimi Pinson), un paradis pour moi où je passais une bonne partie de mon existence de patachon, d'aventurier, de malade social. A l'intérieur du club l'ambiance des musiques sextines faisaient vibrer mon corps, il illuminait aussi mes ambitions d'accroche coeur. Mes conquêtes en ces lieux ne se comptaient plus sur les dix doigts de la main mais pouvaient se calculer avec un multiplicateur plus, plus, plus. Au bar le garçon me versa un martini, à mon côté se trouvait Marie, une vieille

connaissance qui m'offrit un second verre, elle ne manqua pas me rappelait que l'on s'était aimés mais aussi qu'elle voulait me réserver cette matinée dansante. Cela m'avait beaucoup agacé, le retour des mêmes choses hantait ma vie et ma liberté; je ne savais plus comment me débarrasser de cette invitation qui aurait fini je n'en doutais pas dans son lit. Je descendais les trois marches qui menaient à la piste de danse sous le regard de Marie qui attendait mon invitation. Je portais un costume clair qui luisait sous les projecteurs multicolores de la piste, je sentais bien tout autour de moi les yeux flamboyants de ces jolies femmes qui m'observaient, lorsque soudain atablée non loin devant moi un sourire plus accrocheur que les autres me laissa rêveur. Je m'étais approché sans vraiment m'inquiéter de ce visage qui m'interpeller pour inviter cette charmante dame à me suivre dans les pas d'un pasodoble. Ce fut un grand plaisir de danser avec une personne qui souriait, une femme qui dansait avec grâce, une fille qui s'amusait d'un rigolo tel que moi, j'avais frissonné à chaque contact de sa peau. Je lui avais partagé toute ma joie, une intense chaleur amoureuse m'avait envahi, je l'avais serré fort contre moi pour enflammer son ardeur, j'avais beaucoup ris, je l'avais bien amusé je crois ? Le paso s'était achevé un slow s'ensuivit, les premières notes de musique nous avaient conduits de nouveau sur la piste, elles nous rapprochaient corps contre corps, elle m'avait regardée en me serrant fort dans ses bras. Tous deux enlacés, nos pas s'étaient suivi harmonieusement, nos deux coeurs avaient battu très fort, notre sang avait brûlé de désirs. Elle s'était alors exclamée, Michel, je ne pensais pas vous revoir un jour ?, surpris de ces mots je lui avais demandé si nous nous connaissions ? J'avais contemplé son visage en essayant de me remémorer une image, un moment, un amour. Edith je crois,, vous vivez dans le 13ème arrondissement lui avaisje demandé, nous deux l'on s'est aimé il y a longtemps, dix années environ n'est-ce pas ?, l'on s'était rencontré dans ce club une décennie auparavant, nous nous étions fréquenté quelques semaines. Infirmière dans un ministère à Saint-Germain-dés-Prés, nous avons pris l'habitude de nous retrouver pour déjeuner à la brasserie des armées boulevard Saint-Germain.

A l'époque où je connus Edith, je vivais encore dans ce petit appartement à Courbevoie la Défense que m'avait louée Hélène qui continuait à me fréquenter presque chaque jour. aussi Il ne fut pas question en ces temps là, de faire une place dans ma vie aliénante à cette jolie femme.

Les nombreux messages sur le répondeur, les coups de téléphone de mes maîtresses, mes amours que je gérais en planifiant leur venue auraient froissé notre relation. A cette époque je quittais bien souvent le club au bras d'une femme, une maîtresse pour accomplir ma vocation destructive de joli coeur, cette femme m'aurait obligé à changer de vie, cela je ne le voulais pas. Edith avait fait partie de ces femmes, ces fantômes qui partagèrent ma couche pour profitait du venin de mes folies sexuelles.

Il est vrai qu'en ces temps-là, j'étais devenu le chef d'une petite entreprise lucrative assez malsaine pour exploiter la femme, je régulariser mes rendezvous et mes revenus en comptabilisant le pouvoir financier de mes relations avec ces femmes fragiles, je statuais la primeur à toutes celles qui avaient les moyens de m'entretenir contre des échanges amoureuses ou le sexe était roi,

ainsi j'organisais mon chiffre d'affaire. Je dépensais beaucoup d'argent dans mes plaisirs oisifs, je nécessitais de beaucoup de ressources, aussi je m'obligeais à me donner à toutes celles qui m'appâtaient avec leur billet de banque pour subvenir à ma vie de patachon. Mes rencontres avec la belle Edith commençaient à devenir trop sérieuses, je sentais m'amouracher de cette fille qui me faisait peur, cette femme qui m'aurait privé de mon libertinage. Heureusement Edith, fréquentait depuis des années une chorale parisienne, ses concerts se déroulés sur Paris, mais souvent sa chorale se produisait en province, une aubaine qui me permettait de disposer de beaucoup de temps et de liberté pour courir les loups garous en jupon. Edith m'annonçait qu'elle partait dans le sud de la France à VaisonlaRomaine aux rendez-vous des Choralies qui n'avaient lieux qu'une fois tous les trois ans.

Malgré mes craintes de perdre une bonne partie de ma liberté, je m'étais épris de cette femme, me séparer d'elle durant quelques jours m'avait paru une éternité.

Somme toute un peu jaloux, j'avais craint de perdre cet amour, perdre une illusion, une chimère qui avait trotté dans ma tête car son aisance financière dont elle m'avait fait miroitée l'abondance pour m'embobiner m'avait attiré et encouragé un peu plus, aussi je mettais agripper à cet amour. Son expression de femme satisfaite de m'avoir retrouvé, ainsi que ses mots et ses désirs de me chérir pour la vie, m'avaient fait sourire mais ils avaient suscité en moi de grands espoirs lucratifs. Il avait fallu me séparer d'elle qui s'en était allé à ses occupations, je la quittais pour courir vers d'autres cieux. Elle ne m'avait pas fait le grand jeu des amours perdus mais elle avait trouvé sage ma décision de l'attendre et m'avait demandé de la rappeler à son retour pour envisager une relation plus sereine. Bien-entendu je n'étais pas resté quinaud à attendre son retour, il m'avait paru pressant de retrouver mes dernières conquêtes pour ne plus penser à cette femme. Retrouver au hasard du temps qui passe cet amour consumé il y avait quelques années en arrière m'avait motivé, je me m'étais mis à fabuler des espoirs inconnus. Elle était devenue de plus en plus présente dans mon esprit, lorsque nous nous étions embrassés fougueusement, il n'était plus question de se quitter m'avait-elle dit, nous nous reverrons.

Durant toute cette après-midi, j'étais tout de même parvenu à m'évader de mes pensées envers Monique, pas un seul instant je ne m'étais retourné sur la vie de couple qui me liait à Monique. J'avais senti ma liberté de conquérant regagner sa place de patachon face aux sentiments d'une vie cocasse, loin du seul amour pour Monique et le quotidien d'un monsieur tout le monde, un homme enfermer dans une cage de verre, une cellule où je ne pourais plus voir passer les femmes sous mes yeux mais aussi sans ne jamais pouvoir goûter au plaisir de la tendresse d'un corps, d'un baiser, d'un amour.

Toute cette crainte avait agité mon esprit et m'avait même agacé. Quelques semaines s'étaient écoulées parsemaient d'aventures auprès de mes amourettes d'un jour, la chaleur étouffante de ce mois de juillet me laissait rêveur, mes songes me rappelèrent que j'avais promis à Edith, cette jolie femme que j'avais retrouvée au club, de la rappeler pour nous revoir autour d'un verre amical. Surprise de mon appel elle s'était exclamé, Michel j'espérais chaque jour votre coup de téléphone. Je disposais d'une petite somme rondelette d'argent, gain

d'un tiercé gagnant dans l'ordre que j'avais joué avec les cinq cents francs que m'avait remis Colette cette autre jolie femme rencontrée au Mimi Pinson un peu plus tôt, j'avais donné rendezvous à Edith au club 79 où nous passions l'après-midi.

Sortie du thé dansant, je raccompagnais Edith chez elle en lui remémorant nos souvenirs du

passé commun. Les éclats de rire qu'elle m'adressait en plein cœur m'affolaient, elle me séduisait, dans cet envoûtement je l'invitais à me rejoindre le lendemain pour déjeuner dans un restaurant proche de son quartier rue Mouffetard. De l'argent dans mes poches, un bel amour d'été m'attendait, ma vie de patachon recommencée tel était mon existence. Il me fallait penser au lendemain pour que toute cette rencontre se passa sans problème, tout résider dans ma soif de l'aventure amoureuse, il me faudrait exercer mes talents de séducteur de menteur, d'aventurier peut être même de destructeur des cœurs avec cette femme pour vaincre ses peurs qu'elle cachait tout de même.

Le lendemain aux environs de douze heures au matin, métro

Gobelin elle m'attendait, elle m'accueillit avec son petit rire enfantin sur ses lèvres, une grâce qui m'envahit de bonheur, elle me communiquait toute sa joie de vivre, cette cupidon aux yeux malicieux me posséder déjà mais elle me réservait aussi de belles aventures. Après un déjeuner copieux où le bon vin coula gaiement, l'on se retira dans son appartement où mes souvenirs du passé retrouvèrent un cadre qui ne me semblait pas avoir beaucoup changé.

Nos effusions amoureuses, nos craintes et

toute cette histoire réinventée au gré de la vie, défilaient sous mes yeux comme un mirage étourdissant. Au soir venu avant que je ne me retire pour rentrer chez moi auprès de ma compagne, elle me demanda un numéro de téléphone pour me joindre. Je fus très embarrassé puisque je vivais avec Monique, j'eus l'idée malicieuse de lui donner une ancienne carte de visite avec le logos et numéro de téléphone de cette petite entreprise éphémère que j'avais créée quelque temps auparavant. Une petite entreprise indépendante qui me servit à justifier les revenus de mes amours. Je dus insister sur le fait que je résidais toujours à Courbevoie car son air douteux me conseillait de redoubler de malice, je t'appellerais ce soir mon amour m'avait-elle rétorquée avant de nous quitter. Je n'entrerais pas dans les détails dont je dus justifier le lendemain lorsque l'on se retrouver à la brasserie des armées boulevard saint Germain. Je dus lui avouer la vérité, la mienne évidemment, je lui expliquais que ma petite entreprise à Courbevoie s'était trouvée en grosse difficulté financière, mais aussi que j'avais rencontré depuis quelque temps une femme que je connus au club 79. Il me fallut tisser un canevas fait de mensonges pour lui expliquer que Monique s'était amouraché de moi et qu'elle m'avait proposé son aide financière pour résoudre mes problèmes. Je lui expliquais aussi que j'avais accepté son offre et que depuis ce jour je vivais à ses côtés dans un petit pavillon de banlieue parisienne. Est-ce possible que tu m'échappes à nouveau s'était-elle écriée !, d'ailleurs ton numéro de téléphone n'existe plus, je doutais de la providence de t'avoir retrouvé pour nous aimer, vieillir ensemble, m'avait-elle dit.

Je restais sans voix, elle était à nouveau amoureuse de ma petite vie de patachon, ce garçon qui savait si bien faire la pluie ou le beau temps.

Comprends-tu, lui avais-je répliqué, je t'aime, te cacher la vérité sur ma situation

m'étais devenu impossible, puis avec mon aire de marionnette malheureuse je lui avais dit, je ne sais plus quoi faire. Elle s'était emballée un peu plus en s'écriant, menteur, voyou, imbécile, je t'aime, je ferais tout pour te garder, puis tu vas quitter cette femme, tu me le promets ?, m'avait-elle ordonné énergiquement.

A ma grande surprise moi qui avais toujours su répliquer à toute ces situations, j'étais resté bouche bée. Monique m'avait attendue pour le dîner avec sa furie de tous les jours mais je comprenais ces abus de langage, comment faisait-elle pour supporter cet homme méprisable que j'étais redevenu, mais je n'attendais qu'un prétexte pour lui faire part de ma décision de rompre notre amour. Comment faire pour annoncer à Monique notre séparation imminente sans la détruire,, ce ne fut pas facile de briser son coeur meurtri d'amour.

Elle avait tenté de m'interdire cette décision de fuir vers cette nouvelle vie que m'offrait Edith, mais rien n'avait pu changer ce départ annoncé. Cette nuit fut épouvantable auprès de Monique, elle n'arrêta pas de pleurer et de me harceler de ces parjures irraisonnées mais justifiées qui n'en finissaient plus de me détruire.

L'intrépidité nécessaire dans ce péril où les coeurs se déchirent ,ne put trouver ses origines dans les dommages que je causais à Monique, puisque cette audace résidait dans les secrets de mon âme qui depuis longtemps déjà avait fui vers le salut que m'offraient mes maîtresses. Il me fut difficile de quitter

Monique pour revivre l'enfermement auprès d'une femme fut-ce même Edith, cela me posa bien des problèmes. J'avais donné mes conditions à Edith, je me séparerais de Monique à condition de posséder mon propre chez-moi, un petit appartement où je serais indépendant de toute contrainte du couple. Pas de problème m'avait elle dit l'important pour Edith était que je me sépare de cette femme et tout l'argent avec lequel elle supposait que Monique m'achetait disait-elle. Comment allais-je vivre sans travail sans argent lui avais-je demansé, ,ne t'inquiètes pas je ferais tout ce qu'il faut pour t'aider à payer tes dettes, mais aussi pour te loger.

Dans les quelques jours qui suivirent, je déménageais dans appartement qu'elle m'avait financé à Montlhéry en grande banlieue.

Malgré toutes les offres de logements qui nous fut proposer sur Paris, aux quartier des ternes,

à saint Lazare ou gien encore rue de Pontoise à saint Germain-dés-Prés, mais aussi d'autres

beaux appartements dans la capitale, j'avais préférés résider en grande banlieue à Montlehry, une petite ville proche du nouveau lieu de résidence de Monique qui quittait à son tour le pavillon où nous vivions, pour un appartement à sainte Geneviève-dés-Bois.

Monique exercée en qualité de secrétaire dans un petit commerce de fioul et charbon dans cette

villes tout proche de son nouveau domicile.

Loin de la vie fortunée que lui supposer Edith, Monique était une salariée payée au SMIG. Je savais

qu'elle connaîtrait tr-s vite des difficultés financières pour subvenir à vivre même modestement, Je m'étais alors engagé auprès d'elle que j'aimais toujours à régler les factures en cours de cessation de bail du pavillon, il me fallut évidemment, user d'ingéniosité pour qu'Edith m'aide à régler ces échéances. Edith était une femme très généreuse, elle ne contesta pas lorsque je lui demandais de me

verser quelques milliers d'euros pour rétablir ma situation financière.

Monter un scénario plausible, la scène du pauvre type qui croulait

sous les dettes, l'enfant perdu qui attendait le salut de l'amour pour donner le meilleur de lui-même, je savais bien jouer ce rôle. Dans la comédie de L'ARTRE je m'épanouissais toujours dans ces rôles qui me ressemblaient, je pratiquais la fumisterie avant même d'en avoir pris conscience pour en abuser indéfiniment. Lundi matin boulevard saint-Germain, j'attendais sagement devant l'agence bancaire. Voilà plus d'une demi-heure que je m'impataient sur ce trottoir, allait-elle ressortir de l'agence avec le solde qu'elle m'avait promis ? Elle était apparue toute souriante, puis elle s'était approchée pour glisser dans la poche de mon veston, une enveloppe remplie de billets de cent et cinq cents euros, soit un peu plus de cinq mille euros. Comme d'habitude la marionnette avait fait ses gentilles courbettes, puis couvert madame de mots doux, de baisers et de je ne sais plus quoi ?, peut-être lui avais-je même accordé ce sourire peint par Michel Ange, une expression sans nom qui s'apparentait très bien à mon personnage maléfique. Cette après-midi, après avoir déjeuné à la brasserie Lipp, nous avons décidé d'aller danser au club 79, aussi elle me mit en garde contre ces sourires volages que j'adressais bien trop souvent aux dames car me disait-elle, dans ce dancing de nombreuses femmes semblaient bien me connaître, sans doute avait-elle décidé de marquer son territoire en m'exhibant à son bras dans ce club où je régnais en apache détrousseur des coeurs, mais aussi de la faiblesse féminine. Edith m'avait laissé dans l'embarras, cette femme m'avait toujours paru sincère, cette dame encore très appétissante malgré son âge bien avancé savait aussi dissimuler ses peines derrière son fard qui collait si bien à sa peau. Elle m'avait annoncé avec une tendresse infinie, nous allons partir en province dans le département du Gers chez ma nièce qui possède un gîte dans l'enceinte d'un vieux château, elle nous accueillera pour quelques jours, ainsi nous pourrions nous aimer au grand air de la campagne. Durant ce séjour en province nos effusions amoureuses nous animèrent dans un bonheur délirant insoupçonnable. Dans mes songes, je revisitais toute cette folle histoire réinventait au gré du temps qui passe, elle défilait sous mes yeux comme un mirage étourdissant. Au cours de ce séjour j'étais parvenue à m'évader de cette vie conjugale passée auprès de Monique, je restais loin de toutes ces années à tromper l'amour qu'elle m'avait partagée, pas un seul instant je ne me fus retourné sur la peine, le désespoir de cette femme qui mourait de ce bonheur à ses côtés que j'avais brisé.

Nota:

Âme sensible, sentimentale ou moraliste, la perversion de cette existence vous est devenue insupportable, la suite est encore plus misérable. Vous souhaitez arrêter la lecture de cette histoire démentielle, refermez sa lecture et dites vous que ce n'est qu'une histoire impossible, c'est pourtant bien la mienne !,

En ce début du mois de juin Edith et moi nous passions une semaine

de vacances à Six-fours dans le Var dans l'appartement de vacances que mon frère nous avait prêté. Ces belles journées de printemps parfumé des couleurs de la Côte d'Azur me remplissaient de hardiesse, une fougue que j'assouvissais dans mes rapports sexuels remplis de joie avec cette femme qui idéalisait l'amour, le sexe et la joie. Cet intermède estival enrichi d'amour, me servit de nouveau pour accomplir mon rôle de

médiant de l'amour. A la fin de ces vacances Je maquillais mon visage d'un grand désespoir, celui de devoir rentrer sur Paris où m'attendaient mes déboires financiers, de nouveaux mrndonges que je tissais à Edith, j'employais à comme d'habitude

ce dessin de dettes imaginaires que savais si bien fabriquer accompagner de mes fausses

complaintes. Cette parade me servit bien souvent à lui soustraire de l'argent pour alimenter mes soirées parisiennes pour jouer le Dandy.avec de nouvelles conquêtes. Cet homme que certaines vieilles dames mondaines croyaient être un garçon fortuné, semblait ne rien

attendre de personne, ce n'était que l'étalage de ma personne, un décorum qui me servait à séduire

ces belles femmes couguars chics et riches qui se méfiaient toujours du loup-garou, ces garçons

de mon espèce.

Edith ne supportait pas de me savoir

malheureux à cause de quelques soucis d'argent, elle promettait de m'aider dès notre retour à Paris, encore quelques milliers d'euros gagnaient dans la démence de mon aliénation dépourvue de raison.

Nos vacances en province s'étaient achevées, nous retrouvions la capitale et toutes nos sorties nocturnes, nous aimions beaucoup ces soirées qui enluminaient nos vies et nos rires des plaisirs retrouvés.

Nous aimions ce quartier de Lutèce que nous fréquentions souvent pour dîner, puis balader sur les boulevards. Malgré ces belles nuits endiablées d'amour auprès d'Edith, je restais muet face aux craintes de tomber dans l'envie et le mépris de devoir abandonner mes autres amours.

Afin ne pas paraître plus grands que la liberté que je dus accorder à Edith de m'aimer, mais aussi de me posséder et m'entretenir

financièrement, ce déclin me força à abuser de mon pouvoir

insociable pour ainsi endossé le rôle d'un prince de l'amour. Mes folles étreintes avaient dû enchanté Edith car elle me proposa pour notre

soirée d'aller dîner dans un bon restaurant du Boulevard saint Germain-dés-Prés puis finir notre soirée dans les salons de l'hôtel

Lutécia pour écouter du jazz. Je m'esquivais prétextant que j'allais acheter des cigarettes afin de téléphoner à Monique et lui expliquait

que je ne la retrouverais pas ce soirlà car j'étais de sortie, je lui promettais de la revoir le lendemain car parfois le soir lorsque je

quittais Edith ou l'une de mes maîtresses pour rentrer chez moi, je retrouvais Monique chez elle pour finir ma nuit et lui faire l'amour.

Ce bel après-midi enchanteur me ravissait, Edith m'attendait pour faire quelques emplettes à la Samaritaine pour acheter ses produits de beauté et m'offrir un nouveau parfum. Un peu masochiste, je riais

dans mon for intérieur lorsque je parcourrais les allées bien

achalandées du grand magasin de la Samaritaine. Toutes ces jeunes femmes, ces vendeuses ou des clientes m'ausculter d'un regard

méfiant, peut-être même un peu envieux, ou encore peut-être

jalousaient-elles de me savoir auprès de cette femme qui marquait sa

différence d'âge avec moi, cette femme qui me conduisait comme un enfant, un amoureux, pourquoi pas un gigolo, je veux dire un rigolo !.

Bibiche était le surnom d'un jeune vendeur du rayon parfum, un gay très sympathique mais un peu trop pressant, il s'était approché de nous avec ses manières très engageantes, il me couvrait de compliment de ses yeux doux, tout en vantant le dernier parfum à la mode pour homme. Edith toujours aussi généreuse et amoureuse se laissa séduire par Bibiche, elle m'acheta toute une panoplie de parfum, crème de jeunesse et accessoires divers pour l'esthétique masculine. Nous passions de nouveau notre soirée à l'Hôtel Lutétia Boulevard Raspail dans ce quartier littéraire chic de la rive gauche, à quelques rues du boulevard saint Germain tout proche des jardins du Luxembourg où nous aimions souvent nous balader, nous réconfortaient et échanger des baisers sur un banc de pierre dans les grandes allées du parc. Dans les salons de l'hôtel, se produisaient des musiciens de jazz que nous aimions beaucoup écouter.

Edith était radieuse et pétillante de beauté, ses petits rires rayonnaient comme des éclats de soleil. Vêtue d'une jupe rouge très courte, ses fines jolies jambes charnelles me faisaient rêver aux caresses sur ce corps d'amour qui était fait pour moi. Le verre de tequila que me servit le garçon de salle m'avait un peu enivré, la musique, les lumières, les gens attablés dans la salle, tout avait semblé tourbillonné dans ma tête. Des soirées semblables à celle-ci m'ont toujours apportées des moments où le bonheur remplissait ma vie d'ivresse et de tendresse paradisiaque.

Nous aimions bien retrouver ces soirées quotidiennes au quartier latin pour dîner dans de bons restaurants, puis ensuite parcourir les rues mains dans la main à la rencontre d'un lieu d'animation pour rire et nous détendre, chaque jour était différent avec toutes ces joies que nous partagions. Quelques jours plus tard, notre soirée à saint Germain-dés-Prés débuta par un apéritif au café des trois magots, puis un second apéritif un peu plus loin. La soirée fut chaude car Edith toujours très riieuse m'avait ravi de sa joie de vivre, de sa bonne humeur, de sa grâce et de son amour pour moi.

Elle était vraiment belle à croquer sous la chaleur de ce soir d'été, le boulevard commençait alors à s'animer, les gens trottaient tout au long des rues illuminées par les façades des restaurants.

La belle enseigne d'un vieux restaurant select fréquenté par un milieu de bourgeois aisés me souriait, un établissement où j'aimais bien me rendre pour faire briller mon orgueil venu d'un milieu modeste. Je pris place à table après avoir présenté de mes plus belles courbettes un siège à Edith. Les fanfaronnades du clown je les connaissais bien, mes politesses données à mon savoirvivre la classe d'un garçon remarquable qui ne manqua pas de susciter le regard des jolies dames qui occupaient le restaurant.

Je restais malgré tout observateur sur ces gens qui m'entourer, mais je restais aussi en quête de nouvelles conquêtes puisque l'une des jolies femmes dans ce restaurant, pourrait être demain dans le palmarès de mes amours.

Mon devoir de patachon était avant tout, de profiter du moment présent dans la perspective d'un amour suspendu au hasard de mes rencontres quotidiennes. N'étais-je pas qu'une putain masculine, un fou d'amour que rien ne pouvait résonner pour justifier ce comportement de malade social.

La bouteille de vin château neuf du pape était vide, garçon s'il vous plaît, une autre bouteille m'étais-je écrié, l'ivresse nous enjoua, le rire discret de Edith me sublimer, sa bouche vaporeuse, son corps

qui dégageait l'amour me rendait fou.

Etait-ce l'ivresse du bon vin ou le fou désir de me perdre sur son corps lumineux, il me tardait de la serrer dans mes bras, embrasser tous son être, la conduire au paradis

de la jouissance où nous inventions toujours de nouveaux actes sexuels pour pousser nos expériences, nos pratiques au sublime de la jouissance qui parfois devenait m[^]rme démentiel.

Après un bon café, nous quittions le restaurant, nos pas tituber un peu trop, nous prîmes place

sur un banc qui nous invitait à s'asseoir, je lui sifflet une chanson de Bourvil, (un oranger sur le sol irlandais), elle avait beaucoup ri en essayant à son tour de sifflet cet air-là, mais les reflux de l'alcool ne l'avaient pas aidé, aucun

son n'était sorti de sa bouche. Il est vrai que cet air, cette jolie chanson de Bourvil, nous avions

pris l'habitude de la sifflet lorsque dans nos voyages à travers la France nous conduisait à une bonne table bien arrosée.

Cela avait débuté à Bourges, cette ville d'où elle était native, une ville que nous aimions bien

pour son petit air très bourgeois de province avec ses vieux quartiers médiévaux.

Ce fut au cours d'une belle soirée où nous flânions dans Bourges, une soirée radieuse comme ces instants de bonheur où tout nous avait paru beau, que nous ressassions les vieilles chansons que nous

aimions dans notre jeunesse. Ce soir-là je lui avais sifflet cet air de Bourvil en faisant le clown. Elle avait ri d'une manière tellement enfantine qu'elle avait envahi ma vie d'un bonheur jamais rencontré; .

depuis ce soir-là, cette chanson fétiche nous la sifflons à la gloire de notre amour. Edith s'était serrée très forte contre moi, ma libido

s'était enflammé de la chaleur de son corps, nous décidions de nous

retirer pour nous retrouver dans un lit d'hôtel, finir cette nuit à nous aimer très fort.

Ce début de petit matin qui débutait, un taxi nous conduisit

rue Nationale à son appartement où mes prouesses toujours aussi

vallantes nous réunirent de nouveau très amoureuxment, dans des étreintes

où malgré la fatigue rien ne put nous empêcher pas d'assouvir nos désirs avec ardeur,

Notre amour dingue nous rapprocha bien plus fort, nos corps avaient transpiré de joie, nos ébats encore une fois furent délirants.

Les jours s'étaient écoulés, ils furent nourris de nos délires amoureux sans les doutes ou

l'incertitude de nous perdre dans ces relations sexuelles, cet amour qui devenaient une

vraie fureur d'aimer, mais aussi d'un vrai bonheur.

L'on organisait nos autres passions festives pour écourter le temps qui

nous séparer du bonheur. Nous recherchions toujours les meilleurs

restaurants, clubs ou soirées parisiennes pour ensuite rentrer dans son

home afin de nous donner entièrement à nos fantasmes sexuels amoureux.

En ce beau mois d'août, nous avons décidé de passer nos vacances à

Cannes, quinze jours à l'hôtel Corona rue d'Antibes en plein centre

de cette ville estivale. Edith m'offrait ces belles vacances en me

promettant des moments intenses de bonheur et d'amour. Nous

allions passé ces deux semaines de vacances à nous aimer sous le

soleil de la Côte d'Azur, pour ainsi jouir de nos corps et vivre pleinement notre

amour, nos passions sexuelles et nos folies. Le malin en moi s'était

éveillé, je profitais de son euphorie pour lui détaillais ma situation financière qui était au plus mal. J'utilisais mes verbes habituels pour l'abuser financièrement de nouveau, je lui parodiais des dettes courantes impayées en lui offrant ma peine, maussi un moral en berne qui ne la laissa pas indifférente, elle pencha sa tête sur mon épaule en demandant ce qui n'allait pas, ma triste parade l'avait comme toujours affublé. Aussitôt, le venin du patachon se mit à bouillir dans mon sang, cela m'aida à animer bien plus conséquente ma verve de fumiste de profiteuse pour assurer ma comédie. Chérie lui dis-je, j'ai reçu plusieurs factures impayées, loyer, EDF, télécoms, assurance auto, je n'arrêtais pas de donner des noms d'organismes sociaux, tous ceux qui couvraient le fonctionnement de tous les foyers ordinaires. Pour envenimer mes plaintes, je lui annonçais alors que je ne partirais pas avec elle cet été à Cannes passer ces deux semaines de bonheur qu'elle m'offrait, puisque passé ces 15 jours de vacances à Cannes ensemble dans les conditions lamentables de ma situation financière, celle que je lui avais inventais et détaillé, aurai assombris notre séjour. . Mes habituels effets pitoyables connurent le succès attendu, elle proposa de régler mes dettes ; en me remettant le jour suivant un peu plus de deux mille euros pour régler mes ennuys, de plus elle approvisionna mon compte de trois mille euros pour couvrir mes dépenses personnelles. Mes yeux se mirent à briller, mes élans amoureux retrouvèrent toutes leurs fougues, je la conduisais dans sa chambre. Elle se laissa dévêtir avec chasteté, son corps de petite fille frivole excita mes sens, nos étreintes furent sans interdits. La malice qui pouvait se lire dans les images de mon corps en transe témoignait du regard que l'on aurait pu accorder à tout ce qui dérangeait chez les bonnes gens, ce cliché n'était qu'une réplique d'un châtement pour me punir d'aimer les femmes, mais il me révoltait aussi à l'idée de m'emprisonner à tous les maux qui symbolisaient la violence de mon existence bien souvent démoniaque, celle que l'on m'attribuait bien trop facilement. Une fois de plus la putain masculine, ce Dandy ou plutôt cet apache avait gagné sa journée en vendant son corps dénué de tous sentiments. Fallait-il vraiment que je ne sois qu'un fantôme, un aventurier sans peur ni reproche pour agir de la sorte ? C'était mon choix de vie, celui qui réglait mon existence depuis bien longtemps, ce chemin fourbu me conduirait sûrement à la solitude, celle qui m'était destinée. Avais-je vraiment envie de changer d'existence, ou bien m'inventais-je une autre vie pour ne pas mourir sans amour, sans ce bonheur, le vrai, celui auquel je croyais avoir droit. Mais ce bonheur dont je parle lequel était-il pour m'accorder le droit de baffouer l'amour pour de l'argent ? Ces vacances sur la Riviera que m'offrait Edith devenaient salvatrices, il me fallait reprendre un peu de repos au grand air pour ravivaient mes ardeurs que je dépensais bien trop souvent en m'épuisant dans le lit de mes amantes. Nous prenions le TGV à la gare de Lyon, il nous conduisit jusqu'à Marseille puis nous gagnons la ville de Cannes par un autre train dans lequel je m'étais émerveillé à contempler le bleu de la mer Méditerranée. Notre séjour à Cannes débuta par une redécouverte de la ville, un bon déjeuner au restaurant de la plage le Majestic Barrière où l'on découvrit les richesses de la cuisine méridionale et le bon vin de Provence. Notre promenade sur la Croisette fut une réelle invitation au farniente, nous prolongions nos pas jusqu'à la pointe du Palm Beach ? Ce fut au bout de l'après-midi lors de cette promenade

où se côtoyaient les grands hôtels mythiques, les casinos et les plages de sable fin du port Canto, que je me penchais sur ma concubine pour l'inviter à une soirée au casino pour nous amuser autour d'une table de poker ou de la roulette puis finir notre soirée dans la salle de danse du casino. Elle m'avait souri en retirant sa carte bleue de son sac qu'elle avait agitée sous mes yeux en me disant qu'il ne me fallait pas de trop abuser de ses deniers, mais l'étreinte folle dans laquelle je l'avais serré fort contre moi, lui donna la force de s'abandonner à mes caprices en me proposant de dîner ce soir-là au restaurant du Palm Beach puis finir notre soirée aux tables de jeux.

Le lendemain matin penché à la fenêtre de notre chambre d'hôtel, je guettais le retour d'Edith qui avait décidée de se rendre à la plage chaque jour en fin de matinée pour profiter des bains de mer, je n'ai jamais été attiré par la plage et encore moins les bains de mer, ce fut une déconvenue à mes yeux de m'exhibait en culotte courte de bain sur le sable, cela ne m'attirait pas, je n'accompagnais pas Edith à ces ensoleillements sur ce sable piétiné par tous ces touristes branchés par les bains de mer.

Enfin je l'aperçus dans la rue qui s'apprêtait à regagner notre hôtel, elle agitait ses bras en me souriant, il me tardait de la retrouver pour lui faire des caresses envenimées de plaisirs. Nos soirées sur la croisette où il se passait toujours un événement festif, nous accueillirent pleines de charme.

Elle était joviale, son exultation à mon bras la rendait heureuse, je jubilais d'allégresse et de joie car elle aimait bien me gratifier de ses avantages pécuniaires; mais aussi m'offrir des cadeaux que j'appréciais beaucoup. Ce soir nous étions attendus par des amis d'Edith, des gens qui résidait à Cannes pendant les mois de vacances, sa douce copine, une femme quime fut alors présentée à Paris au cours d'une entrevue amicale, se rappela de ces regards coquins que nous avions échangés pour nous approcher, je me souvint de cette soirée où elle m'avait murmuré, je vais m'absenter quelques instants, venez me rejoindre.

Il ne me fallut surtout pas souscrire à cette invitation qui aurait pu laissé des suspicions à ma compagne qui avait tout de même semblée deviner la supercherie, la parade de son amie pour jouir de ce garçon facile à séduire.

Malgré ces invitations canailles qui se laissaient deviner dans nos sourires câlins, je ne la rejoignis pas, son échec perturba notre amitié.

La soirée s'était achevée à la table d'une brasserie où nous prenions le verre de l'amitié,

cependant, je retrouverais cette charmante dame quelques jours plus tard rue d'Antibes

à l'entrée dans un bureau de tabac où je prenais mes cigarettes, avais-je eu à faire à une

vraie femme déséquilibrée, une nymphomane ou simplement à une libertine puisqu'elle

s'était ruée sur moi pour m'embrasser d'un baiser encore chaud dans mon esprit.

Les gens dans la rue s'étaient retournés sur nous sans aucun mépris, ce genre de femmes

émancipées, libres de toutes contraintes sociales ou religieuses, ces dames dignes et fières

cohabitait bien souvent les quartiers chics de Cannes.

Elle fut très déçue de mon refus de ne pas la suivre jusqu'à son appartement, il n'était pas question

de concurrencer Edith qui me comblait de tout son amour sexuel et matériel.

Au cours de ces quinze jours de vacances, je connus bien d'autres aventures

analogues à celle-ci, mais je ne vous embarrasserais pas avec ces situations démentielles ou les femmes possessives me contraignirent à fuir pour ne pas succomber à leurs charmes, des amours qu'elles offraient à ma bonne infortune pour leur appartenir dans la chaleur d'un été qui trempait leur petit slip de frissons amoureux, des situations où j'aurais pu abuser de leur générosité pécuniaires.

Notre retour sur Paris m'avait rendu bien plus gaillard, surtout parce que la capitale était mon royaume, celui où j'exerçais toute la noblesse de mes aventures démentielles avec ces mondaines en quête de sensation. Edith avait voulu rentrer à Paris en voiture, nous louâmes une berline afin de faire des étapes sur notre parcours pour nos vacances mais aussi pour visiter nos belles régions.

L'on se rendait aux Martigues afin de passer quelques jours chez mes parents, j'ai toujours bienaimais lors de mon passage en Provence, rendre visite à ma famille.

Auparavant, nous fîmes une escale à Aix-en-Provence, les terrasses des brasseries nous accueillirent, nous prîmes des apéritifs sous le soleil brûlant de l'été.

Après un bon repas au restaurant L'Epicurien, nous traînions nos pas en ville pour nous émerveiller des arts et de l'architecture de cette ville que j'aimais bien.

Le séjour en famille chez mes parents m'avait permis de retrouver une amourette de jeunesse devenue une vraie femme fétiche, je ne sus résister à cette jeune et jolie nature divine. Sans entrée dans les détails, je dus tout de même trouver des excuses pour m'absenter quelques moments afin de rejoindre une petite baraque en bois toute proche de chez nous.

Comme toujours, je dus passer à l'acte sexuel afin d'entretenir notre vieille amitié, cela ne me déplut, elle en fut même ravie.

Le lendemain nous reprîmes la route, notre retour sur la capitale se déroula en plusieurs étapes, si-bien qu'à plusieurs reprises, ma dulcinée me taquina les sens pour lui faire l'amour dans ces motels glacials des stations d'autoroutes, des lieux qui pouaient le désespoir.

Ce matin, métro Sèvre Babylone, à l'angle de la rue du Bac nous attendions devant l'agence bancaire, les portes s'ouvrirent, elle s'était empressée de pénétrer à l'intérieur. Lorsque Edith réapparut toujours aussi confiante, elle me remit les quelques milliers d'euros qu'elle venait de retirer.

Elle m'avait embrassée avec une grande ardeur amoureuse, mais elle avait très bien comprise que son argent m'emprisonnait un peu plus à son pouvoir matériel, Je m'étais regardé dans le miroir de ma vie, j'avais condamné ce comportement malicieux, mais je bénéficiais du doute, n'étais-je vraiment qu'un escroc du cœur des dames, ou tout simplement un galant lover-boy très dépensier qui abusait de la crédulité des femmes, un effronté dépravé qui se moquait de la femme, de l'argent, mais ausside sa propre vie.

Je ne calculais plus ni l'argent, ni le bonheur, le leur, le mien tout m'était indifférent. Les journées qui suivirent s'écoulèrent dans la joie des plaisirs coquins qui nous réunirent entre deux draps, mon apparence d'homme insolent, parfois même d'humeur oppressante, devenait dans cet environnement où elle régnait sur mes élans sexuels, un vrai cauchemard.

Edith suscitait en moi des réactions provocantes, ce mal ou ce bien que je lui infligeasse

à chaque fois pour la châtier de tout me donner de son corps, me paraissait être que le résultat

de notre amour, jusqu'à ce que l'orgasme satisfasse tous ses désirs dans son délire et

que le sexe meurtri d'avoir tout donné l'empêche de me demander encore de ce mal qui

lui faisait beaucoup de bien, toujours juste au bas du ventre.

Aimait-elle vraiment Michel, ou était-ce la passion, la folie de

mes orgies qui régularisaient l'amour qu'elle me témoignait,

je n'ai jamais osé prétendre à cet orgueil du surnaturel qui me poussait à

dépasser les limites de la raison dans lesquels je l'entraînais.

Edith guettait toutes mes sorties hasardeuses, elle craignait que je rencontre

une jolie dame qui m'aurait éloigné de ces caprices, mais aussi l'aurait ainsi privée

de ces joies sexuelles que je lui accordais pour l'enivrer jusqu'à

l'extase, cette folie amoureuse qu'elle me réclamait pour vivre cette

autre vie dans une jouissance hystérique.

Mais l'aventure, celle qui motivait mes élans de joies et de bonheur, m'entraînait

toujours vers l'inconnu, je m'enfuyais bien souvent à la poursuite de mon

existence malsaine de cavaleur qui attendait toujours de nouvelles

proies au détour d'une rue à l'abri des médisances de toutes ces gens

qui m'observaient avec mépris. L'espérance d'une vie bien plus

tranquille ne pouvait vraiment pas être mon idéal, car j'avais parfois

bien consciences de mon déséquilibre qui flirtait avec la mort, surtout dans

ces actions que je croyais lumineuses et qui m'éloignaient du vrai

bonheur.

Ma journée auprès d'Edith s'acheva vers vingtdeux

heures puisque ce soir j'étais attendu par Lydia, une femme venue des pays

de l'Est de Russie ou de Slovénie je ne sais plus. Elle était une

industrielle venue à Paris négocier ses marchés d'affaires d'une

société d'extraction de minerai qui l'avait rendue millionnaire

m'avait-elle expliquée dans un très bon Français acquis sur les bancs

de la Sorbonne à Paris. Il ne me fallut pas laisser échapper cette

occasion de me refaire une santé financière avec cette jolie blonde

aux allures de mannequin de chez Dior. Avant que je ne la quitte,

Edith m'avait souhaité de passer une très bonne nuit en oubliant de

probables autres soucis d'argent qu'elle avait de nouveau, décidé de régler dès le

lendemain en retirant la somme à sa banque. Un baiser rempli de

trahisons et me voilà reparti vers le métro, vers ma nouvelle

conquête.

Jamais le métro parisien ne m'avait semblé plus beau que

ce soirlà, les lumières des couloirs du métro scintillées, les

personnages sur les affiches semblaient me sourire, même les odeurs

du métro me courtoisaient. Station Georges V, à deux pas de mon

quartier général, je veux parler du club 79, le Mimi Pinson, se

trouvait le Fouquet où nous nous étions donné rendezvous.

J'entrais dans l'établissement avec mon allure habituelle de jeune homme

décontracté, il est vrai que passé la cinquantaine d'années je suscitais bien plus le

respect que de la tolérance de la jeunesse mais le portier me salua. Une jolie

hôtesse

m'invita à la suivre lorsque j'aperçus Lydia qui m'attendait assise à

une table tout près de la grande baie vitrée, je lui avais adressé un

grand sourire pour répondre à sa joie de me voir arriver. Elle me

convia à m'attabler près d'elle, le garçon de service s'était approché pour prendre notre commande, deux Vodka s'était-elle exclamé très souriante.

Autour de nous les regards envieux des hommes assis non loin de nous m'avaient mis à l'aise dans mon rôle de patachon, d'accroche coeur, cependant mon objectif auprès de cette femme était resté bien défini. Il me fallut être diplomate et user de ma culture des grands mots et de toutes ces belles phrases empruntées à l'argus des séducteurs pour anoblir ma tâche. J'avais pris sa main pour la serrer fort dans la mienne car il était évident que notre relation n'en était qu'à ses prémices, je n'avais pas voulu rester innocent à cet attachement qu'elle avait laissé apparaître dans ses fous désirs de me posséder. Elle m'avoua plus tard qu'elle m'aurait violé ce soirlà car pendant que nous consommions notre boisson, Colette s'était attablée près de nous, cette jolie femme qui avait elle aussi fait partie, quelques temps auparavant, de mon cheptel amoureux.

Afin de paraître un homme galant, je m'étais levé pour aller saluer Colette par respect plus que par orgueil. Je pavoisais tout de même de me retrouver auprès de Lydia, cette jolie blonde aux yeux noisette, mais aussi et surtout de briller à la face de Colette cette femme qui ne fut qu'un passage dans ma vie. Embarrassée, Lydia m'avait murmuré, ne restons pas ici, nous quitions le Fouquets sous le regard ahurissant et démoniaque de mon ex-amie Colette.

Allons chez moi m'avait-elle dit, quelques pas le long de l'avenue Georges V, puis nous

bifurquions ensuite rue François 1er, jusqu'à l'hôtel du même nom. Le groom de service nous avait ouvert la porte de l'ascenseur, devant l'entrée de sa chambre elle s'était retournée sur moi pour me dire d'un ton ferme, une expression qui avait marqué un petit air de jalousie, connais tu cette jolie femme que tu as salué ce soir. Son regard m'avait donné l'impression d'avoir commis une faute irréparable, il me fallut alors tout faire pour renouer sa confiance pour ne pas perdre cette partie déjà bien engagée. Ses hanches fines si bien dessinées, me firent rêver, son corps brulant se blottit contre moi, mes bras l'enlacèrent si fort qu'elle m'offrit ses lèvres dans un baiser dont je ne pourrais vous donner l'exactitude de sa profondeur. La chaleur suave de nos corps ne put résister à notre passion de nous aimer, aussitôt dans la chambre je l'avais dévêtu avec douceur, le petit bouton de sa jupe n'avait attendu que mes doigts pour le dénouer. Sa jupe avait glissé au sol, son petit slip blanc était trempé d'érection, je sentais ce parfum de sexe et d'amour, elle m'envoûta de tous ses charmes. A son tour, toute tremblante de joie elle m'avait déshabillé pour me partager une effusion sexuelle inoubliable jusqu'à très tard dans la nuit. La grandeur de mes folies amoureuses ainsi que l'accomplissement de tous mes fantasmes les plus fous la firent hurler de jouissance. Au petit matin sous des draps encore humides d'amour, elle me promit le monde entier si je ne la laissais pas tomber, Le ciel était devenu tout à coup plus beau que l'azur à l'aube de l'été. J'avais donné toute mon âme, mon corps et la puissance de ma folie amoureuse pour retenir cette femme, mais aussi le capital qu'elle représentait pour moi, pour mes finances. Déjà onze heures, il me fallait trouver une issue pour fuir vers mes autres conquêtes

lucratives. Ma vie comportait aussi ses règles, il me fallait courir de coeurs en coeurs, pour assurer mes gains.

Avais-je réussi à sceller dans le corps de cette femme, cette jolie blonde étrangère, le piège de m'avoir appartenu ? Semblable à tous ces fous, ces usurpateurs crapuleux qui pratiquaient l'amour comme seule monnaie d'échange, je pensais être parvenue à duper cette femme. Bien que notre histoire se terminât en fiasco, j'aurais passé des moments de tendresse, d'amour, de plaisir sexuel comme l'on n'en connaît que très rarement. Afin de servir ma parade lors de notre rencontre, je lui avais raconté que j'exerçais un métier de tradeurs dans le commerce international, ce prétexte m'avait bien servi pour lier une conversation avec cette jolie dame un peu incrédule, elle avait beaucoup aimé ces sourires courtoisants que je lui avais partagés tout au long de notre conversation.

Venue à Paris pour gérer ses affaires, je m'étais investis très vite dans son business pour lui adresser des conseils que je croyais bons, j'étais resté émouvant avec cette certitude de tout savoir, tout connaître, cela l'avait beaucoup amusée. Par contre, elle n'avait pas hésité à me reprendre pour me signaler que je ne comprenais rien à ces échanges commerciaux, mais mon amitié, mes yeux de chat battu, mon attente d'amour l'avait séduite jusqu'à ce rendezvous de notre folle première nuit d'amour. Le lendemain, il me fallut retrouver cette belle diablesse qui m'attendait pour nous aimer. Porte Maillot, une circulation intense, des autos, des camions, des autobus de toutes parts, je me dirigeais vers l'avenue de la Grande armée, lorsque je dus ralentir pour céder le passage à ma droite à un petit véhicule, bang, c'est le choc arrière, un provincial aux bottes de caoutchouc me heurta. Il est 12 heures 45 et j'ai rendezvous avec Lydia au restaurant le Laurent au rondpoint des Champs-élysées, mais le bougre ne veut rien comprendre, il m'assure que je suis en tort d'avoir freiné pour céder la priorité à la voiture qui arrivait sur ma droite. Il me fut impossible de m'exprimer avec ce gros et vulgaire personnage. Le temps s'écoulait bien trop vite, mon retard devait agacer Lydia.

Je fis un tour de circonscription de mon véhicule, un feu de position arrière cassé, ce n'était pas grave, je saluais le paysan abruti puis je repris ma route. Je franchis enfin la porte du restaurant pour rejoindre Lydia qui me souriait déjà.

Durant ce repas copieux, elle m'apprenait que ses deux enfants se trouvaient en France avec leurs épouses pour se rendre à Nice, dans cette ville de la côte d'azur où Lydia possédait un appartement.

Elle avait décidé de retrouver ses enfants pour un séjour en famille sur la Riviera. Je tentais de m'inviter auprès d'eux pour suivre de près cette aventure galvanisant, mais aussi et surtout pour ne pas perdre la trace de cette femme aux odeurs d'un capital financier qui me motivait. Notre histoire avait bien débuté mais cette apparition inattendue d'enfants venus de je ne sais où glaça mon sang, mais il ne fut pas question de partager avec moi ces retrouvailles familiales, elle m'avait bien fait comprendre son refus d'approcher son petit monde privé. Nous reverrons-nous, lui avais-je demandé, mais son sourire amusant avait dessiné ses lèvres, elle m'avait adressé trois mots bien choisis pour me faire comprendre que je n'avais été qu'un pantin qu'elle avait bien su manipuler pour son bon plaisir.

Je l'avais tout de même raccompagné jusqu'à son hôtel où elle m'avait interdit toutes approches amoureuses, les espoirs que j'avais formulés dans mon esprit cupide s'étaient envolés. Mon tour de

scène, mes élucubrations fantaisistes ainsi que mes parades sexuelles ne furent pas soldées convenablement, je lui avais tout de même volé un baiser d'adieu qui l'avait laissée un peu rêveuse, elle m'avait tout de même permis la rejoindre dans l'intimité de sa chambre.

A brûle pour point, je lui avais demandé d'ôter ses vêtements, elle avait refusée malgré son désir apparent de m'appartenir pour jouir à outrance dans mes bras, Sans trop réfléchir, Il me fallut lui prodiguer toute mon énergie de patachon ainsi que les mots d'amour insensés qu'elle aimait beaucoup pour accepter de nous retrouver au retour de son escapade sur la Côte d'Azur.

Je l'avais pourtant-bien enflammé de toutes mes ardeurs sexuelles en espérant bien me rapprocher d'elle, mais aussi de son capital financier qui hantait mon esprit, je n'avais pas souhaité perdre cette opportunité. Je dus à nouveau lui faire l'amour pour consolider notre relation, je l'avais épuisé de toute ma ferveur jouissive, j'en avais même, perdu mon souffle ; elle n'oubliera jamais ce démon, ce fou d'amour. Je peux vous l'assurer, je n'eus plus aucune nouvelle de cette femme, cette belle aventure resta sans lendemain, aussi mes grands projets auprès de cette jolie femme que je croyais bienfaitrice se sont dispersés dans mon esprit. Il ne me reste que le souvenir de ce patachon écorché vif par cet amour passionné et ce capital bien perdu à tout jamais. Ma vie de patachon de l'amour était devenu un enfer face à cet échec, heureusement mes sentiments pour Monique envahissaient toujours mes pensées et me rassurer, puis il y avait Edith pour me libérer de mes folles émotions. Lydia m'avait fasciné impérialement, son regard de femme fragile ainsi que les prouesses que nous partagions m'avaient toujours laissé en admiration devant son corps félin pour exercer sur elle tous les charmes de ma fureur de vivre l'amour à ses côtés. Beaucoup de ces femmes légères qui jouaient de leurs sensualités, ces personnages qui habitaient mes rêves étaient toutes très charnelles, je les aimais beaucoup. Dans ma passion où la femme devenait mon idole je n'étais qu'un tyran persuadé de sublimer l'amour pour résoudre mes problèmes existentialistes. Bien souvent, j'imaginai n'avoir plus envie de courir le monde pour trouver le repos auprès de mes semblables car cette magie qui allumait mes désirs et embellissait mon audace, était miséricordieuse et cruelle dans la diversité entre mes convictions et mes actes. La légèreté de mes amours frivoles n'était que lassitude et dégoût, mes caprices sexuels devenaient nuisibles et méprisables, ils détruisaient mon seul espoir de retrouver le triomphe de l'amour dans ma propre défaite, j'en avais bien conscience mais je persévérais à garder dans mon esprit ma petite folie. La succession turbulente de mes aventures, ainsi que ces éternels retours des mêmes situations, me conduisaient à jouer ma vie tout seul sans aucun talent face à tous ces personnages féminins de la comédie humaine qui exhibaient leur corps pour me rendre fou. Comment aurais-je pu répondre de tout ce que l'on attendait de moi ne sachant pas modérés l'amour pour la femme, ces dames que j'élevais aveuglément aux plus subtiles folies de la sagesse pour mieux les posséder. Je n'utilisais les vices avec les femmes que par intérêt, ou pour abuser de leur innocence, l'ardeur de leur fureur et de leur orgueil me permettait de faire impunément ce que je voulais de leur corps, cela afin de commettre

l'ensorcellement qu'elles ne soupçonnaient pas facilement pour m'aimer et profiter de leur incrédulité.

Lorsque je quittais Edith ou bien encore l'une de mes maitresses à l'aube, j'aimais bien

rentrer chez Monique qui m'attendait désespérément chaque soirée, anxieuse elle guettait toujours ma venue. Je finissais mes nuits auprès d'elle jusqu'au petit matin ou je

reprenais bien vite ,le chemin qui me conduisait toujours sur Paris où je retrouver Edith

ou encore mes amours fous.

Nos sorties dans les restaurants, les clubs, cinémas et spectacles animaient nos journées, parfois le

soir venue je quittais Edith aux environs de 19 heures pour rentrer chez moi en banlieue, elle admettait mes esquives tout en me suppliant de rester près d'elle pour la nuit, mais je réservais mes soirées à d'autres conquêtes au club 79 ou sur rendezvous.

Le balai infernal qui me conduisait d'aventures en aventures, de femmes en femmes, était mon quotidien, je m'amusais à passer d'un lit d'hôtel à la chambre d'une dulcinée sans peine. Je me conduisais inconsciemment comme un homme invulnérable alors que chaque jour mourrait des gens de ce fléau nommé SIDA. Bien plus qu'un grand malade social je n'étais qu'un petit fou incurable, je pense aujourd'hui avoir traverser ce désert de l'amour, du sexe et du profit sur une autre planète, dans un monde à ma mesure, un monde fait pour moi où je n'existais vraiment qu'au milieu de ces gens insouciant, ces femmes pour la plupart des Couguars qui me ressemblaient un peu je crois.

Bien que je fusse constamment confronté aux maux et aux vicissitudes de leur vie détraquée, ces dames cherchaient toujours à changer leurs propre vie dans une saveur amoureuse très expressive, mais aussi avec une grande délectation jouissive.

Elles créaient bien souvent des situations déséquilibrées pour me faire aimer leur amour

démontiel. Leurs fantasmes, leurs délires, s'accompagnaient toujours des troubles de leurs facultés mentales déshumanisées qui les éloignées de la réalité ambiante, ainsi elles me faisaient subir la fureur de leurs fantasmes. Ce fut surtout parce qu'elles choisissaient toujours les hommes les plus élégants pour s'abandonner à leur fantasme

qu'elles se piégeaient parfois en dissimulant leur faussent intimité et leurs vices dont je

savais en tirer parti pour les abuser.

Elles transformaient tellement leur silhouette derrière des sourires travestis, juste le temps d'une approche pour me séduire de leur regard inédit, ensuite elles se rapprochaient de mon âme vagabond pour m'abuser et jouir intensément dans nos rapports sexuels délirants.

Je retrouvais bien vite édith, ma dulcinée, cette délicieuse femme qui était acquise à mes bons vuloirs. Cet après-midi nous avons décidé d'aller prendre un verre place du Tertre à Montmartre. La lumière du ciel bleu ensoleillé, illuminait son rire enfantin, main dans la main, nous nous dirigeons vers la station du bus.

Pour nous rendre sur la butte Montmartre, quoi de plus simple que de prendre le Montmartrobus à la station de métro Blanche qui nous conduisit jusqu'au funiculaire, aux pieds de la cathédrale du sacré coeur.

A l'intérieur de ce petit bus, comme de bienentendu à l'heure de l'appérétif, nous

rencontrions Michou, artiste de variété travesti, un personnage bien connu des français,

toujours aussi agréable et complaisant Michou me fit la bise, ce baiser amical amusa beaucoup les passagers de l'autobus. Les rires parfois moqueurs fusaiient, mais la culture joyeuse de Michou restait irréprochable malgré ses accoutrements féminins, son fard et sa merveilleuse parade qui n'étaient pour le public que du rire et des moqueries, ne put entamé mon amitié envers Michou, il restait toujours à mes yeux une personne qui ne trompait pas ses amis.

A chacune de nos rencontres il ne se passait pas un moment où l'on évoquait des souvenirs au restaurant de La mère Catherine où les soirées tardives dans les boîtes de nuits embaumées d'odeur d'alcool et de tabac où il me conviait. Toutes ces soirées avec les amis de Michou, ces gens du show business, ces artistes bien connus du monde du cinéma ou de la chanson qui dans ces moment-là ne devenaient plus que de simples mortels. Ces gens aimaient confesser à Michou leur gloire ou leur peine pour s'isoler de leur vie de baladin, ils m'ont tous apporté tant de joie et d'amitié que ses souvenirs sont encore vivaces dans ma mémoire, puis il y avait toujours l'humour de Michou pour consoler de ses belles paroles et de sa joie de vivre toutes ces âmes perdues et la mienne aussi.

Les pavés de la rue étaient brûlants d'histoire, les touristes découvraient ces images de Mont-martre peintes sur les tableaux des artistes devant leur chevalet. Il régnait une odeur de bonheur, les saltimbanques et le musicien de rue penché sur son piano mécanique nous faisaient frissonner avec ses musiques d'autrefois.

édithe serrée contre moi chantonnait le refrain des chansons, elle me souriait, je fondais de joie devant ces lèvres dessinées en cœur flamboyant.

La place du tertre grouillait de gens

pour la plupart d'entre eux, ce n'étaient que des touristes avec leur sourire radieux de découvrir notre patrimoine artistique, beaucoup d'entre eux

faisaient le pitre devant les tableaux burlesques des peintres qui guettaient le client pour un dessin contre un petit billet pour compléter leurs

revenus. édithe m'invita au pichet du tertre pour prendre un

verre et nous détendre un peu. Un musicien et sa guitare au coin de la rue chantonnait une mélodie italienne, les gens attablés sur la terrasse

sous de grands parasols verts fredonnaient l'air de la chanson, pour moi la vie était vraiment belle, ma compagne enlacée autour de mon cou me

parlait d'amour et d'évasion, elle projetait un séjour en province et me proposa de me verser un peu d'argent pour modifier l'aspect de

ma tenue un peu trop démodée. Vous voyez, je n'attendais pas grand chose de l'existence, ni gloire ni fortune mais un air de vie paisible

sous le ciel bleu qui illuminait nos sorties en amoureux. Quelques jours plus tard j'attendais un appel téléphonique de édithe qui partait

pour l'aéroport de Roissy en France. Elle devait s'envoler avec un

couple d'amis pour quinze jours de vacances à Corfou en Espagne,

une petite ville balnéaire où elle avait loué une villa au calme de la

foule estivale. Ces quelques jours au soleil j'aurais dû les passer avec

Edith et nos amis, mais quelques jours auparavant une petite mésentente avec nos amis pour une question relationnelle, m'avait forcé à refuser ce séjour en leur compagnie.

Cette absence d'édithe me permit de regagner un semblant de liberté afin de

m'en aller faire de nouvelles rencontres à l'aventure, j'allais enfin pouvoir jouir de toute ma liberté chérie pour courir vers d'autres cieux.

édithe avait tout préparé, nos billets d'avion, elle avait aussi retiré une belle petite somme d'argent pour un séjour de luxe sans compter. Mon refus de prendre ses belles journées de vacances avec elle en Espagne nous avait un peu éloigné, mais mon désir d'aller retrouver mes conquêtes brûlées mon sang. Cet après-midi, quatorze heures trente, un avion gros porteur sillonna le ciel, une larme baigna mes yeux car il était l'heure du départ de édithe pour l'Espagne, j'imaginai édithe coincée dans son fauteuil, l'hôtesse de l'air annonçant la température extérieure, souhaitant un bon voyage aux passagers, j'imaginai aussi la tristesse de édithe de ne pas m'avoir près d'elle, mais je reprenais très vite mes esprits sachant que ce soir je ne serais pas dans le lit de ma tendre maîtresse. Il était bon pour moi de ne plus retrouver les mêmes choses, les mêmes passions, ces odeurs du parfum esquies de son sexe, mais aussi l'éternel recommencement des mêmes amours à ses côtés qui me lasser bien trop souvent, mais aussi toutes ces odeurs de lit qui étaient devenues un peu trop conjugales. J'étais rentré chez moi en banlieue pour m'apprêter d'une chemise et un pantalon noir, une cravate blanche, une veste blanc cassé, enfin la tenue du titi parisien, ce genre d'apache que bien de femmes aimaient pour se sentir dominer par cupidon. J'étais bien décidé à faire une nouvelle conquête, une nouvelle victime ou peut-être même, rencontrer un ange qui me redonnerait l'espoir de belles et délicieuses passions, une fille qui aimerait bien m'entraîner au septième ciel dans un lit chaud d'amour. Mais hélas, Je craignais aussi de ne rencontrer que des femmes perverses, ces dames en quête d'amour que l'on nomme les femmes Couguars, ces dévoreuses d'hommes, ces femmes qui ne sont pas une invention à la mode puisque tout au long de mon histoire, je côtoyais beaucoup de ces vieilles dames perverses. Ces dames qui menaient bien souvent une vie triste auprès de leur amant, leur époux ou bien encore dans le calvaire de leur grande solitude sexuelle, avaient envie de croquer la vie et les interdits pour satisfaire leurs fantasmes, mais aussi afin de satisfaire leurs élans sexuels. J'étais ce garçon coureur de de jupon que l'on gratifier bien souvent de billets de banque, je manipulais à ma guise, ces vieilles dames couguars en gardant toujours la maîtrise de leurs sens, de leurs folles libidos, puisque leurs désirs fous de me posséder me permettaient de les abuser. Ma soirée au club 79 ne fut pas fructueuse ce vendredi soir puisque le vendredi soir le club était fréquenté surtout par des jeunes gens, de jeunes femmes de la trentaine d'années qui ne m'auraient apporté aucune gloire si ce n'est que l'amour dans leur lit glacial, ces demoiselles étaient toutes ce genre de jolie fille que je fuyais. Quelques jours plus tard, je me rendais chez édithe qui était rentrée de ses vacances en Espagne. J'ensorcelais ma maîtresse avec une idée folle de posséder un petit campingcar, un véhicule qui

me permettrait de partir en sa compagnie, à l'aventure sur les routes de France à la découverte des grands espaces, mais aussi pour nous aimer plus fort.

Je lui avais dessiné mes rêves en couleurs, mais aussi nos journées dans ces décors champêtres qui nous attendaient pour nous aimer à la folie. Je lui avais peigné le tableau de mes songes au milieu du fourrage des champs avec l'odeur du blé et de nos corps brûlant de désirs. Elle partagea mes visions, nous étions en symbiose pour ce projet fou. Il ne s'écoula pas plus de deux jours pour que je conduise édithe Boulevard saint Germain jusqu'à son agence bancaire, elle retira plusieurs milliers d'euros pour garnir mon compte bancaire pour l'achat de ce véhicule, un camping-car que je n'achèterais jamais. Cet argent, je l'utiliserais à bien d'autres taches, notamment dans mes plaisirs oisifs. Boulevard saint Germain après un copieux déjeuné aux trois magots, la poche de mon veston était gonflée de billets de banque qu'elle venait de me remettre, cela me procura de grosses sueurs chaudes. Durant le repas je lui avais semblé être ailleurs, à quoi penses-tu m'avait-elle murmuré, évidemment mon esprit était ailleurs puisque soudain il m'était apparu un mauvais songe, ces projets d'aventures, cette prison ambulante dans ce petit camping-car à ses côtés auraient été un enfermement infernal qui m'aurait privé de liberté.

Je disposais à présent de bons moyens financiers qu'elle m'avait remis pour m'offrir ce véhicule, mais la

peur m'envahit, j'imaginai édithe en diablesse avec sa fourche pointée sur moi me disant à présent tu m'appartiens, si tu fais un mauvais pas, si tu souris à d'autres femmes que moi, je te conduirais en enfer. Il n'aurait plus été question de pavaner pour savourer le parfum de l'amour d'une autre femme, ni de plaire, d'aimer ou bien encore d'être aimé de toutes ces dames qui me courtoisaient. Il m'aurait fallu subir l'étreinte du couple, l'amour unique de ma compagne.

Que me fallait-il faire pour échapper à ce destin du commun des mortels, je décidai de m'enfuir en prétextant une histoire farfelue, vous connaissez déjà, celle que je savais si-bien interpréter avec des mots d'un autre monde, mais aussi avec mes yeux tristes de chien battus grands ouverts pour

faire accepter mes mensonges. Bien que mécontente, elle me regarda partir, m'enfuir vers la bouche du métro. Je fus tout de même rester atterré par la peur de cet enfermement qu'elle souhaitait me faire vivre.

Ce soir-là, ce fut la fête dans mon cœur, ma provision financière avait retrouvé un bon équilibre, je pouvais m'en aller parader les poches pleines d'argent, le sourire aux lèvres pour passer une bonne soirée au club 79 en quête d'une prochaine proie. Après un bon repas dans un

restaurant à la mode rue saint Philippe du roule, je traînais mes pas sur l'avenue des Champs-élysées pour regagner le Mimi Pinson, la soirée était chaude, les dames qui déambulaient sur les Champs-élysées étaient scintillantes pareilles à des miroirs dans lesquels

j'aurais bien aimé plonger mes yeux pour partager leur grâce, leur divin et le parfum de leur amour. Dans ce lieu de prédilection, un lieu insensé où je m'engageais aveuglé par le regard des dames qui se bousculaient pour entrer au club, je ne pensais qu'à mes plaisirs féconds pour satisfaire mes intérêts. Le club 79 restait pareil à lui-même,

il m'avait semblé attendre ma venue, la musique, les lumières, les gens, tout m'avait paru merveilleux et accueillant ce soir. Je m'étais dirigé vers le bar quand une voix masculine m'interpella, Comment vastu mon grand rival ?, qui étaitce ?, je ne connaissais pas ce Monsieur mais j'appris très vite d'une amie qui fréquentait le club, qu'il s'agissait d'un petit gigolo des basfonds, un voyou sans importance, un vrai minable.

L'image malfaisante de ce garçon ne me ressemblait vraiment pas puisque les seuls éloges à mon égard, les seuls compliments qui me sont parvenues de la bouche de mes amies féminines, m'apparentaient à un garçon rieur, charmant, plaisant, amoureux et j'en passe. Mon désir fou de rencontrer une femme différente de ces belles de nuits que je retrouvais bien trop souvent dans mes soirées au club me forçait à redoubler de vigueur. Bien que mon compte bancaire eûtété réapprovisionné par Edit, je fus tout de même décidé à aguicher une Cougar, une bonne rentière pour assurer la gestion de mes revenus, puis de nouveau approvisionner mon portefeuille bancaire pour couvrir mes dépenses, mes projets farfelus. Quelques pas de danse sur la piste me suffirent pour aimer cette femme enlacée tout contre moi, cette jolie femme avec qui je connaîtrais des moments merveilleux. Je ne m'étais pas lassé de dévisager Marlène, cette femme qui se retrouverait bien vite en état de péché dans mes bras.

Son visage était éclatant de joie, son sourire lumineux, sa voix câline hanteraient mes jours et mes nuits, je me culpabiliserais de ce bonheur à ses côtés que je briserais plus tard, pour revivre avec mon seul vrai amour auprès de Monique. Notre liaison amicale aura perduré plusieurs jours avant que nous échangeâmes nos premiers baisers, nos premières relations sexuelles, je vivais l'espoir d'un grand amour inépuisable avec cette femme que j'aimais au point d'abandonner toutes mes conquêtes, toutes ces femmes sans amour, ces amourettes sans lendemain qui assuraient mon quotidien nourricier.

Nos soirées au club 79 attiraient les regards de jalousie de toutes ces gens, hommes et femmes, qui nous voyaient éperdument amoureux. Nous étions seuls au milieu de la foule de danseur, le monde nous appartenait, les lumières du club s'illuminaient pour faire briller notre joie et nous n'avions pas peur du lendemain. Mais mon bonheur était en suspens car j'aimais Monique, Edith et les autres femmes qui m'attendaient et comptaient sur moi pour partager leur vie. Le brouillon de cette existence faisait partie de ma folie amoureuse je les aimais toutes, aussi faire un choix m'était impossible et torturé ma conscience qui s'épuisait à chaque scène de violence que je devais accomplir pour paraître à leurs yeux, l'homme, le patachon séducteur, le clown de service, ou peut être même le mendiant de l'amour.

Qui ai-je été pour cette femme, sans doute un garçon qui redécouvrait le vrai amour, la femme dans toute sa splendeur où bien étais-je vraiment tombé entre les feux du charme, du divin de l'amour de cette dulcinée.

Peu importe, ces questions trop équilibrées n'appartenaient pas à mon esprit de patachon de

l'amour, j'avais perdu toute ma raison pour tenter de comprendre où était le vrai bonheur, celui qui m'aiderait à chasser en moi cette vie de putain masculine pour n'aimer qu'une seule femme. Mon histoire avec Marlène ne finirait jamais, nous étions tous deux enchaînés à

l'amour, notre épanouissement sexuel devenait un vertige dans lequel notre passion pour le sexe nous donnait toute satisfaction. Je ne trouvais plus les mots, je ne savais plus quoi faire pour la garder, mais était-ce vraiment nécessaire de me confondre en paroles pour obtenir de cette femme ses prouesses amoureuses. Malicieux ou simple mortel, il me fallait conclure une décision saine pour satisfaire mes ambitions et m'éloignait de toutes ces pensées qui me harcelaient. J'absorbais mes égarements et mes délires dans la fuite car j'avais parfois peur de moi, mais aussidu grand amour. Je sortais arpenter les rues de Paris pour m'émerveiller des lumières de la ville, son passé, son histoire illuminée toutes mes sorties. Le quartier de Lutèce m'offraient les plaisirs de découvrir un peu plus chaque jour ce quartier en prétextant au fond de mes pensées que ma dérive sexuelle n'était qu'un phénomène qui s'étofferait bien vite. Dans mes ballades de la rive gauche de ce sixième arrondissement, l'architecture empreinte des sciences de l'art et des hommes d'esprit me donner l'envie de rencontrer et conquérir ces femmes riches et cultivées, celles avec qui j'aurais pu partager autre chose que le sexe et les illusions d'un bonheur bien trop éphémère.

Rue Bonaparte, je me diriger vers la place saint-Sulpice pour retrouver la jeune femme rencontrais ce matin même, au métro saint Michel, elle m'attendait au café de la mairie. Son sourire m'avait invité à l'aventure, sa voie agréable, sa culture et son personnage romanesque m'avaient rendu impatient de découvrir le fond de son âme, de son corps de jeune femme qui ne ressemblerait en rien à l'esthétique de ces plis de vieillesse de la plupart de mes habituelles conquêtes, bien que je redoutais l'aventure sexuelle avec ce genre de femme créatrice, je m'y engageais en prenant mes précautions. Après avoir pris une vingtaine de photo, admiré le Palais du sénat, l'on s'était dirigé côté Ouest pour emprunter la rue de Médicis vers le Nord jusqu'au théâtre de l'Odéon, un théâtre à l'Italienne où j'aimais beaucoup assister à des représentations. Ensuite nous prîmes la rue de l'Odéon que nous remontions jusqu'au boulevard saint-Germain. Nous traversions le grand boulevard pour aller prendre un café au Cours du commerce saint-André. Cette jeune fille comprit très vite que je ne désirais passer qu'une récréation sexuelle à ses côtés, elle me remercia de ses baisers brûlants pour s'en aller retrouver ses obligations, ne fut-ce pas mieux ainsi ? Je réalisais alors combien j'aurais été imprudent de méprendre de cette jeune fille féconde qui m'aurait donné son amour au risque de lui faire un enfant, j'avais toujours eu peur de ces jeunes filles trop belles procréatrices qui auraient anéanti mon existence d'homme libre. Je m'étais très vite consolé de ce mirage d'amour en parcourant les rues de saint-Germain-dés-Prés, ce quartier était à mes yeux semblable à une jeune fille en fleur, il ne ressemblait à aucuns autres quartiers parisiens, il était un endroit unique qui m'enchantait.

Cet itinéraire où chacun de mes pas dans ses rues me rapprochait du vécu culturel d'autrefois, ces lieux qui connurent de grands hommes m'enthousiasmèrent. Au quartier latin il se dégageait cette atmosphère plus que singulière du riche passé de ces grands hommes qui ont fait notre histoire. Son charme d'antan illustrait par les vieilles bâtisses confondues dans le décor des temps modernes, me

ramenaient à la réalité et bousculé mes rêves de prospérité puisque ma besogne journalière se résumait essentiellement à rencontrer l'amour à chaque coin de rue, je parle d'amour mais il n'en était rien, je cite, rencontrer l'aventure, la femme pour jouir des plaisirs du corps de ces femmes glamour et garnir mon portefeuille. Mes scrupules s'arrêtaient à mon égocentrisme, mais à vrai dire je ne savais plus de qui je parlais, de Michel, de l'autre ou de moi-même ?. Cet excès de passion pour le jupon des femmes me donnait l'impression de vivre l'aventure du coureur de dot qui n'avait pour seule arme que l'amour, mais je savais aussi que je n'étais qu'un prédateur. Je me souviens encore d'une balade place de la fontaine saint-Michel, mon regard s'était émerveillé devant toutes ces dames, qui bordaient leurs lèvres d'un sourire qui semblait m'être adressé, j'aimais croire à mes rêves de posséder ces femmes charmantes. De la fontaine saint-Michel à Odéon, ma course se rengorgeait à flirter avec les fresques du dix-septième siècle qui bordaient les édifices des belles demeures. La vitrine d'un bouquiniste m'avait interpellé, il s'agissait d'un livre du Marquis de Sade, un ouvrage aux enluminures d'or et d'argent, il s'agissait de ce très bel ouvrage écrit par cet homme à qui je dois un peu de mon ardeur de vivre l'amour avec passion, ce livre avait attiré toute mon attention. Cette empreinte indivisible de mon personnage restait proche de ma solitude de patachon et m'avait fait réaliser que j'avais oublié de vivre dans ce monde de l'équilibre social. Mes songes de vérité s'étaient alors laissés surprendre par le doux son d'une voix féminine, une douce voix qui m'avait interpellée. Une jolie jeune femme s'était arrêtée devant la façade de cette vitrine de bouquiniste, elle avait dicté quelques mots très sympathiques pour apprécier mon attention de lecture pour ce livre libertin. Evidemment il ne s'agit pas là d'un roman à l'eau de rose lui avais-je répondu, je fus convaincu qu'elle souhaitait ma compagnie masculine pour se révéler femme actuelle, je lui avais adressé mon sourire aguicheur pour me rapprocher d'elle. Cette jolie femme fit une arrivée remarquable dans ma vie, moulée dans sa robe rouge aux découpes très osées elle m'avait adressé ces sourires remplis de désirs. Je ne voulus pas passer inaperçue à ses yeux je l'avais même invité à m'envoûter. Son image de femme séduisante, sexy et impertinente m'avait troublé. J'avais spéculé sur un rêve de tendresse à ses côtés pour l'aimer en me posant les bonnes questions, ceci afin de lui parler des plaisirs sexuels dans un langage intime afin que cette femme me livre toutes ses confidences et discuta de sexe à mes côtés sur l'oreiller. Malgré son regard inquiet il me fallut être cet homme violent et viril que cette femme semblait recherchée pour affirmer sa sexualité. Libre dans ses expressions de langage et son imaginaire, elle s'était prêtée au jeu de l'amour, elle s'était abandonnée à moi pour accéder aux plaisirs pervers qu'elle m'avait formulait dans ses délires capricieux, j'avais bouillonné d'une fureur intense pour l'aimer. A la suite de cette féerie de l'amour fou, je l'avais invité au café des écrivains, dans ce foyer d'artistes et de poètes qui perdurait depuis le dix-septième siècle, dans ce cadre studieux nous poursuivîmes une discussion intellectuelle à propos des grands écrivains du quartier, un sujet qu'elle semblait bien maîtrisée. Notre rencontre avait semblé préméditée, nous ne nous étions pas attardés à baliverner en intellogaoucho révolutionnaire; nous nous étions caressés

des yeux pour une invitation aux plaisirs entre deux draps. Elle était comme beaucoup de femmes de la cinquantaine, sexuellement délaissée par un mari grand sportif, un homme qui n'avait d'intérêts que pour les exploits des matchs du club de football de Paris saint-germain. Cette grande solitude qui l'avait poussé dans mes bras, je la rencontrais chez beaucoup de mes amantes, elle est celle qui les conduisait à la perte de tout repère dans les bras d'un homme, un inconnu pour affirmer leur sexualité. Peu après avoir partagé nos sévices sexuels ou son corps avait exhumé la tricherie, vint le moment délicat où il me fallut justifier d'une adresse, un numéro de téléphone pour nous retrouver dans de prochains rendez-vous canailles.

Je lui avais expliqué une vie compliquée auprès d'une femme qui me harcelait jour et nuit, une concubine jalouse prête à me piéger si je devais m'égarer auprès d'une maîtresse. Elle n'avait rien voulu entendre de mes boniments, elle m'avait suppliée de ne pas l'abandonner, mais de lui faire découvrir de nouveau ces plaisirs sexuels pervers que je savais si bien pratiquer pour redonner de la joie, de la vie à ces sottes femmes. Comme bien d'autres de mes maîtresses, l'amour et le sexe auxquels elle avait cru devoir tout donner, ne furent pour cette jolie femme qu'un refuge pour fuir son homme qu'elle ne devait plus aimer. Je m'étais empressé de quitter sa belle demeure en lui promettant de la revoir les jours suivants. Bien plus maligne que je ne pensais, lorsque je me fus rendu dans sa salle d'eau pour un brin de toilette, elle dut sans doute se procurer mon numéro de téléphone en manipulant mon portable que j'avais laissé sur sa table de chevet. Je dus les jours suivants, subir quelques appels plaintifs de cette nymphomane, fort heureusement notre relation fut brève car elle préparait un départ pour l'Afrique. Je n'eus plus aucune nouvelle de cette femme et je m'en suis toujours réjoui. Une nuit aux parfums de sexe et d'amour m'attendait lorsque je consultais la messagerie de mon téléphone portable. Marlène avait appelé pour me remercier de la soirée que nous passions ensemble quelques jours auparavant au club 79, cette soirée avait fini entre les draps de mon lit où l'on s'était étreint dans une extase sexuelle dont je garde secrètement les images. Boulevard saint-Michel, il est quatorze heures, j'attendais Marlène. Après son appel de ce matin elle avait souhaité me voir avant de reprendre son travail. Le soleil brillait au zénith, les femmes qui déambulaient sur le trottoir étaient toutes plus belles les unes que les autres.

Je l'aperçus qui arrivait à ma rencontre avec ce sourire qui colorait si-bien ses lèvres, cette grâce qui me laissait toujours rêveur. Elle m'embrassa avec fougue, fut-ce un baiser craintif ou bien encore un élan de colère envers moi qui papillonnait devant les corps de toutes ces femmes que je contemplais et qui m'affolaient, mais

la silhouette de ma compagne si bien dessiner, cette belle jeune femme qui aurait fait perdre la tête à

tous les hommes sains de corps et d'esprit, me subjuga de tous ses charmes, je l'étreignis très fort dans mes bras. Blottie contre moi en sanglots, ses mots n'avaient plus eu vraiment de sens, elle me demanda de faire un choix de vie auprès d'elle, mais aussi de rompre mes amours coquins avec Edith, Monique, et mes autres amourettes. Pris au dépourvu je m'étais senti ridicule, impuissant devant cette femme aux yeux baignés de larmes qui n'attendait qu'un seul mot pour retrouver sa raison de vivre, puis continuer à croire à notre amour,

celui que nous partagions chaque nuit après nos soirées dans les clubs de Paris jusqu'au petit matin.

Après ces fins de soirée, je la raccompagnais jusqu'à la Bastille où elle vivait avec son compagnon, ou plutôt une ombre avec qui elle n'entretenait plus que l'amitié d'avoir fait un enfant ensemble. Mes lointaines origines espagnoles, mon orgueil, mon indifférence à l'égard de cette société peu clémente, séduisait toujours ces femmes qui me partageaient leur amour, mais aussi leur folle passion sexuelle. Bien que ces femmes de la nuit n'étaient pas vraiment libres, si ce ne fut que dans leur perversité, elles me comblaient toujours de joie dans leur profonde agitation du cœur.

A toutes ces belles de nuit que je rencontrais sur mon chemin d'espoir et de folie, je donnais mon corps, mon âme, parfois même quelques sentiments mais rarement l'amour au sens propre. Malgré nos situations réciproques, Marlène avait pris mon cœur, mon âme. Je n'étais plus ce patachon avec ses projets de profit, de plaisirs car cette fois le piège de l'amour s'était refermé sur moi.

Mes prises de conscience, mais aussi la décision qui auraient dû m'aider à retrouver ma liberté loin de mes maîtresses afin de ne m'offrir qu'à Marlène, s'étaient avérées bien embarrassantes. Je l'avais rassuré de mes belles phrases empruntées aux grandes pensées littéraires du Marquis de Sade, ces éloges qui avait façonné mon apprentissage dans ma fumisterie amoureuse. Pourtant rien n'avait vraiment semblé lui avoir fait d'effet dans son attente de vie commune. Vivre ensemble, recommencer une nouvelle vie de couple, brisé notre passé, puis devoir affronter les conséquences que cela aurait pu entraîner envers nos engagements antérieurs, m'auraient obligé à subir les drames et la foudre des perdants, cela je n'en voulais pas.

Le rideau entre elle et moi était tombé sans que je ne pus réagir, il me fallut faire un nouveau tour de piste sous mes habits de lumière sans lui enlever toutes ses illusions d'une vie de couple. M'aliéner de son sourire, son corps, son amour, son sexe je ne pouvais pas malgré sa beauté, son tendre amour et toute sa compassion, je serais un homme impitoyable, méprisable mais je resterais libre de mon destin. Je lui promettais de reconsidérer cette opportunité de vie commune.

Trois-heures trente du milieu de la nuit, après une soirée endiablée au club 79 avec Marlène, je rentrais en banlieue chez Monique comme je le faisais assez souvent, plusieurs fois la semaine au petit matin, depuis notre séparation puisqu'elle habitait dans ce studio non loin du lieu où je résidais, lorsqu'au volant de ma voiture je fus aveuglé par les phares d'une voiture qui me poursuivait. Qui pouvait-être ce chauffard qui me suivait de près depuis un peu trop longtemps ? Enfin les lumières de la ville éclairèrent la chaussée, un coup d'oeil au rétroviseur je me fus aperçu qu'il s'agissait de la police de nuit. N'ayant rien à me reprocher je poursuivis mon chemin jusqu'au parking du petit immeuble résidentiel où avait été aménagé Monique. J'ouvris la portière de l'auto pour en sortir lorsque deux policiers se jetèrent sur moi pour me menotter. Pour la petite histoire il faut que je vous signale que ma petite voiture me fut volée quelques jours auparavant le soir de Noël devant la station du r e r proche de chez Monique. Les policiers du quartier avaient tout récemment retrouvé, en piteux état

mon véhicule. Par la suite je dus le faire réparer avec une coquette somme d'argent que m'avait remis Édith. Après leur avoir présenté mes papiers d'identité, ainsi que ceux du véhicule, mais aussi l'acte de police pour la restitution de mon véhicule qui avait été volé, je leur expliquais que cette affaire était classée, malgré cela il leur fallut appeler le commissariat de la ville pour justifier ma propriété du véhicule.

Après cette péripétie, j'avais regagné l'appartement de Monique, je lui racontais cette intervention musclée que je venais de subir, mais cela m'avantagea car ce soir-là

je n'avais vraiment pas eu envie de faire l'amour avec Monique ni avec personne d'autre car mon corps était épuisé de tant d'amour partagé avec mes maîtresses.

D'autant plus qu'au cours de la journée de la veille, j'avais retrouvé Édith, semblable à une chatte en chaleur, elle m'avait épuisé d'amour dans son lit,, ensuite en début d'après-midi je m'étais rendu au club 79 pour retrouver

Josette, une femme de la banlieue de Versailles, une ancienne maîtresse qui depuis quelques jours n'arrêtait pas de me réclamer en m'appelant sur mon portable à toute heure. Les nombreux appels intempestifs de Josette m'avaient toujours bien embarrassé surtout lorsque je me trouvais auprès de Monique, Edith ou Marlène ou l'une de mes autres furtives amourettes. Je dus à chaque fois trouver des arguments inouïs pour esquiver ces appels délirants. Bien entendu je restais toujours envahi par ce diable rouge que l'on appelle l'amour, je succombais très facilement aux attentes sexuelles de Josette, elle savait si bien m'enivrer de son parfum de sexe, une odeur féérique que dégageait son corps divin.

Mon grand plaisir était de la déshabiller, retirer ses jarretières, redécouvrir ce string noir qui saillait si-bien ses formes dessinées en poupée.

Avec ses hanches élancées, sa bouche aux formes divines Josette était encore une femme faite pour l'amour espiègle à mes côtés.

Notre après-midi s'acheva dans son lit aux environs de vingt-heures où je repris la route pour me rendre au café le Deauville sur les Champs-Élysées afin de retrouver comme tous les soirs, Marlène pour nos soirées dansantes, mais aussi pour nous enlasser dans cet amour fou qui assouvissait nos désirs et notre passion sexuelle.

Elle était belle cette femme distinguée mais aussi très élégante, son corps svelte ravageait mon esprit, aussi il n'était pas question de passer toute la soirée au club, après quelques pas de danse d'un tango, notre étreintes collée-serrer enflamma notre passion amoureuse, puis nous partions regagner mon appartement pour nous enlacers dans l'ivresse de l'amour et du sexe. J'aimais éperdument cette femme, mais étais-je vraiment capable d'aimer, n'était-ce pas plutôt de la passion pour cet amour qui m'affolait, son corps et ses étreintes sexuelles m'enivraient d'amour comme peu de femmes avaient su me partager dans un lit.

Mon histoire avec Marlène ne pouvait s'achever, nous étions tous deux enchaînés à l'amour, mais tout avait une fin, je l'avais décidé ainsi. Malgré notre séparation, Je retrouvais Monique qui veillait toujours sur moi comme si notre couple était inséparable.

Ex-coiffeuse de son métier, Monique prenait soin de mon esthétique, elle soignait ma chevelure, elle

s'occupait, du lavage et repassage de mes vêtements comme si nous vivions encore ensemble. Les repas que je prenais chez elle, étaient dignes des

meilleures tables.

Tout semblait inchangé comme au temps où nous étions en couple si ce n'était ce poids de ma double

vie qui pesait comme une ombre sur nos têtes, elle évitait tout sujet qui aurait porté allusion à cette situation. Sa peine, mais aussi ses larmes qui coulait en silence dans ses yeux me torturer l'esprit puisque l'amour n'étaient pas mort entre nous. Combien de folies sexuelles ont ravagé mon esprit pour vivre ces moments d'aliénation avec toutes ces femmes offerte à mes fantasmes, je ne pense pas avoir pris conscience de la réalité de ces échanges amoureux qui pour la plupart restaient liés à l'appât du gain bien plus qu'aux plaisirs du sexe.

N'étais-je pas qu'un malade social, un homme qui se serait réfugié derrière le sexe où il excellait à son aise pour abuser de cette arme incontournable qui se nomme l'amour

Un balladin de l'amour qui dépouillait le cœur des femmes, un ignoble personnage qui usait de leur bonté pour jouir de leur bien matériel comme un escroc de l'amour. Je n'étais malgré tout, qu'un homme méprisable qui aimait abuser de toutes ces femmes sans nom, surtout celles qui étaient à mon images perverse de l'amour.

j'aurais pu être un garçon raisonnable si ma satisfaction fut comblé par un seul et vrai amour, une femme qui aurait su mettre un terme à mes escapades amoureuses,

mais il y avait toujours un événement inattendu qui me conduisait de nouveau vers des nuits

harassantes puisque le lendemain, après avoir quitté Monique, je retrouver édithe avec qui je passais une journée interminable de câlin fait d'amour et de sexe. Le soir venu je m'enfuyais vers une nouvelle conquête, ce genre de femmes couguars, ces dames libres et mures qui recherchaient l'homme disponible.

Ces femmes très sexuelles aimaient croquer les interdits pour pimenter leurs vies avec excès,

aussi aimaient-elles bien tenté l'aventure avec Michel cet homme délirant qui s'offrait à elle.

Je passais ma soirée avec Thérèse, une cougar que j'avais rencontré depuis déjà bien

longtemps au Mimi Pinson, il s'agissait. d'une Franco-Italienne qui vivait parfois à Cannes où elle possédait un

grand appartement ou parfois encore à Vincennes où elle habitait sa petite maison bourgeoise. Nous étions allés danser au chalet du lac, un club bien connu des Parisiens situait à quelques minutes de chez elle. Bien plus âgée que moi d'une vingtaine années, elle jouissait d'une capacité à veiller très tard dans la nuit. Malgré l'heure tardive après avoir passé notre soirée au club du chalet du lac, elle m'avait réclamée de la tendresse, de l'amour et du sexe là où cela lui faisait beaucoup de bien, juste au bas du ventre.

Mon ardeur fut une nouvelle fois mise en difficulté, j'étais très épuisé après cette soirée dansante,

mais aussi par mon abus d'alcool, cette soirée arassante ne me permit d'assurer les performances dues à mon statut de patachon, de joli cœur au service de ce genre de femme, ces

couguars perverses, mais qui étaient tout de même des femmes merveilleuses.

Le lendemain en fin de matinée, je m'app préparais à quitter sa demeure pour retrouver édithe qui devait m'attendre tout en se posant mille questions, que fait Michel, où est-il ?, sans doute avait-elle dû

appelé chez moi plusieurs fois comme par habitude, mais Thérèse me retenait avec ses tableaux qu'elle avait décidée de m'offrir, elle était un peintre bien connu sur la Côte d'Azur. Elle m'offrait trois de ses toiles que je choisisais, mais je savais aussi que ces tableaux m'attireraient des problèmes, puisqu'il me faudrait justifié à édith leur provenance lorsqu'elle les découvrirait accroché aux parois de mon appartement car il n'était pas question de ranger ses toiles de maîtres dans un placard. Me voilà dans le métro, encombrer de ces tableaux enveloppés dans du papier kraft, coincé dans le wagon de métro je m'efforçais de calculer le temps qui m'était impartis pour rentrer chez moi déposé ces toiles, ensuite reprendre le R E R pour Austerlitz, puis le métro pour retrouver Edith tout en gardant la fraîcheur des beaux jours car il me fallait être beau dans mes allures de Dandy, puis garder mon sourire, ma tendresse appropriée aux situations délirantes et oppressantes que je vivais cotidiennement puisqu'il me fallait toujours rendre des comptes sur toutes mes allés et venus, mais aussi sur le temps qui me séparait d'elle, je restais tout de même serein

afin d'assurer au mieux mes prestations.

L'astuce connue de tous les hommes qui ont quelques choses à se reprocher, est d'arrivée clopinclopant un bouquet de fleurs à la main.

Il est vrai qu'il m'arrivait souvent d'offrir un joli bouquet de roses à mes amantes par amour ou par amitié, aussi je m'arrêtais chez le fleuriste près du métro National pour un très beau panache de roses. En quittant la boutique du fleuriste je croisais Elisabeth qui s'apprêtait à entrer dans la bouche du métro pour se rendre à son travail. Son regard rempli de hargne me fusilla sachant qu'elle devinait la destination de ces fleurs puisqu'elle avait bien connu ces attentions à son égard lorsque je la fréquentais, achetait dans le métro ou chez le fleuriste, la rose je l'ai toujours offerte avec des sentiments vrais ou faux à mes maîtresses. édith m'ouvrit sa porte souriante, émue, craintive mais amoureuse. Vêtue d'un petit tailleur rouge très saillant elle m'enivra, je l'embrassais passionnément, caressant ses formes puis je la pressais de déposer ses fleurs pour la conduire dans sa chambre pour la dévêtir et lui faire l'amour. N'étais-je seulement qu'un fou un peu déséquilibré, ou tout simplement un amoureux que les femmes disaient délicieux, mais mes forces physiques avaient des limites que je ne respectais pas. J'aimais l'amour dans sa plus belle version, celle où le sexe est aux prises du désir d'un

sentiment fou, mais il me détruisait un peu plus chaque jour. Cet amour semblable à celui que l'on éprouve dans l'ivresse, restait charnel mais lorsque je l'accomplissais avec art, il devenait divin.

L'amour proche de la démence absolue confrontée à certaines pratiques érotiques, cet amour dont je vous parle usée de la satire et de l'ironie pour devenir mon outil du plaisir

rémunérateur. Dix heures le matin, me voilà éveillé entre les draps du lit de édith, je n'avais plus qu'une seule obsession, prendre un petit déjeuner sur le pouce, me raser puis courir à la station du métro pour vite retrouver Monique qui m'attendait. J'étais toujours envoûté par Monique qui avec beaucoup de talent souffrait de cette séparation me sachant dans d'autres bras, dans d'autres lits.

Je t'aime encore me répétait-elle à chacune de nos retrouvailles, ma vie sans elle n'était qu'un enfer, mais comment aurais-je pu vivre sans l'amour de toutes ses femmes qui me partager leur amour, leur joie, ces femmes qui me donner l'impression d'exister.

Comment aurais-je pu survivre sans toutes ces femmes habiles mais aussi impatientes d'échanger leur sourire, leur amour pour me posséder à leur guise, puis satisfaire leur solitude, leurs fantasmes. Elles m'offraient bien souvent leurs joies ainsi que leurs désespoirs, leurs pensées salaces étaient comme un miracle inattendu qui les hantait, cela jusqu'à ce qu'elles abusent de mes folies. Que faisaient-elles dans ce mirage de l'amour, du bonheur tant espérer que je leur offrais, puisqu'elles vivaient éperdues dans ce tourbillon d'espoir où elles se pavanaient fières et soumises pour exister libres et émancipées. Dans ce palmarès où figurer Monique le seul vrai amour de ma vie, il y avait aussi Édith, Marlène et bien d'autres jolies dames qui asservissaient mes folies amoureuses, il me fallait retrouver chacune d'entre elles en escapade durant mes journées où mes nuits. Comment faisais-je pour assumer sexuellement toute cette histoire démentielle ?, une question que je ne me posais jamais puisque je courrais de toute part pour donner de ma présence, mais aussi beaucoup de joies et bonheurs à mes maîtresses. Je m'inventais toujours libre pour les séduire et profiter de leurs gentillesse, je n'existais vraiment que dans l'ivresse de mes fantasmes, elles devinaient mes tourments puis elles me rassuraient de tout leur amour pour rendre ma vie plus agréable en m'offrant leurs corps, leur largesse financière leur servait aussi à m'acheter sans nul doute, mais cette vie me convenait bien malgré mes souffrances physiques et morales. La réalité sociale ou émotionnelles de leurs problèmes, relevait bien souvent des particularités de leur raisonnement sexuel, mais aussi de leur comportement très plaisant, drôle ou parfois même absurde et grotesque, mais ils leurs servaient à justifier les enjeux qui les contraignaient à solder mes prestations sexuelles de leurs billets de banques. J'aimais beaucoup ces petits matins ensoleillés où je regagnais la grande banlieue pour passer quelques heures auprès de Monique. Malgré son désespoir, elle m'attendait pour retrouver l'amour de sa vie, le nôtre qui ne pouvait s'éteindre en nous. Épuisé par toutes ces manifestations sexuelles avec mes amantes, ces femmes qu'il me fallait entretenir de mon amour sans répit, je ne pouvais plus satisfaire les besoins amoureux de Monique, je crevais de mon impuissance devant son joli corps qu'elle m'offrait avec amour. Elle comprenait très bien mon désarroi sachant la vie de patachon que je menais avec ces femmes dans cette vie parisienne, la mienne, ma vraie vie, celle des concerts, expositions, restaurants, boîtes de nuit et toutes autres manifestations culturelles ou oisives qui avait fait de moi un garçon émerveillé, un homme qui avait tout à partager sans se soucier de sa propre existence en péril. Je pensais avoir fait le bon choix de cette existence puisque vivre dans Paris et vivre la vie parisienne étaient deux choses tout à fait différentes pour moi. Il y avait toutes ces gens du quotidien qui vivaient, métro, boulot, dodo mais il y avait aussi tous ceux qui comme moi vivaient pleinement à l'aventure dans la capitale. A tout instant il se passait quelque chose près de moi, un regard, un sourire, une grimace, j'aimais l'art de la rue avec son cortège de voitures, de passants et de fantômes. Je me souviens encore de la corne d'un

véhicule de pompier qui hurlait au coin d'un carrefour et de ce personnage déséquilibré qui traversait la chaussée en bravant les automobiles, puis il y avait eu aussi cette fillette aux bras de sa maman qui exclamait ses cris de colère en pleurant de n'avoir pu s'arrêter devant cette vitrine remplie de jouets ! Tout était beau, tout était merveilleux lorsque j'observais Paris et ses méandres où chacun était acteur ne serait-ce que par sa présence.

Les façades des boulevards, des rues et des impasses étaient empreintes de mémoires,

elles me confessaient leurs souvenirs tristes ou joyeux, je savais bien les écouter. Toutes ces foules d'ombres sans visage que je croisais, ces gens sans âme ignoraient la beauté du passé qui les entourait, ces gens pour qui leurs journées s'écoulaient, pour la plupart d'entre elles dans l'aliénation du travail et du retour des mêmes labeurs. J'avais choisi une autre route peu conforme à la leur, une vie de garçon anticonformiste loin des cols blancs où des usines enfumées, je ne croyais pas non plus m'être trompé sur les plaisirs de la vie et tous ses artifices qui ont illuminé mon parcours. Construire une vie de couple, de père, cela je l'avais échoué, donner du vrai bonheur en étais-je seulement capable ?.

Pourtant durant toute ma petite folie, j'ai tenté de cacher mes échecs pour ressembler au commun des mortels et ne rien laisser paraître de mon déséquilibre social, ceci afin de m'insérer dans la société. Parfois je pensais à mes dernières maîtresses ces amours que j'avais abandonnés pour fuir vers une drôle de vie ou je croyais retrouvé le vrai bonheur, mais que sont-elles devenues mes illusions, où êtes-vous mes belles chimères, auprès de qui avez-vous trouvé le vrai bonheur, celui que je n'ai su vous donner.

Voilà à quoi se résument mes pensées dans ces moments où la vie ne ressemble plus qu'à un espace de solitude. Mes erreurs, mes fautes je les ai chèrement payées mais la note n'en finit plus de s'alourdir. Je me suis enfui au fin fond de la campagne, dans un petit village du bout du monde pour m'éloigner de cette vie de massacre où je détruisais tout autour de moi pour retrouver la quiétude du corps et de l'esprit, mais ai-je eu raison ?

La province me tue, je hais cette campagne dont j'avais tant rêvé ainsi que le monde paysan, les

provinciaux m'exaspèrent avec leur petit bonheur et leur chauvinisme. Pour la plupart ce ne sont que des gens incultes, ils semblent n'avoir aucun besoin de communiquer, ils vivent dans leur globe avec pour seule ivresse, des lendemains insouciantes qui leur offrent le gîte et le couvert quelle que soit la besogne, ils avancent aveuglément. Ma vie parisienne ne ressemble aujourd'hui qu'à un mirage qui s'efface, je ne tiens pas à ouvrir les yeux sur le présent qui me tourmente, je m'enfuirais vers l'inconnu dans les rues de Paris, les couloirs du métro à la recherche d'un instant de vie vers toi que je ne connais pas, toi qui me partagerais des moments où l'existence reprendrait toute sa raison d'être moi-même afin d'exister à la lumière des jours merveilleux.

Tu vois je rêve encore, l'espoir des jours meilleurs est là devant moi dans ma petite folie,

j'aurais aimé reprendre ma course vers la vraie vie, peut-être même l'aventure qui nourrit

ma joie de te retrouver pour enfin exister de nouveau. Dans ma passion de l'amour

où la

femme restait mon idole, je n'étais pourtant qu'un tyran persuadé de sublimer l'amour pour résoudre mes problèmes existentialistes.

J'imaginai pourtant n'avoir plus envie de courir le monde pour trouver le repos auprès de mes semblables, mais cette magie divine de la femme illuminait toujours mes désirs, embellissait mes jours et mes nuits. Cette audace miséricordieuse et cruelle contrôlée ma raison d'aimer dans la diversité entre mes convictions et mes actes, tout cela devenaient même démentiel.

La légèreté de mes amours frivoles ne fut bien souvent que lassitude et dégoût, mes caprices sexuels étaient même devenus nuisibles et méprisables, ils détruisaient mon seul espoir de retrouver le triomphe de l'amour dans ma propre défaite.

La succession turbulente de mes aventures, ainsi que l'éternel retour des mêmes choses

me faisait jouer ma vie tout seule sans aucun talent, surtout face à tous ces personnages de la

comédie humaine, une comédie que je partageais avec mes maîtresses.

Comment aurais-je pu répondre à ce qu'on l'on attendait de moi, ne sachant pas moi-même

modérés l'amour pour la femme que j'élevais aveuglément aux plus subtiles folies de la

sagesse pour mieux les posséder, je n'utilisais les vices ou la perversion que par intérêt,

je détruisais tout autour de moi.

L'innocence, l'ardeur et la fureur de leur orgueil, me permettaient de faire impunément ce

que je voulais de leur corps pour commettre l'ensorcellement

qu'elles ne soupçonnaient pas facilement. Je m'amusais de l'amour

car je profitais de leur incrédulité indéfiniment pour en user. La

Providence ne me compliquait pas les choses, elle suivait le cours de

ma destinée qui conjugait le sexe et l'argent pour soutenir toutes

mes aventures intrépides. Prudentes et malignes quoi qu'un peu

violentent en amour, les femmes n'étaient pas toutes insensibles aux

dommages qu'elles me causaient bien souvent.

Les femmes à caractère méfiant, me refusaient quelquefois toutes questions

d'argent prétextant que notre rencontre, nos sentiments, n'avaient d'intérêts que pour nos plaisirs

coquins. La plupart de ces femmes se donnaient plutôt par faiblesse

que par passion, mais elles existaient dans mon parcours aliénant.

Expertes dans la tromperie qu'elles pratiquaient quotidiennement,

elles s'exhiber beaucoup trop devant ma gent masculine ne sachant

pas que leurs dévolus façonnaient ma besogne destructive et me

forçaient à redoubler d'imagination afin de les abuser. Je passais bien

souvent de nombreux jours, parfois des nuits à écouter ces femmes

qui me confessaient les déboires désagréables de leur vie qui émanait

bien souvent de leur échec conjugal. Elles imaginaient comme s'il se

fut d'un miracle, que je les écoutais par amour alors que je ne faisais

que puisais dans leur détresse les mots pour abuser de leurs corps

et de leurs largesses financières. Il ne m'était pas facile d'échapper à

leur détresse et aux plaisirs de l'amour et du sexe, ceci afin de profiter des

bienfaits matériels que me concédaient ces dames satisfaites de leurs

récréations amoureuses. édithe m'aidait souvent à tourner les pages de

mes aventures, le coeur brisé à me savoir toujours courir les regards au féminin que je croisais.

Malgré tous les efforts qu'elle employait pour me satisfaire, ses larmes et sa douleur dans ces épreuves plissaient son visage d'une peine profonde. Afin de me garder dans son giron, elle dépensait son argent sans retenue pour me satisfaire. Ce bel été qui s'annonçait était fait pour nous aimer disait-elle, il reviendrait le temps de nos amours, celui qui désormais sans le moindre doute, nous unirait définitivement pour la vie croyait-elle. Elle m'offrait de belles vacances dans le sud de la France en Camargue. Gare saint Charles à Marseille, nous louions une automobile pour notre séjour. Après une belle journée passée à Arles, cette ville où je retrouvais mes souvenirs d'enfance lorsque jeune scout je parcourais les vestiges romains avec les curés et les moniteurs du patronage où je passais mes jeudis et parfois le dimanche durant ma tendre enfance. Je frissonnais parfois face à l'image juvénile de ce scout, ce louveteau bien sage que j'étais, ce petit scout dont l'image s'était dissipée pour laisser place à ce galant homme effronté que j'étais devenue. Au village des Saintes Marie de la mer un petit hôtel nous accueillit pour la durée du séjour, C'est avec une grande joie que nous écoutions les guitaristes gitans au soir venu, ils nous faisaient danser sous la chaleur de la nuit sur la grande terrasse ou les vacanciers aimer se retrouver.

Cette première soirée fut pleine de surprises, une jolie dame très chic s'était approchée de nous, elle demanda à Édith la permission d'emprunter son cavalier afin que j'effectue une danse avec elle. Elle nous expliqua de ses mots confus que son mari n'aimait pas la danse, Édith furieuse, mais aussi très jalouse, ne put tout de même lui refuser cette invitation audacieuse.

Serré fort dans mes bras, je compris très vite les intentions coquines de la jolie dame, puisque son désir de faire quelques pas de danse n'était pas vraiment innocents.

A voix basse, elle me murmura les plaintes de sa solitude amoureuse, je lui promis au creux de l'oreille des moments inoubliables. Le lendemain, Édith retenue par ses bains de mer m'avait laissée toute liberté, je retrouvais cette jolie dame pour une folle histoire de sexe qui ne me gratifia d'aucun vrais plaisirs, ni encore moins d'une rémunération compensatrice. Cette femme frivole avait réussie à encombrer mon existence tout au long de ce séjour de vacances, sa présence et ses regards langoureux m'invitaient sans cesse à une liaison suivie, mais ce ne fut pour cette dame qu'une occasion d'affirmer son émancipation afin de revendiquer l'égalité entre les sexes, mais aussi pour améliorer sa condition de vie de femmes inassouviées sexuellement. Je ne fus je crois bien, qu'une nullité qu'elle s'était offert puisque mes faiblesses pour le sexe devaient se lire sur mon visage, elle sut en profiter. N'étais-je vraiment qu'une putain masculine ou un survivant qui se réfugie derrière un passé construit à coups d'illusions. Édith m'enivrait de tout son amour, elle ne me refusait jamais son corps, son argent, ni encore moins son existence de douce femme féline. Je vivais auprès d'elle des jours et des nuits paradisiaques, je ne pouvais imaginer un monde sans toute cette douceur de l'Éden que nous partagions. Nos plaisirs étaient eux aussi très coquins, ils occupaient la plus grande partie de notre temps, Édith s'abandonnait toujours à moi de tout son être, je lui donnais mon corps,

ma passion et toute ma folie. Au village nous fréquentions les meilleures tables des restaurants, fin gourmet je goûter à tous les mets et les bons vins nous enivraient parfois, ils nous forçaient à regagner notre chambre d'hôtel où nous nous livrions à des scènes qui auraient surpris l'orgueil de Eros, ce cupidon capricieux. Dans mes extravagantes folies amoureuses je n'étais pas à l'abri du sort, je rencontrais une petite aventure à l'ombre des regards avec une touriste belge, une jeunette d'une trentaine d'années qui m'offrit un intermède amoureux, je crus jouir éperdument de son jeune corps mais il n'en fut rien car son absence d'orgasme avait glacé mon sang, puis Je retrouvais bien vite ma chère compagne pour calmer ma folle passion à ses côtés. Après une nuit endiablée auprès d'édithe, je restais sans voix face aux craintes de tomber dans l'envie et dans le mépris de tout abandonné, mais aussi pour ne pas paraître plus grand que les libertés que j'accordais à édithe pour me posséder de ses désirs et de toutes ses ardeurs de femme amoureuse. Les vacances finies, nous revoilà de nouveau sur le boulevard saint-Germain devant l'agence bancaire, la chaussée était mouillée, la pluie fine qui tombait sur moi paraissait douce et agréable. Quelques minutes s'écoulèrent, puis édithe me rejoignit le sourire aux lèvres en agitant comme d'habitude une enveloppe remplie de billets de banque. Comme toujours j'avais embrassé Edith avec ma grande ferveur, les mots doux, les baisers avaient fusé de nouveau, ils avaient ravi la belle dame qui s'était blottie fort contre moi.

Cette après-midi, après avoir pris un bon repas à la brasserie Lipp nous avons décidé d'aller danser au club, elle m'avait demandé très fiévreusement de ne surtout pas sourire à toutes ces femmes qui semblaient bien me connaître dans ce club, ceci afin de se rassurer de l'agitation qui vibrait dans son coeur malin et possessif.

Notre récréation du thé dansant au club 79 s'était achevée sans les problèmes de jalousie que j'avais suspectée dangereux, je ne l'avais pas raccompagné chez elle sachant qu'elle m'aurait retenue pour une folle nuit d'amour. Je m'étais empressé de rentrer chez moi pour m'apprêter d'une chemise blanche, un pantalon noir, une cravate et une veste blanche, vous l'avez deviné, la tenue du dandy, celle qui convenait très bien à mon personnage.

J'étais bien décidé à faire une nouvelle conquête, une nouvelle victime ou peut-être tout simplement, rencontrer un ange qui me redonnerait l'espoir de nouvelles aventures, celles qui m'entraînaient bien souvent au paradis, ce septième ciel auquel je rêvais à chaque fois qu'un joli sourire me fascinait.

Je me rendais sur les Champs-élysées afin d'aller prendre un verre sur la terrasse de la brasserie le Deauville. L'avenue fourmillait de monde, les regards de jolies femmes me fusillaient, le charme ou la parade qui enveloppait mon personnage semblait bien faire ses effets pour plaire à toutes ces dames seules ou mal accompagnées., cela me rendait un peu mal à l'aise mais m'amuser beaucoup. Je décidais de descendre rue Lincoln où se trouver une autre brasserie qui servait de bonnes bières Guinness, une bière anglaise très appréciée des connaisseurs. Accouder au bar je commandais une boisson à la jeune serveuse, une jolie fille d'une vingtaine d'années qui m'avait lancé un regard farouche de ses yeux de chatte vaporeuse. Elle me laissa rêveur durant plusieurs minutes, mon imagination me conduisit au paradis jusqu'à ce qu'elle vint m'adresser la parole me demandant si j'appréciais cette bière venue d'Angleterre ? Mon sourire déclencha

le sien, puis-je vous offrir la même bière, lui avais-je demandé, elle s'était rapprochée pour me raconter son ras-le-bol des hommes qui l'invitaient à prendre un verre. Cette jeune fille était beaucoup réclamée d'un bout à l'autre du comptoir par les clients du bar qui n'avaient d'yeux que pour cette jolie demoiselle, elle s'empressait à aller et venir d'un bout à l'autre de ce comptoir où les clients crânaient pour lui plaire.

Cependant à chaque espace de temps libre, elle revenait vers moi me conter ses déboires de jeune femme seule et désespérée, surtout face à tous les clients du bar qui la déshabillaient du regard. Tout juste vingt ans et déjà la détresse de la solitude, comment était-ce possible que ce joli cœur soit aussi triste ? Je la saluais en lui serrant la main avant de me retirer pour rejoindre le club 79 mais elle me murmura, ne me laissez pas toute seule, je termine mon service à 23 heures pouvez-vous, m'attendre, j'aimerais avoir votre compagnie pour discuter.. Je ne pus trouver les mots pour répondre à ces avances venues d'un autre temps, qu'aurait-elle pu attendre d'un vieux clown tel-que moi, c'eût été un sacrilège de m'encanailler de son jeune corps si fragile.

Cette jeune fille m'avait semblé être perdue dans l'illusion ou peut être même, la crainte du bonheur. Cette agréable demoiselle m'avait tout de même semblé avoir une culture de bonne famille, elle me parut sincère dans son comportement de jeune fille honnête,

je dus succomber à sa demande, fût-ce par amour ou par amitié. Je quittais ce bar pour me

poster au coin de la rue Lincoln, j'avais guetté sa venue, je l'avoue aussi, j'eus même craint qu'elle ne vienne vers moi. Elle était tout de même venue à ma rencontre, la tête baissée elle ressemblait à la petite fille de l'hiver qui me parlait toujours d'amour pour réchauffer nos cœurs, nos vies et l'amour, ce rêve m'avait envahi. Elle s'était dirigée vers moi en courant puis elle s'était blottie dans mes bras, je lui avais donné un baiser amical sur la joue quelle me refusa frustrer par mon élan un peu trop entreprenant. Confuse elle m'avait dit, non, non, je ne souhaite seulement que votre compagnie.

Mon rêve de bonheur s'était brisé, mes espoirs ne tenaient plus qu'à une amitié sincère avec cette demoiselle. Je ne la laisserais pas tomber, elle avait placé tous ses espoirs d'amitié dans notre rencontre mais lesquels étaient-ils vraiment ces espoirs, amour ou amitié ?

Je me repris un instant pour réfléchir, puis je décidais de la quitter pour gagner le club 79, mais aussitôt elle me prit par la main, vous m'accompagnez jusqu'à chez-moi m'avait-elle prononcée de sa voix enfantine,

Était-ce un rêve insouciant ou une invitation coquine, mais nous avions marché dans les rues de Paris illuminées, nos conversations s'étaient résumées à notre quotidien, comme par habitude je lui avais raconté des sornettes sur mon existence, je ne lui avais rien confessé de ma vie de patachon.

Je revois encore ce numéro 22 d'un immeuble cossu de l'avenue d'Iéna où elle avait composée son code d'accès à l'ouverture de la porte, puis elle s'était retournée en me disant merci et bonsoir.

Je lui avais adressé un petit signe de la main pour acquiescer son bonsoir, puis j'avais tourné mes pas pour m'en aller finir ma soirée au club. Attendez monsieur,, attendez s'était-elle exclamée en revenant vers moi. Elle me convia à me rendre dans son petit logement afin de

prendre un dernier verre ensemble. Devant cette jeune fille en herbe j'avais oublié mes folles aventures avec Monique, Edith, Lydia, Marlène et toutes mes suppléantes. Elle s'était assise sur sa banquette, les jambes croisées, elle s'apparentait à toutes ces femmes que le démon de l'amour habité. Il n'en fut rien car lorsque d'une main veloutée j'avais caressé sa jambe elle me donna une gifle qui sangla mon visage. Bien que je me fus confondu en excuses ainsi qu'aux regrets de ce geste déplacé, elle m'avait sommée de me retirer, rentrer chez moi prétextant que j'avais trahi sa confiance. Il est vrai que cette jeune fille avait excité tous mes sens, je n'étais qu'un homme de plaisir, ses charmes m'avaient rendu un peu fou je l'avoue. Je dus lui expliquer la passion irraisonnée qui avait conduit mon écart envers elle, je voulus me retirer pour rentrer chez moi puisque cet amour aurait été impossible, mais elle s'était retournée vers moi en baissant les yeux. Approchant son doux visage vers moi, elle m'avait tendu ses lèvres d'un rose amour, si-bien que je l'embrassais vigoureusement tout en ouvrant la poignée de la porte de sortie pour m'enfuir. Dans l'ascenseur j'avais culpabilisé de ma conduite, la seule présence ou même la compagnie de cette jeune fille auraient pu satisfaire mes rêves, elle aurait été ma protégée, ma petite soeur d'amour, un amour platonique qui aurait ensoleillé cette existence farfelue que je vivais chaque jour. L'air rêveur, je regagnais l'avenue Montaigne où je retrouvais ma petite voiture, j'entrais à l'intérieur pour retirer ma cravate blanche que j'avais tachée en prenant ma bière, puis je mettais mon noeud coulant orné de pierres de couleurs autour de mon cou. Je recoiffais ma chevelure puis je vaporisais mon visage d'un petit voile de parfum que m'avait offert Edith tout dernièrement. Quelques rues plus loin je me retrouvais devant l'entrée du club 79, je descendais les quelques marches pour gagner la piste de danse et déambuler sur un air de jerk endiablé qui me conviait à m'exhiber en conquérant.

Le sourire aux lèvres, je saluais d'un petit signe de tête plusieurs femmes de ma connaissance lorsqu'une personne me bouscula un peu agressivement. Excusez-moi prononça t'elle en souriant. Je lui tendis mes bras pour une danse, elle s'enlaça sans mot dire. Moi c'est Michel, comment vous prénommez-vous lui avais-je répliqué. Son rire de femme émue sur ses lèvres brûlantes de passion puis cette étreinte collée serrée nous rapprocha, cette passion ne pouvait plus finir sans une aventure au bout de la nuit. Nous dansions jusqu'à l'aube pour finir cette nuit d'ivresse et de désirs réciproque dans son appartement à la Défense. Sur le parvis qui menait à son appartement je ne pus maîtriser mon désir de la prendre, je conduisis Julia à l'angle d'un mur qui nous abrita, ensuite je caressais ses jambes sous sa jupe plissée, puis elle s'abandonna à moi dans une jouissance exquise que je savourais comme un jeune libertin qui découvre les grâces de la femme conquise. Cette première nuit avec Julia me séduisit non pas pour les seuls plaisirs sexuels, mais tout simplement pour ma satisfaction d'avoir su posséder cette belle bourgeoise. Après avoir découvert et abuser de son corps, je compris très vite que notre première et fulgurante liaison amoureuse, ne m'avait apporté ni les joies, ni les plaisirs de l'amour sexuel que j'éprouvais habituellement avec mes belles amantes.

Je ne pus vraiment éprouver de réelles joies avec cette femme qui pourtant était une très belle et très sensuelle dame. Le lendemain je

la conduisais chez moi, puis l'on se rendait à une invitation en grande banlieue où elle possédait en partage avec son ex-mari, une grande maison de campagne où nous passions une agréable journée à nous prélassés dans ses jardins aux mille parfums.

Alain son ex-mari et sa nouvelle concubine nous accueillirent, nous fîmes connaissance, c'était un ancien cinéaste renommé, il me raconta ses aventures professionnelles de par le monde où il avait réalisé de nombreuses productions cinématographiques.

Ce fut bien la fortune de Julia qui avait financée son entreprise et sauvée de la catastrophe financière son ex-mari, mais aussi toutes ses folles productions cinématographiques. Il me fit visiter ses locaux où étaient entreposés des matériels de prise de vues, de belles caméras professionnelles, mais aussi de nombreux accessoires de plateau cinématographique..

Au cours de notre discussions, un projet d'entreprise médiatique nous réunit. Cet homme entouré de relations du monde de la communication audiovisuelle, mais aussi son ex-femme que je couchais dans mon lit,, me parut une partie très jouable, les affaires allaient reprendre pour servir mes intérêts. Nous passions à table, je profitais de ce repas bien arrosé où Julia, son exmari et sa concubine s'entretenaient de leurs affaires personnelles, pour me retirer prétextant que je me rendais aux toilettes ceci afin de consulter mon téléphone portable qui n'avait pas arrêté de vibrer pour me signaler des appels. Je regardais ces contacts venus de Paris, de Versailles et d'ailleurs. Il ne fut surtout pas question de répondre, j'avais trop de préoccupation à trouver un scénario pour abuser financièrement ma nouvelle conquête. L'appât du gain aura toujours su faire partie de mon univers de patachon, je n'ai assurément jamais recherché à me justifier de cette folie qui me faisait courir le jupon et la dote. Je retrouvais enfin mes amis pour finir cette soirée révélatrice, elle m'apporta de belles idées pour servir mon exercice de cupidon capricieux et cupide. En fin de soirée nous regagnons mon studio pour nous retrouver corps contre corps dans une folle fin de nuit endiablée par ma joie de tenir entre mes bras la femme qui subviendrait à mes attentes financières. Au petit jour je sortais chez le boulanger acheter quelques brioches et croissants que je présentais encore fumant à ma belle dulcinée. Mes attentions avaient touché Julia qui s'était éveillée heureuse et satisfaite avec cette grâce des reflets du bonheur qui illuminait son visage. Que dirais-tu de passer deux ou trois jours sur la côte Marseillaise lui avais-je demandé ?. Nous pourrions aller à Martigues où vit ma famille. Fût-ce afin de la mettre en confiance puis resserrer les liens qui nous unissaient,, ou bien encore la crainte qu'elle ne me quitte puisque je n'avais pas encore bien instruit mon projet pour jouir de son argent. Je n'avais sans doute pas bien su lui formuler mon amour, je sentis aussi son attirance envers moi se ternir un peu, surtout après cette nuit d'amour et de sexe où j'avais vraiment abusé de son corps, je lui avais fait beaucoup de mal là où cela lui avait fait beaucoup de bien, juste au bas du ventre, peut être avais-je un peu trop abusé de mon audace. Pourtant je n'avais pas vraiment trouvé de grands plaisirs à la forniquer car mon esprit penchait plutôt du côté de ses finances, elle devait avoir ressenti ce manque d'enthousiasme. Avait-elle compris que mes courbettes amoureuses n'étaient pas très honnêtes, ma parade ne semblait plus lui faire les grands effets que j'avais escomptés, mais elle avait tout de même accepté de descendre dans le

midi avec moi pour quelques jours de vacances. L'état de ma voiture n'était pas très fiable pour une si longue distance, nous décidions de prendre son auto, une Nissan en très bon état. Nos valises chargées dans le coffre nous nous rendîmes sur le parvis de la Défense retirer un peu d'argent pour le voyage, au passage je lui sollicitais trois cents euros pour mes faux frais quelle me remis sans une ombre, me souriant d'un air douteux comme si elle avait deviné que notre relation allait lui coûter cher. Mais l'argent n'était pas son problème, nous prîmes l'autoroute du sud le sourire satisfait de ce départ où chacun de nous resta dans ses pensées. Après quelques heures de route nous nous arrêtons sur une aire de service pour dîner dans un restoroute qui me rappela les souvenirs d'un arrêt en compagnie de Monique au tout début de notre relation, au temps où je croyais encore que Monique parviendrait à redresser mon destin. Je dus rester humble et digne pour assumer mon rôle de gentleman auprès de Julia. Cependant le joli coeur dût encore entrer en scène pour ravivait en elle les sentiments qui commençaient à s'éloigner au dépens de mes prévisions de profit.

M'aurait-il fallu faire demitour, puis rentrer chacun chez soi où devais-je de nouveau tenter le diable pour gagner la partie. Une lueur au loin me donna des idées, un autobus venait de s'arrêter pour laisser descendre une vingtaine de jeunes femmes, presque toutes de jolies blondes. Elles se dirigeaient vers l'entrée du restaurant où nous nous rendions. Julia me regarda d'un air interrogateur devant ce tableau de Vénusiennes. S'était-elle posée la bonne question sur mon comportement face à ces femmes en furies qui semblaient découvrir la France et les Français, ces modèles de l'amour comme l'ont imaginé bien des femmes venus des lointains pays de l'est.

Julia se rapprocha de moi comme si elle voulut me protéger, je pensais encore une fois avoir gagné son amour et son attachement pour survivre à mes craintes, mais je doutais tout de même de ma réussite.

Il me fallut revisitais un instant dans mon esprit, mes différents grands amours, ceux qui marquèrent ma vie, mais aussi les meurs libertines que la morale condamnait afin de les réinventer afin de les partageaient à ma dulcinée pour l'emprisonner à moi

Ce libertinage insouciant avait toujours comblé mon quotidien, cela afin de restituer jour après jour dans le panorama de mes aventures, toute sa banalité, lyrique ou tragiques,

mais tout de même assez héroïque dans la saveur sexuelle de l'amour que je partageais

aux femmes. Notre trajectoire pour nous

rendre à Martigues se déroula sans encombre, tout au long du trajet, Julia sut aussi me dessiner une éventuelle existence à ses côtés, mais le feeling entre nous passer très mal à mon grand regret. Elle était une jolie femme svelte et attirante, une sportive qui pratiquait le tennis dans la cour des grands. Son personnage me plaisait beaucoup bien que ses actes d'amour, nos rapports sexuels ne me parvrent plus à me faire jouir intensément, cependant, je lui simulais mes plaisirs pour envenimer son ardeur afin de la posséder corps et âme.

Je n'eus pu trouver aucune issue pour lui

faire admettre que je n'étais vraiment pas un homme fait pour une vie de couple, il n'était surtout pas question de vivre sous le même toit, encore moins devoir ressembler à tous ces gens heureux qui subissaient les tourments quotidiens de la vie de couple, puisque je n'étais qu'un vagabond

de l'amour, cela elle l'avait déjà bien compris n'en doutons pas. Elle proposa que notre séjour aux Martigues se passe sans incident fâcheux afin que nos corps s'aiment d'amour et de sexe pour finir notre illusion de vie commune lors de notre retour sur Paris.

Encore une partie perdue, la défaite est plus douce lorsque l'on devient raisonnable, je crois l'avoir été cette fois-là encore. Nous passions un agréable séjour dans ma famille, je retrouvais quelques amis d'enfance qui ne semblaient pas être surpris de me rencontrer auprès d'une nouvelle compagne car il m'arrivait bien souvent de me rendre chez mes parents aux bras de différentes jolies femmes. Bien sûr, je revis la tristesse de mon père qui aurait souhaité que j'eusse une vie saine et équilibrée, une vie sociale auprès d'une épouse, une vie normale en quelque sorte, ce qui n'était pas mon cas. La luxure qui cohabitait mon existence, balayée tout sentiment et faisait de moi un fantôme, une ombre puisque je vivais toujours satisfait de mon parcours insensé, je m'appliquais à le respecter pour vaincre les démons de ce déséquilibre social.

Revenu sur Paris, ma relation avec Julia se termina comme elle avait commencé, sans bruit, sans regret puisque pour abuser de son portefeuille, ses finances, il m'aurait fallu vivre à ses côtés, puis n'être qu'un donneur d'ordre en échange de ses billets de banque contre mon venin sexuel. Comment aurais-je pu exister auprès de cette femme qui m'aurait possédée par son pouvoir financier. Mes souvenirs bien qu'immortels, ne sont plus qu'une cicatrice, un passé qui a un grand mal à guérir.

A toutes ces belles de nuit que je rencontrais sur mon chemin d'espoir et de folies, je donnais tout de mon corps, mon âme, très rarement de vrais sentiments mais très peu d'amour au sens propre. Ce balai infernal qui me conduisait d'aventures en aventures, de femmes en femmes, était mon quotidien car je m'amusais à passer d'un lit d'hôtel à la chambre froide d'une quelconque dulcinée, mais aussi bien souvent dans le lit d'une femme cougar sans nom. Je me conduisais inconsciemment comme un homme invulnérable alors que chaque jour mourrait des gens de ce fléau nommé SIDA. Mais bien plus qu'un malade social, j'étais un petit fou incurable. Je crois aujourd'hui avoir traversé ce désert de l'amour, du sexe et du profit sur une autre planète, un monde à ma mesure, un monde fait pour moi où je n'existais qu'au milieu de tous ces gens, ces femmes qui me ressemblaient sans doute. La férocité sexuelle de mes aventures cruelles ne pouvait blesser l'honnêteté de ces femmes pour qui l'amour-propre n'était bien trop souvent rien d'autre qu'un art de paraître femmes libres et émancipées.

Beaucoup d'entre elles se donnaient à moi pour faire impunément vibrer leur corps depuis longtemps meurtrie sans amour. Mon argumentaire envers ces dames, bousculait leurs convictions et leurs préjugés, elles démystifiaient leurs rapports sexuels dans des notions parfois très outrageuses, des rapports où bien souvent, ces personnages considéraient leur rôle de femme perverses comme un attribut qu'elles m'offraient sans retenue.

Leurs pouvoirs féminins s'élaboraient dans des enjeux entre le sexe et l'argent, qui transformait la beauté de nos relations à l'effigie d'un simple service sexuel commercial que je leur allouais. Cette histoire n'est qu'une satirique médisante qui m'avait rendu esclave du sexe et de l'argent, elle me rendit tout de même capable de produire ce mécanisme qui me conduisit à tisser des liens entre la femme, la sexualité et mon quotidien de margoulin, d'une

personne qui savait bien tirer à son avantage de manière abusive, les femmes, l'amour et l'argent.

La pluralité des phénomènes sociaux qui m'ont affecté, principalement dans cet univers de sacrilèges,

je les revisite désormais loin du vaste contexte social auquel j'accordais une importance accrue dans mes idées de baroudeur.

Mon existence toujours animait par ces pratiques sociales, culturelles et sexuelles que je leur professais

afin de jouir pleinement de l'amour, redonnait à mes amantes la joie de vivre libre et émancipé. Ce phénomène qui me poussait à déborder les frontières de la morale, contribuait bien souvent aux lumières des échanges amoureux de toutes sortes qui me permettaient de tisser dans leurs bras, des rapports assez complexes pour parvenir à mes fins dans un processus où il n'était pas question de bonheur, mais de profit et de rémunération.

Je visais toujours à dédramatiser l'acte sexuel de certaines femmes perverses, celles qui n'osaient encore vraiment dire qu'elles éprouvaient le besoin de sortir des routines exaspérantes du quotidien de leur couple marital. Afin de booster leur libido je leur faisais des massages voluptueux, souvent coquins mais aussi très excitants, cela leur permettait de faire monter la température pour entretenir leur désir de pénétration, cet amour crapuleux me permettait de mieux organiser ma demande de rétribution financière. Elles ne souhaitaient pas que je les voie telles qu'elles étaient, imparfaites et perverses, mais en réalité elles étaient toujours prêtes à tout accepter pour ne pas laisser échapper leur histoire d'amour, elles tentaient avec une grande audace de dépasser les lois de l'amour dans des rapports sexuels monstrueux, cela afin de parvenir à réinventer les joies du sexe, elles me demandaient aussi de leur faire du mal là où cela leur faisait grand bien, juste au bas du ventre. Vous comprendrez que parfois ma conduite démentielle était complice de leur attente, même si nous mettions bien souvent, nos vies en danger. Mes nuits blanches auprès de ces femmes qui osaient enfin dire les choses qui les tourmentaient dans leurs phobies devenaient géniales, c'était peut-être même totalement jubilatoire de leur faire découvrir leur vraie féminité, mais aussi de leur solliciter de nouvelles approches sexuelles pour atteindre une jouissance totale. Je vivais dans cet écosystème composé de femmes, d'amour et de sexe à mon avantage. Ces belles dames au regard original sur les pouvoirs du sexe, me fascinaient puisque comme l'aurait écrit Molière, La grande ambition des femmes est d'inspirait l'Amour.

Elles ne s'arrêtaient ni à mes apparences d'apache parisien, ni encore moins à mon statut social, ce genre de femme, je n'en finissais pas de les rencontrer, mais aussi d'avoir envie de les côtoyer pour les abuser dans l'ivresse de ma démence sexuelle. Je leur disais parfois que j'avais moi aussi été joué d'un numéro trois dans la vie, ce numéro de l'anti chance pour susciter en elle leur aide financière qu'elles m'accordaient sans aucune manière qui aurait pu choquer mes ambitions.

A présent, ma peine hurle chaque jour qui s'écoule pour maudire mon exil à la campagne,

la province me tue, je hais la province et le monde paysan ainsi que la campagne qui me faisait rêver autrefois. Ses vertes prairies me condamnent au supplice de la solitude, quelquefois constante et

méprisable elle ressemble à la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager. Les provinciaux m'exaspèrent avec leur petit bonheur et leur chauvinisme, ce ne sont pour la plupart, que des gens incultes, des gens qui n'ont aucun besoin de communiquer, ils vivent dans leur globe social avec pour ivresse des lendemains insouciantes qui leur offre le gîte et le couvert. Quelle que soit leur philosophie existentialiste, ils avancent dans leur vaste univers stupide et orgueilleux. Ma vie parisienne me semble aujourd'hui un mirage qui s'efface, je ne veux pas ouvrir les yeux sur le présent qui me tourmente car je m'enfuirais vers l'inconnu dans les rues de Paris, mais aussi les couloirs

du métro à la recherche d'un instant de vie, vers toi que je ne connais pas mais qui me partagerait des moments ou mon existence retrouverait toute sa lumière, sa poésie de la vie.

Tu vois je rêve encore, pareil à tous ceux qui voudraient définir l'espoir des jours meilleurs comme leur propre gloire, mais aussi leur élévation vers un nouvel horizon. La crainte est là devant moi sans ma petite folie d'autrefois, ma course vers toi l'amour, l'aventure reste sans joie ni bonheur dans cette retraite au centre de la France, un exil qui s'écoule comme des jours de pluie avec leurs tristesses, ce grand vide me tue. La plupart de ces femmes qui vivent loin de la capitale, n'ont d'amour à partager que pour leurs sombres petits univers où elles s'inventent leurs rêves pour vivre leur fantasme amoureux.

Elles sont effrayées du regard d'un homme qui n'appartient pas au clan restreint de leur

milieu familial, ou bien encore de leurs proches parents, aussi mon horizon ne brille plus d'aucun panache depuis mon départ en province.

Aucune joie, ni aucun espoir ne peuvent m'envahir comme autrefois, surtout lorsque je vole

le regard furtif insoupçonné et sans intérêt, d'une provinciale, je n'éprouve même plus aucun

plaisir à les regarder.

La crainte de ressembler à toutes ces gens gauches qui n'ont pas les manières à respectueuses de la

capitale, me fait frissonner, malgré mon exil au centre de la France, Paris ville de lumière, je t'imagine

toujours radieuse avec tes grandes façades qui longent tes rues et tes avenues, ces beaux décors

qui laissent passer la clarté du jour pour illuminer mes courses folles vers l'aventure.

Mon Paris était fait d'art, de culture et d'esprit, il était l'intelligence de son image qui brille dans

le monde. Malgré le temps qui efface peu à peu mes souvenirs, son histoire restent écrite dans ma mémoire et demeure immortelle, mais lorsque

j'ouvre les yeux sur ce village au bout du trou du cul du monde, mes rêves s'achèvent,

la réalité de mon isolement m'engoisser.

Bien des années se sont écoulées depuis que je t'ai quitté toi l'orgueilleuse capitale qui m'a tout donné.

Ces airs de provincial qui me collent à la peau cachent ma peine, mes larmes sont sèchent, mais mon cœur pleure sans toi Paris. Toute cette agitation de souvenirs en

couleurs, brûle dans mon sang, mes pensées s'échappent avec le temps qui passe, mais elles me persuadent encore de savourer les

souvenirs de cette époque, ou avec une grande éloquence je défiais la raison dans

mes passions parfois injustes et introverties qui servaient mes propres intérêts.

Dans les rues de Paris où je retrouvais toute ma hardiesse masculine je vivais heureux,

mais aujourd'hui, ma vie n'est qu'un cauchemar, ces souvenirs qui brûlent encore en moi ne me lassent pas de penser à mes petites folies, à vous mes amantes.

Bien que je ne fus pas vraiment conscient de ce mirage d'un grand bonheur espérer qui nous unissait, leurs visages brûlants de joie, leurs sourires lumineux, leurs voix câlines, hantent encore mes jours et mes nuits afin de me culpabiliser de ce bonheur que j'ai fui et brisé à tout jamais.

Aurais-je encore la force de m'enfuir vers l'inconnu, quitté cette vie de provincial qui me détruit

pour retrouver ma vraie vie de patachon de l'amour, puis exister de nouveau dans mes

ardentes et malignes attentions amoureuses qui cachaient mes dangereuses et intrépides

passions destructives auprès des femmes.

J'ai perdu tous mes repères en m'expatriant à la campagne,

mais je sais aussi qu'au fond de mon être brûle encore cette flamme qui éclaire mon chemin et qui décidera encore de mon avenir.

Je rencontrais bien souvent dans la capitale, de belles femmes qui n'hésitaient pas à trompaient leur mari faute d'intimité sexuelle épanouie avec leurs

compagnons de vie ou de passage. Parfois au bar du club nous

prenions un verre pour converser sans retenue et parler de nos

propres désirs, puis dans l'intimité elles me parler de leurs fantasmes.

Ces femmes sexuellement délaissées recherchaient un petit câlin

intime en ma compagnie qu'elles supposaient se limiter à des

gentilles caresses, puis elles me confiaient leurs désirs qui les

poussées dans mes bras pour me livrer leur venin chaud, lorsque je

glissais mes doigts dans leur petite culotte humide d'amour elles me

demandaient de leur faire l'amour, mais ausside leur faire du mal là où

ça leur faisait un grand bien, toujours juste au bas du ventre.

Ces dames très sensuelles, me suppliaient alors de les aimés très fort

pour sentir mes mains sur leur corps chaud, mais aussi afin de leur faire

éprouver les plaisirs de la fornication. Mon libertinage était un fait

singulier et incontestable, son exception, sa munificence restaient

liées à la puissance de mes pulsions sexuelles que les femmes

exultaient pour partager nos plaisirs.

L'amour pervers, esthétique ou bien encore pénal auprès des bourgeoises, cet

amour qu'elles pratiquaient dans des actes sexuels débauchés, leur servait à

rendre leur bonheur exploitable de manière à ne créer aucun désordre sous

quelque forme qu'il soit dans leur vie de femmes mondaines.

Dans ce bouleversement qui

conduisait ces dames dans mes bras pour de brefs moments canailles

ou le déséquilibre et l'effervescence de leur passion me laisser

toujours des traces qui marquaient profondément mon équilibre, elles

révélaient dramatiquement leur sexualité pour aborder les interdits

érotiques dans des processus hystériques. Je trouvais bien souvent

dans leur démence un agréable vrai bonheur que je savais exploiter

sans retenu. Elles s'identifiaient irrésistibles pour sublimer leurs

propres désirs et renforcer ce privilège qu'elles s'accordaient à

cloisonner leur détresse derrière leur jouissance. Ces dames étaient

charmantes, intelligentes, dans cette constance ou elles pratiquaient

la chasse à l'homme pour satisfaire leur manque d'amour, elles attiraient toute mon attention dans leur besoin de s'éclater pour découvrir une jouissance démentielle. Leur culpabilité et leur émotion les rendaient délicieuses puis elles restaient maîtresses de mon corps en payant mes exploits de leurs billets de banque. Je n'étais surement pas un professionnel du sexe mais un profiteur qui échangeait les plaisirs que je leur accordais contre de l'argent. Que sont devenues ces jolies dames qui asservissaient mes folies amoureuses et mes finances, je retrouvais bien souvent chacune d'entre elles en escapade durant mes journées et mes nuits. Comment faesais-je pour assumer sexuellement toute cette histoire qui baignait dans ma folle vie ? Je courrais de toute part pour donner de ma présence la joie et le bonheur que je leur inventais pour les séduire et profiter de leur gentillesse. Je n'existais que dans l'ivresse de mes fantasmes crapuleux, elles devinaient le fleuve de mes tourments mais elles m'assuraient de tout leur amour et de leurs plaisirs de la vie pour rendre mon existence bien plus agréable, elles m'offraient leurs corps et leur aide financière, elles m'achetaient bien évidemment mais ma vie était faite de tous ces forfaits non négligeables qui me réjouissaient. J'aimais beaucoup la vie parisienne, la vraie vie, celle des concerts, expositions, restaurants, boîtes de nuit et toutes autres manifestations culturelles qui avait fait de moi un garçon émerveillé, un garçon qui avait eu tout à partager avec la femme. J'avais fait le bon choix puisque vivre à paris et vivre la vie parisienne sont deux choses tout à fait différentes. Il y a ces gens du quotidien qui vivaient leur journée, métro boulot dodo, puis il y aussi ceux qui comme moi vivaient pleinement la capitale dans le coeur, le lit des femmes. Parfois je désertais les Champs-élysées où même saint-Germain des prés pour fréquenter la salle historique du dancing de la Coupole à Montparnasse. Mes soirées dans les bistros des vieux quartiers de Montparnas étaient festives, un verre d'absinthe posait sur le guéridon peint en vert , je refaisais le monde à mon image. Les garçonnnes qui fréquentées les lieux étaient bien souvent des dames âgées, des dames nées loin de la liberté du sexe et de l'émancipation de la femme mais elles étaient héritières du riche passé parisien, pour la plupart fortunées, elles frayaient avec les garçons les plus infortunés de mon genre. Le bal musette de la Coupole gardait encore sa notoriété, son image du phénomène extraordinaire des plaisirs libertins pour ces vieilles dames en quête d'aventures amoureuses. C'était pour moi l'occasion de faire des rencontres afin de leur faire revivre les bons souvenirs de leurs passés enfuit. Elles trouvaient là le moyen de m'offrir un verre, parmi ces dames je rencontrais toujours celle qui assurerait sa mutation culturelle et sexuelle dans sa représentation de femme passionnée pour me rejoindre dans mon univers pervers. Elles connaissaient très bien ce genre d'aguicheur provocateur qui cherchait à plaire avec ses manières coquettes pour abuser des bienfaits de leur aisance financière. Je profitais singulièrement de leurs ressources pécuniaires comme un amant qu'elles auraient vaincu sur leur champ de bataille contre le temps qui passait et flétrissait leur éclat de femme sublime. J'avais choisi une autre route peu conforme à la morale, une vie d'anticonformiste loin des cols blancs où des usines enfumées, mais je ne crois pas m'être trompé sur les plaisirs de la vie et ses artifices qui ont su illuminé mon existence. Construire une vie de couple, de

père j'avais échoué, donner du bonheur en étaisje capable. Pourtant durant toute ma petite folie j'ai tenté de cacher mes échecs pour ressembler au commun des mortels et ne rien laissé apparaître de mon déséquilibre social pour m'insérer dans la société, mais j'ai échoué. J'ai fui vers cette autre vie en croyant retrouver l'amour auprès de Monique, retrouver le bonheur, mais à quoi bon en parler. Voilà quel était mon état d'esprit dans ces moments où la vie ne ressemble plus qu'à une grandvoile de solitude. Mes erreurs et mes fautes, je les ai chèrement payé, mais la note n'en finit plus de s'alourdir. Ma vie parisienne ne semble être qu'un mirage qui s'efface, je ne peux pas ouvrir les yeux sur le présent qui me tourmente car je m'enfuirais vers l'inconnu dans les rues, les couloirs du métro à la recherche d'un instant de vie vers toi que je ne connais pas mais qui saura me partager ces moments où mon existence reprendrait toute sa raison d'être. Tu vois je rêve encore, l'espoir des jours meilleurs est là devant moi dans ma petite folie dans ma course vers toi la vie, l'amour, je nourrie ma joie de te retrouver pour enfin exister. A présent le temps de ma jeunesse s'est enfui, mes cheveux grisonne, je revisite mes amours, parfois même je me demande pourquoi avec ces dames agréables je m'étais offert de toute mon âme pour leur partager toute ma folie sexuelle, toute ma vie en quelque sorte?

Je savais si-bien faire le bonheur de toutes celles qui s'offraient à moi sans préjuger tant et si-bien qu'elles ne purent rien regretter. Dans le cœur de mes amantes chacune de leur larme méritait un détour, une nuit d'amour, une consolation. Je vivais sans compter mes joies, mes douleurs et mes peines faisaient partie de mon quotidien pour survivre à ma détresse, chaque instant m'apporter ce bonheur illusoire tant espérer. J'excellais en amour, mes folies sexuelles rejoignaient tous mes fantasmes qui m'épanouissaient, mes nuits se prolonger dans la fureur de l'amour qui me passionnait et me rendait vaillant, elles aimaient ce fou d'amour, je les aimais toutes aussi. Leurs cris de joies et de bonheur résonnent encore dans ma tête, chacun de leur souffle réchauffe encore mon cœur. Pourquoi ai-je changé de vie, n'étais-je pas qu'un patachon de l'amour, je ne sais plus où se trouve la raison qui m'a conduit dans cette vie de provincial qui n'attend que le lendemain pour continuer à exister.

Comme l'écrivait Jules Renard, si je devais recommencer ma vie, je n'y voudrais rien changer, j'ouvrirais seulement un peu plus grand les yeux.

A mon grand regret, je n'ai su aimer la vie ni encore moins ce bonheur qui m'était offert, j'ai abusé des sentiments, du sexe, de

l'amour en égoïste pour baigner dans la luxure et le mensonge, je n'ai ouvert les yeux que sur un bonheur éphémère qui semblait être fait pour moi, mais je n'ai été qu'un fantôme sans foi ni loi, un vrai mirage que seuls les mots peuvent traduire. Après avoir passé des moments héroïques sans vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté et du mépris de l'amour qui m'envahissait car je passais la plupart de mon temps entre les draps des chambres d'hôtel au hasard de mes rencontres, je me livrais à des jeux espiègles où le sexe devenait assez ordinaire, mais je crois avoir partagé des relations extraordinaires, parfois même sincères.

La finesse de mes trahisons qui me forçait à abuser du corps de mes amantes, ne provenait que du manque d'habileté dans le choix de mes désirs, surtout ceux qui cachaient ma confiance aveugle aux femmes dans ce monde où je régnais auprès d'elles en forcené pour ne rechercher que le bien matériel. Je me trompais bien souvent en me croyant plus fin que les autres dans ces égarements qui me précipitaient vers la misère et mettaient en oeuvre la médiocrité de mes qualités. Ma vie n'était qu'un tourbillon de tristesse, chaque jour je retrouvais Monique en pleure devant toute cette détresse amoureuse, elle restait dans son studio où les quelques meubles qu'elle avait récupérée lors de notre séparation, semblaient eux aussi remplie de désespoir. Je m'étais fait une joie de lui remettre mille euros pour l'aider à réagir à sa situation misérable. Monique aimait beaucoup s'occuper de ma tenue vestimentaire, mon look elle coiffée mes cheveux comme par le passé, toutes ces attentions déchirées mon coeur. Je regagnais Paris pour retrouver édith qui désespérait de m'attendre pour nous retrouver dans son lit, elle me reçut les bras grands ouverts. Après avoir satisfait à mes obligations de joli coeur pour échanger avec édith ma prestation sexuelle quotidienne, Je rentrais chez moi afin de m'apprêter d'une chemise noire, un pantalon noir et une cravate blanche, ainsi que d'une veste blanc claire, la tenue d'un Titi parisien. J'étais de nouveau bien décidé à faire une belle conquête, une nouvelle victime ou peut être un ange qui me redonnerait l'espoir de nouvelles aventures, celles qui m'entraînaient toujours au septième ciel.

Auprès de Marlène je trouvais l'espoir d'un grand amour, nos soirées au club 79 attiré des regards de jalousie de toutes ces gens, hommes et femmes, qui nous voyaient éperdument amoureux. Nous étions seuls au milieu de la foule de danseur, le monde nous appartenait, les lumières du club s'illuminer pour nous, aussi nous n'avions pas peur du lendemain. J'aimais cette femme svelte, j'hésitais parfois à porter atteinte au corps de cette dame qui avait une image de mannequin, elle cachait si-bien sous une sorte de mystère, son désir de m'aimer. J'observais chez Marlène ses ressources psychologiques à veiller très tard dans la nuit pour apaiser nos passions sexuelles. Il était important de générer une attention discrète qui me permettait de lui partager une relation positive pour obtenir de sa détresse toutes les faveurs qui satisfaisaient mes élans sexuels, mais aussi pour peaufiner mes élucubrations démentiellles. Sa peau chaude, son corps brûlant luisant et perlé de gouttes d'eau d'amour sur son corps, ce parfum de sexe m'excitait et justifiait ma folie de l'amour hors norme.

Mes amours tumultueuses m'avaient toujours interdites de méprendre de mes maîtresses, mais il m'arrivait parfois de ne pas tenir compte de mes préjugés avec ces femmes qui me transportaient au paradis de leur

amour insensé, celui où je confondais la passion du sexe et les sentiments. Mon bonheur restait en suspens car il y avait Monique, Édith et les autres femmes qui m'attendaient et comptaient sur moi pour partager leur vie. Le brouillon de cette existence faisait partie de ma folie amoureuse car je les aimais toutes, faire un choix m'était impossible et torturé ma conscience qui s'épuisait à chaque scène de violence que je devais accomplir pour paraître l'homme, le patachon séducteur, le clown de service, le mendiant de l'amour. Qui ai-je vraiment été auprès ces femmes, un garçon qui redécouvrait l'amour, la femme, le sexe dans toute sa splendeur ou bien n'étais-je pas seulement un homme tombait entre les feux de l'amour et le charme de toutes ces belles de nuits. Peu importe ces questions trop équilibrées, elles ne me concernent pas, j'avais perdu toute ma raison pour comprendre où était le vrai bonheur, celui qui aurait pu me chasser de cette vie de fumisterie amoureuse pour n'aimer que toi Marlène. L'amour n'était pour moi qu'une histoire de sexe et d'argent, une façade dans laquelle se reflète mon existence de malandrin. L'erreur de mes aventures amoureuses sans visage, n'était pas une simple transcription de ma perversion ni le seul fait de mon déséquilibre social ni encore moins de ma recherche de jouissance totale, ce n'était qu'une raison profonde au fond de moi qui me conduisait à n'écouter que mon égal. Je cohabitais parfaitement avec les mensonges, les leurs, les miens que je pratiquais avec art, ils m'étaient même devenus familiers. Les mots d'amour n'avaient plus de secret pour moi, je les propageais à fusion tel un bouquet de feu d'artifice pour illuminer les verbes et les caresses. Dans ces doux moments, elles ressemblaient à des enfants que les lumières de Noël émerveillaient, c'était avant tout une histoire d'amour entre les femmes, la vie et moi-même, une histoire en marge des autres gens. Dans ce monde où je vivais exclu de la société, je me comportais comme un homme heureux de telle sorte que l'on ne puisse me juger coupable d'aimer les femmes bien plus qu'il ne l'eût fallu. Il me fallait tout de même parler de ces choses-là afin de pouvoir les traduire sur le papier avant qu'elles ne disparaissent. Tous mes souvenirs de ces moments formidables ressurgissaient, surtout lorsque j'évoquais à mes amis mon parcours et tout ce qui m'avait permis de tisser des liens entre mon vécu et les rêves qui avaient hanté ma tendre jeunesse. Dans ces doux moments, elles étaient des femmes que j'aimais à la folie, c'était avant tout une histoire d'amour entre les femmes, l'amour et moi-même en marge des autres gens. Dans ce monde où je vivais exclu de la société, je me comportais comme un homme vraiment heureux de sorte que l'on ne puisse me juger coupable d'aimer les femmes bien plus qu'il ne me l'eût fallu. Il me fallait tout de même parler de ces choses-là pour les traduire sur le papier avant qu'elles ne disparaissent. Tous les souvenirs de ces moments formidables ressurgissaient lorsque j'évoquais à mes amis mon parcours et tout ce qui m'avait permis de tisser des liens entre mon vécu et les rêves qui avaient hanté ma tendre jeunesse. La beauté de l'amour que je partageais bien souvent avec de vraies femmes, pas des jeunes filles étourdies, me fascinait car elles n'avaient vraiment rien à m'offrir d'autre que l'illusion du bonheur. Si je n'ai jamais montré dans mes moments de solitude, tous ces événements qui appartenaient au provisoire, c'était tout simplement pour rechercher sans cesse l'aventure dans l'espoir de vivre ma petite folie, mais aussi pour inscrire mes actes d'amour sur le grand livre de ma vie et

marquer mon passage sur cette terre dans cette histoire superficielle et imparfaite qui est la mienne. Heureusement il y avait aussi la poésie que m'offrait Paris avec tous ces artifices ainsi que la foule joyeuse des gens de mon entourage ; les femmes surtout. Cette lumière qui illuminait ma culture de patachon dans cette vie dérégulée, je l'employais à soigner mes cicatrices. L'amour et le corps sublime de mes maîtresses m'aidaient à exister pour sortir de ce mauvais film que je m'inventais à chaque fois pour ne pas mourir sans amour. J'ai essayé de cacher des choses pour ne pas écrire toute la vérité sur le reflet de ma personne, mais aussi sur les relations humaines que j'ai oublié de respecter l'amour pour avoir succombé aux tentations de dangereuses pécheresses, surtout celles qui m'ont offert bien plus que leurs corps, mais aujourd'hui ma jeunesse qui s'enfuit avec le temps qui passe change toutes mes ardeurs de loverboy. Ma fureur d'avoir vécu ses amours, conserve encore mes souvenirs pour me libérer de mes fautes et me consoler de m'être parfois trompé sur les femmes puisqu'il m'aurait fallu témoigner bien plus de respect à tous ces fantômes qui ont été les garants de ma conduite perverse. Comment faisais-je pour assumer sexuellement toute ces folles histoires dangereuses qui mettaient en péril ma vie, Je courrais de toute part pour leur donner de ma présence la joie et le bonheur que je m'inventais pour les séduire, les aimer et profiter de toutes leurs gentillesse. Je n'existais que dans l'ivresse de mes fantasmes, elles devinaient parfois les tourments de ma folle vie mais elles me rassuraient aussi de tout leur amour pour rendre ma vie plus agréable, elles m'offraient leurs corps, mais surtout leur aide financière pour m'acheter. Je crois avoir accepté ces prodiges sans réfléchir aux apparences de piété sans honneur qu'elles me dévouaient. Bien souvent au petit matin je me rendais chez Monique qui dans son désespoir m'attendait pour veiller sur moi et retrouver l'amour de sa vie, la nôtre qui ne s'était encore pas éteinte en nous. Épuisé, je ne pouvais plus satisfaire ses besoins amoureux, je crevais de mon impuissance devant ce corps qui m'était offert, elle comprenait mon désarroi dans cette vie de patachon que je menais loin d'elle. Son amour propre souffrait plus impatiemment de cette condamnation et de tout espoir sans fin dans cette existence outrageuse que je lui faisais subir, mais sa clémence affective modérer son bonheur de me retrouver ne fut-ce que quelquesheures. J'ai pourtant durant toute ma petite folie, tenté de cacher mes échecs et ma paresse pour ressembler au commun des mortels, pour ne rien laisser apparaître de mon déséquilibre social par crainte de tomber dans l'envie et le mépris de m'insérer dans la société et mériter l'ivresse du bonheur. Loin de ces femmes, ces amours que j'ai abandonnés pour fuir vers la province, ce drôle de bonheur où je croyais retrouver le repos sans l'agitation des amours perdus, me fait souffrir, il hante ma vie. Saint-Germain-dés-Prés ressemblait à une jeune fille en fleur, aucuns autres quartiers parisiens ne pouvaient me donner cette nostalgie, c'était un endroit unique qui m'enchantait avec ses itinéraires où chacun de mes pas dans ses rues me rapprochait du vécu culturel d'autrefois. Au quartier latin il se dégagait cette atmosphère plus que singulier du riche passé des grands hommes qui ont fait notre histoire. Son charme d'antan illustrait par les vieilles bâtisses se confondait dans le décor des temps modernes me ramenaient à la

réalité, il parvenait même à bousculer mes rêves de prospérité puisque ma besogne journalière était de rencontrer l'amour à chaque coin de rue. Je parle d'amour mais il n'en était rien, je ne cherchais que l'aventure pour jouir des plaisirs de l'amour avec ces femmes qui n'oubliaient pas de garnir mon portefeuille de ces billets de banque, de l'argent qu'elles me faisaient miroiter pour me posséder avec leur passion débordante de perversité.

Mes scrupules s'arrêtent toujours à mon égocentrisme, est-ce de moi que je parle vraiment ou de Michel, l'autre ou moi-même. Cet excès de passion pour le jupon des femmes me donnait l'impression de traverser l'enfer Dantesque à la poursuite de l'amour. Lorsque je me baladais place de la fontaine saint Michel mon regard s'émerveillait devant toutes ces dames, toutes celles qui bordaient leurs lèvres d'un sourire qui semblait m'être adressé.

De Saint Michel à Odéon ma course se pavane à flirter avec les fresques du dix-septième siècle qui bordaient les édifices. La vitrine d'un bouquiniste m'avait interpellé, un livre sur le Marquis de Sade aux enluminures en or et en argent, un bel ouvrage écrit par cet homme à qui je dois un peu de mon ardeur de vivre l'amour avec passion. Cette empreinte indivisible de ma solitude, me faisait réaliser que j'avais oublié de vivre dans ce monde de l'équilibre social, puis mes songes de vérité se laissèrent dépasser au doux son d'une voix féminine qui m'interpella pour apprécier mes attentions de lecture devant ce livre libertin. Evidemment il ne s'agit pas là d'un roman à l'eau de rose, avais-je répliqué à la remarque que m'avait adressée une jolie jeune femme. Convaincu qu'elle souhaitait ma compagnie masculine afin de se révéler à mes yeux femme actuelle, je l'invitais au café des écrivains, un lieu de rencontre place du marché saint-Germain pour poursuivre une discussion intellectuelle à propos des grands écrivains du quartier, un sujet qu'elle semblait bien maîtrisée. Notre rencontre semblait un peu préméditée nous ne nous attardions pas à baliverner comme des intellos gauchistes ou révolutionnaires, nous nous caressions des yeux pour une invitation aux plaisirs d'entre deux draps. Elle était comme beaucoup de femmes de la quarantaine, délaissée sexuellement par un mari grand sportif, un homme qui n'avait d'intérêts que pour les exploits footballistiques du club de Paris-saint-germain. Cette solitude qui l'avait poussé dans mes bras je la connaissais, elle était celle qui conduisait beaucoup de femmes à la perte de tout repère. Nous consumions les plaisirs sexuels sans retenue puis vint le moment attendu où il me fallut justifier d'une adresse, un numéro de téléphone pour un nouveau rendezvous afin de nous retrouver. Je lui fabulais une vie compliquée auprès d'une femme qui me harcelait jour et nuit, une concubine jalouse prête à tout si je m'égarais auprès d'une maîtresse. Elle ne voulut rien entendre de mes boniments me suppliant de ne pas l'abandonner, mais aussi de lui faire redécouvrir les joies de la vie, de l'amour et du sexe, je quittais sa demeure en promettant de la revoir les jours suivants. Bien plus maligne que je ne lus pensé, elle s'était procuré mon numéro de téléphone en manipulant mon portable que j'avais laissé sur sa table lorsque je m'étais rendu dans sa salle d'eau pour un brin de toilette. Ces aveux elle me les avoua par la suite lors de nos rencontres, puis nos relations se dissipèrent très vite dans l'oubli sans peine ni joie. Une nuit aux parfums de sentiments m'attendait lorsque je consultais la messagerie de mon téléphone portable.

Marlène avait appelé pour me remercier de la soirée que nous passions ensemble quelques jours auparavant. Ce jour-là en soirée, je m'étais rendu chez une amie pour me détendre d'une journée harassante auprès d'une maîtresses insatisfaite qui m'avait demandé toujours plus d'exhibition sexuelle, mais j'avais réservé mon pouvoir pour Marlène, cette femme me rendait dingue. Je m'étais retiré bien vite pour une soirée dansante auprès de Marlène, cette dame dont la galanterie de l'esprit, l'éclat de ses charmes me poussaient à lui dire de belles choses flatteuses d'une manière agréable et honnêtes qui la laissaient s'abonner à moi. Ses baisers, ses étreintes et sa rage d'aimer nous réunissaient toujours pour des moments inoubliables de tendresses, de saveurs sur nos corps livrés aux caprices du sexe et de l'amour passionné. Aujourd'hui le temps de ma jeunesse s'est enfui, je revisite parfois mes amours, je me demande pourquoi avec la plupart de ces dames je me suis offert de toute mon âme de toute ma folie sexuelle comme je savais si bien faire, surtout avec celles qui s'offraient à moi sans préjuger mais dans le coeur de mes amours chacun de leur pleure mérités un détour, une nuit de passion et d'amour, une douce consolation. Je vivais sans compter ni mes joies, ni mes peines, chaque instant m'apporter ce grand bonheur tant espérer. Mes fantasmes amoureux excellaient dans la folie du sexe qui épanouissait toutes mes relations amoureuses avec mes partenaires. Mes nuits se prolonger dans la fureur de l'amour avec mes amantes, elles nous réunissaient fiévreusement, ces belles bourgeoises aimaient le sexe, je les aimais aussi, leurs cris de bonheur résonnent toujours dans ma tête et chacun de leurs souffles réchauffes encore mon coeur.

Pourquoi ai-je changé de vie, n'étais-je pas vraiment qu'un patachon de l'amour, un clown en piste périlleuse qui amusait ces dames dans leurs lits qui sentaient le sexe et le piège que je leur réservais pour gagner quelques billets de banque, je ne sais vraiment plus où se trouvait la raison qui me conduisait dans cette vie malsaine, cette vie où je n'attendais que les lendemains pour continuer à

exister dans ce dessein assez crapuleux, cela afin de pouvoir impunément faire du mal à toutes ces femmes qui croyaient en moi.

Comme l'avait écrit Jules Renard, si je devais recommencer ma vie, je n'y voudrais rien changer, seulement j'ouvrirais un peu plus grand les yeux.

A mon grand regret il m'aurait fallu ouvrir mes yeux en grand puisque je n'ai su aimer la vie ni ce bonheur qu'elle m'offrait, j'ai abusé des femmes, du sexe et de l'amour en égoïste pour baigner dans la luxure et le mensonge, je n'ai vraiment ouvert les yeux que sur un bonheur éphémère qui semblait être fait pour moi, mais je n'ai été qu'un fantôme sans foi ni loi, un mirage que seuls les mots peuvent traduire. Le temps qui s'est écoulé n'a pas soigné les blessures d'un passé qui n'en finit pas de se retourner contre moi. Voilà bien des années que j'ai quitté Paris pour recommencer une vie de couple avec Monique, mais le bilan ne me satisfait pas. Ma retraite au trou du cul du monde m'a rendu insociable, cette vie ne se résume qu'à un quotidien sans joie auprès d'une ombre, une compagne qui survie que pour les tâches ménagères au foyer, la cuisine, le ménage et le jardinage puis il y a la télévision devant laquelle son ébahissement s'étire jusqu'à très tard dans la nuit. Je n'ai plus aucune vie sexuelle passionnante, je n'existe que dans l'ombre de mes souvenirs, je subis les désagréments de mon choix, celui d'avoir repris une vie commune avec cette femme qui ne ressemble plus à mes attentes

d'une vie meilleure, celle à laquelle j'envisageais l'espoir de retrouver un équilibre saint. La vie de couple, mais aussi les harcèlements de chaque jour que je subit, ces futilités font de moi un étranger dans sa propre demeure et me détruisent.

Comment aurais-je pu avoir la force de m'enfuir vers l'inconnu, quitté cette vie de provincial qui me détruit pour retrouver une existence parisienne afin d'exister de nouveau

dans cette vie de lover-boy où je vivais heureux.

J'ai perdu tous mes repères en m'expatriant à la campagne, mais au fond de mon être brûle toujours cette flamme qui éclairait mon chemin et qui décidait de mon avenir. La vie sociale qui m'entoure dans cette petite commune glaciale m'exaspère, j'entends encore le rire de mes amies, lorsque je leur parlais de mon départ en province, elles me mettaient en garde contre ces regrets qui aujourd'hui m'assaillent, mais l'autre, ce garçon qui touchait les étoiles du bout de son insolence n'avait foi qu'en lui-même.

Mon analyse bien tardive, montre combien j'étais égoïste et prétentieux en n'écoutant

que ma propre logique intérieure qui me soufflait à mivoix, tu es un seigneur, un bouffon qui séduira toujours l'âme soeur. Je croyais que le patachon exercerait une nouvelle vie d'aventures loin de Paris mais mes illusions se sont fanées.

Est-ce ma vie auprès de Monique qui m'interdit toute joie, ou bien est-ce le joli coeur qui ne séduit plus, cette peine me pousse à fuir toute cette misère sociale qui me hante sans fin.. Cette aliénation a tromper toutes mes joies, mais aussi mon combat pour trouver une seconde chance de vie équilibrée. Cette année je fêterais une année de plus sur le calendrier de ma vie, mes cheveux grisonnes et le temps s'écoule sans amour, mais je cherche encore l'aventure

pour m'accorder une raison de croire aux lendemains meilleurs.

XX
XX
XX
XX
XX
XX
XX

STOP LE 20/09/19 à 18 Heures

XX
XX
XX
XX
XX
XX

Bien évidemment il vous sera facile de condamner mon parcours mais j'ai voulu dans le périple de mon parcours et restais honnête envers vous, moi et ces dames qui ont parcouru mon existence, celles ont traversé

ma folle vie. Je ne chercherais pas à vous convaincre mais la vie sans amour est impossible, sans intérêt, elle n'a plus de sens pour ceux

157

que l'amour à blessé
; je fais partie de ceuxlà.
J'ai passé la plus
grande période de ma vie à me moquer de ce cupidon qui me ressemblait en rejetant la faute sur une maladie sociale qui ne ressemblait qu'à une invention qui me servait à me protéger des autres ais aussi pour abuser de la faiblesse des femmes et jouir d'une vie luxurieuse. La finesse de mes trahisons délicates et subtiles me servait aussi à m'inventer une autre vie de conquérant, cela me suffisait quelquefois, pour animer l'habile espoir de retrouver chaque jour Paris et ses pavés mouillés qui me conduisaient vers de petites folies qui ne ressemblaient qu'à de fausses monnaies qui n'avaient cours que dans la vanité de mes exploits démentiels. Je pratiquais l'amour, le sexe avec toutes ces femmes, ces fantômes que j'aimais pour assumer mes désirs mais aussi pour assurer mes petits besoins financiers. L'origine de la solitude qui se cachait derrière mon image de séducteur reposait sur le mépris du silence que je gardais au fond de mon être. J'ai défié ma solitude, mon désespoir dans l'oubli de ma propre existence en courant vers l'étrange destin que je m'étais inventé en croyant à l'amour, la femme, au plaisir ais aussi à ma cupidité. Au fond du miroir il y avait toujours eu ma propre histoire, celle d'un garçon qui s'était caché sous l'étiquette du malade social ou encore bien celle de l'accidenté de la route, cette image d'un garçon qui savait bien su manipuler l'ironie, cette figure contraire à la morale pour jouir de la vie. Cette moquerie sarcastique je l'ai joué tout au long de mes aventures avec cette attitude de je m'enfoutiste

que je m'étais forgé pour abuser d'un sourire, d'une caresse, d'un espoir. Elle n'en finit plus de me harceler cette vie d'autrefois où je vivais mes petites folies, je vivais le bonheur de ne dépendre égoïstement que de moi même,
j'allais de si de là où bon me semblait, je vivais de cette joie du patachon qui a chaque coin de rue regardait le jupon des femmes en imaginant ce que l'on aurait pu faire ensemble si elles m'avaient permis de retirer leur petite culotte perlait de ce venin de l'amour. Dans le coeur de mes amours chacune de leur larme méritait un détour, une nuit d'amour, une consolation. Elles vous diront sans doute que j'étais leur ami, leur amant. Ces belles dames m'ont donné beaucoup de joie et de bonheur, l'amour

158

que nous partagions même s'il n'était que charnel fût merveilleux, elles m'ont donné tant d'amour que je ne puis les oublier. Ces jolies femmes passionnées m'enthousiasmaient et me consolait puisque je

n'étais qu'un simple mortel qui profitait des joies de l'amour, de la vie. Avant ma retraite lointaine vers la province, je me souviens encore de cette journée ensoleillée où Marlène et moi atablés devant un verre de vin de Bourgogne l'on riait, je l'aimais cette vie, cette femme et tout son amour, elle savait qu'avec mon physique avantageux je n'étais vraiment destiné qu'à jouer le rôle d'escortboys pour partager des aventures amoureuses avec les femmes mais elle voulait tout de même faire de moi un homme parfait pour nous aimer toute une vie. Je lisais ce message dans ses yeux, aussi pensais-je que notre amour ne pouvait avoir une fin, du moins le croyais-je.

Pour libérer mes émotions, je fascinai impérialement du regard la femme pour exercer sur elle tous les charmes de la séduction. Ces femmes sérieuses ou légères jouaient leur acte sensuel pour me rendre fou d'amour, ces personnages habitaient mes rêves et devenaient mon horizon ce chemin qui m'a conduit vers elles, je les aimais.

Dans ma passion où la femme devenait mon idole je n'étais pourtant qu'un tyran persuadé de sublimer l'amour pour résoudre mes problèmes existentialistes. J'imaginai n'avoir plus envie de courir le monde pour trouver le repos auprès de mes semblables. Cette magie qui allumait mes désirs embellissait mon audace miséricordieuse et cruelle dans la diversité entre mes convictions et mes actes. La légèreté de mes amours frivoles n'était que lassitude et dégoût, mes caprices sexuels devenaient nuisibles, méprisables, ils détruisaient mon seul espoir de retrouver le triomphe de l'amour dans ma propre défaite. La succession turbulente de mes aventures et de ses éternels retours des mêmes choses me faisait jouer ma vie tout seul, je m'imaginai sans aucun talent face à tous ces personnages de la comédie humaine. Comment pouvais-je répondre de ce qu'on l'on attendait de moi ne sachant pas modérer l'amour pour la femme que j'élevais aveuglement à la plus subtile folie de la sagesse pour mieux les posséder, je n'utilisais les vices et la perversion que par intérêt.

159

L'innocence, l'ardeur et la fureur de l'orgueil de ces dames me permettaient de faire impunément ce que je voulais de leur corps pour commettre l'ensorcellement qu'elles ne soupçonnaient pas facilement, Je m'amusais de leur manque de pudeur pour mieux profiter de leur incrédulité. La Providence ne me compliquait pas les choses, elle suivait le cours de ma destinée qui conjugait le sexe et l'argent pour soutenir mes aventures intrépides. Prudentes et malignes, quoi que violentent en amour, les femmes n'étaient pas toutes insensibles aux dommages qu'elles me causaient, parfois même elles refusaient toutes questions d'argent prétextant que notre rencontre, nos amours n'avaient d'intérêts que pour nos plaisirs coquins, mais je ne regrette vraiment rien de ces folies. La plupart de ces femmes se donnaient plutôt par faiblesse que par passion, mais elles existaient pour m'offrir leur amour. Cette équation a divisé mon comportement, elle développait même mon agressivité qui se

manifester lorsque les gens me désignait d'un regard malfaisant leur haine me laissant croire qu'il n'y avait pas de place pour les gens extravertis de mon espèce. Certaines gens me condamner sans même avoir entendu mes cris de détresse. L'erreur de mes aventures amoureuses sans visage n'était pas une simple transcription de ma perversion ni le seul fait d'un déséquilibre social ou encore de ma recherche de jouissance totale mais une raison profonde en moi qui me conduisait à n'écouter que mon égo. Je cohabitais parfaitement avec les mensonges, les leurs, les miens que je pratiquais avec art, ils m'étaient même devenus familiers. Les mots d'amour n'avaient plus de secret pour moi, je les propageais à fusion tel un bouquet de feu d'artifice pour illuminer les verbes et les caresses. Elles ressemblaient beaucoup à des enfants que les lumières de Noël émerveillaient. J'aimais arpenter les rues de Paris, m'émerveiller des couleurs de la ville, son passé, son histoire illuminée mes balades avec les plaisirs de redécouvrir ses quartiers un peu plus chaque jour. Dans mes promenades de la rive gauche du sixième arrondissement l'architecture empreinte des sciences, de l'art et des hommes me donner l'envie de rencontrer et conquérir ces belles femmes riches de culture pour partager autre chose que le sexe, l'argent et les illusions

160

d'un bonheur bien trop éphémère. Rue Bonaparte je me dirigeais vers la place saint Sulpice pour retrouver la jeune femme rencontrait ce matin même au métro saint Michel. Elle m'attendait au café de la mairie. Son sourire m'invitait à l'aventure sa voix agréable, sa culture son personnage romanesque m'avait rendu impatient de découvrir le fond de son âme, de son corps de jeune femme. Nous fîmes connaissance puis nous sortîmes nous balader. Après avoir pris une vingtaine de photo, admiré le Palais du sénat l'on s'était dirigé du côté Ouest pour emprunter la rue de Médicis vers le nord jusqu'au théâtre de l'Odéon, un théâtre à l'Italienne puis la rue de l'Odéon que nous remontions jusqu'au boulevard saint Germain.

Ensuite nous

traversions le boulevard pour aller prendre un café au Cours du commerce Saint André.

Attablé, assis l'un contre l'autre, l'étroite

complicité de ses jambes serrées contre moi m'avait laissé l'espoir d'aimer cette femme qui m'avait semblé unique par sa beauté, son calme et la chaleur de ses rires enfantins. Je rêvais de lui ôter son petit slip qui devait sentir bon les parfums du sexe et de l'amour. Très féminine elle avait su cultiver dans mon esprit ce grand bonheur. Elle avait bien su se réfugier dans ses bras mais je compris que l'essentiel de ses intérêts reposait sur l'amour, le sexe. Elle était passée du rire aux larmes pour me d'écrire ses peines et son désir de rencontrer un garçon passionnant. Je ne vous surprendrais pas en vous disant qu'après lui avoir glissé quelques petits mots osés à l'oreille elle m'avait avouée se donner à moi en échangeant de certaines pratiques perverses pour transformer ses désirs en de véritables moments d'extase. Il n'était plus question de défavoriser la tendresse, la douceur, les caresses vaginales pour enflammer son corps aux émois,

ses furieuses envies de se prostituer dans mes bras démanger sa libido.

Certes le sexe l'avait rendu divine, elle avait voulu me faire plaisir mais elle ne n'avait pas forcément su comment s'y prendre, aussi, je lui avais indiqué les positions avec lesquelles nous éprouvions d'intenses plaisirs puis elle s'était abandonnée à mes outrages sexuels, ces folles images vivent encore dans mon esprit. Toutes ces dames que je rencontrais étaient très sexy mais aussi très

161

provocatrices et croustillantes, je les invitais à jouer la femme sublime entre mes bras mais certaines d'entre elles n'étaient que des clientes du sexe et de l'amour.

Joyeuses et amoureuses auprès de ce génie du sexe elles se laissaient abuser, j'en arrivais parfois même à apprécier leurs scènes pornographiques dégueulasses. Peu à peu elles devenaient outrageuses jusqu'au cuit qui les libérés, je participais toujours à la réalisation de leurs fantasmes pour envenimer leur émoi. Ces jolies femmes acquises à mes volontés ne soupiraient jamais lorsqu'elles acquittaient de quelques milliers de francs pour me remercier de cette démente que je leur avais partagée. Je revois encore ces instants capricieux ou une jolie dame vêtue de noir m'avait donné rendezvous dans son appartement située rue Mazarine dans le sixième arrondissement de Paris, cet immeuble chargé d'histoire m'inspirait une agréable aventure. Elle m'avait donné ce rendezvous afin de se

prostituer dans une histoire hasardeuse pour quitter la monotonie de ces jours sans amour. Libre de mon temps, j'avais aimé m'adonner à ses désirs, ma passion délirante pour le sexe l'avait convaincue. Cette soirée fut merveilleuse auprès de cette femme que je ne connaissais pas, je m'étais laissé transporter dans son coeur, dans son lit pour abuser de son corps en chaleur. Notre rencontre fut un espoir qui avait réchauffé mes ardeurs et mes ambitions de malade social, de garçon pervers par le sexe et l'argent. Le cadre élégant et chaleureux de son appartement, la blancheur de sa peau que laissait apparaître son chemisier entrouvert m'avait convié à l'ivresse de

l'amour. Telle qu'une aquarelle bariolée, son charme n'avait d'égal que la beauté de son rire d'enfant gâtée qui m'amuser beaucoup et me conduisait vers un Eden sans fin. Je voulais l'aimer fort, ma libido fusionnée de désirs mais elle avait prévu de m'inviter à déjeuner. L'on avait parcouru la rue Dauphine pour nous rendre dans un restaurant au cadre sympathique, une serveuse agréable et souriante nous avait accueillis. L'on s'était attablé devant un couvert dressé

à la Française avec son argenterie qui brillait au soleil que laisser transparaître la fenêtre proche de nous. La tête légèrement inclinée sur le côté droit elle m'avait regardé avec un léger sourire

162

sur ses lèvres d'amour. Sa coiffure bien brossée, ses cheveux châtons foncés effleurés le col blanc de son chemisier, ses yeux marron luisant de joie, ils m'avaient ravi. Assez naïve elle s'était déjà inventé une histoire d'amour, elle avait aussi tenté de me convaincre de l'aimer à la folie avec ses charmes et son regard divin qu'elle m'avait adressé, elle possédait de nombreux atouts pour me séduire et m'avait convaincu de son besoin de s'affranchir de toute morale pour ne devenir qu'une femme asservit aux caprices du sexe pour me livrer son corps, abuser des tentations charnelles. Elle incarnait la vraie Parisienne, cette femme typique qui habitait mes rêves, élégante mais aussi intrigante elle était divine et troublante mais après avoir vécu une nuit d'aventure et d'amour avec la belle dame je m'étais corrompu dans des inventions de gros sous qui ne l'avaient pas convaincu.

Elle me fit tout de même l'obole de quelques billets de banque. Je n'étais qu'un goujat ancré dans le coeur des femmes pour en abuser, elle avait bien compris mon petit jeu de séducteur en quête de profit pécuniaire, elle avait bien vécu tous ses fantasmes sexuels, je ne semblais plus l'intéresser avec mes problèmes qui tournaient surtout autour de l'argent. Détroussé le coeur cette fille pour quelques billets de banque, cette idée avait envahi mon esprit, elle m'avait pourtant tout donné de sa fougue amoureuse délirante tant et si bien que je n'avais pas ressentis l'épuisement qui me jouerait de mauvais tours par la suite. Nos ébats s'étaient achevés dans une somnolence enchanteresse pour ne nous réveiller qu'à l'aube d'un petit matin ensoleillé qui avait laissé brillaient les toits de saintgermain par la

fenêtre grande ouverte. Ce matin tout m'avait semblé beau, la femme, l'amour, la vie mais mes exploits amoureux et ma vie de patachon ainsi que mes excès d'alcool et tabacs et les bons plats des restaurants que je fréquentais eurent raison de moi.

Des hallucinations, des vertiges et un petit déséquilibre m'avaient paralysé sur son lit. Affolée, elle s'était empressée de décrocher le téléphone pour appeler les secours médicaux qui ne tardèrent pas à accourir. Tension basse, mais aussi des problèmes cardiovasculaires

dut au surmenage excessif et à l'abus de mes prouesses de sexuelle

163

avaient eu raison de moi et de ma santé. Je souffrais physiquement et psychologiquement mais les outils sociaux pour déceler mon malêtre ne semblaient pas exister ou peut-être les ignoraisje

volontairement.

Le temps qui s'est écoulé n'a pas soigné les blessures d'un passé qui n'en finit pas de se retourner contre moi. Nous sommes en été, voilà plusieurs années que j'ai quitté Paris pour recommencer une vie de couple avec Monique mais le bilan est désastreux. J'ai perdu tous

mes repères en m'expatriant à la campagne car au fond de mon être brûle toujours cette flamme qui éclairait mon chemin, mon avenir. La vie sociale qui m'entoure dans cette petite commune du Berry est froide, glaciale, j'entends encore le rire de mes amies lorsque je leur parlais de mon départ à la campagne, elles me mettaient en garde des regrets qui m'assaillent aujourd'hui mais l'autre, ce garçon qui touchait les étoiles du bout de son insolence n'avait foi qu'en lui-même.

Mon analyse bien tardive montre combien j'étais égoïste et prétentieux en n'écoulant que ma propre logique intérieure qui me soufflait à mivoix,
tu es un seigneur, un bouffon qui séduira, je croyais que le patachon exercerait une nouvelle vie aventureuse loin de Paris mais mes illusions se sont fanées. Est-ce la vie auprès de Monique qui m'interdit toute joie ou est-ce le joli cœur qui ne séduit plus et qui me pousse à fuir toute cette misère sociale qui me hante. Cette aliénation a trompé tous mes espoirs ainsi que mon combat pour trouver une seconde chance de vie équilibrée qui a échoué. Ce livre est l'occasion de mettre en lumière l'historicité de cette activité de putain masculine qui guidait mon existence, cette déchéance m'obligeait à échanger mon corps contre de l'argent en abordant les différentes étapes par les quelles je me prostituais pour les plaisirs de ces dames qui avilissaient mon image, elles détruisaient tous mes espoirs de retrouver un équilibre social. Pour approfondir l'analyse des processus d'identification qui m'ont conduit dans cette vie d'instabilité qui créa des situations ambivalentes entre Michel l'autre ou moi-même, il m'aurait fallu reconstruire mon identité sociétale qui m'aurait permis de m'insérer

164

parmi mes contemporains mais créer aussi des liens sociaux et intimes avec mon entourage. Dans cet individualisme qui m'éloignait des valeurs sociales traditionnelles, je n'hésitais pas à m'imposer au sein de l'univers des femmes pour abuser de leur intimité à des fins cupides. Bien évidemment il vous sera facile de condamner mon parcours mais j'ai voulu dans mes périples restait honnêtes envers moi-même et les autres, surtout avec toutes ces dames qui ont traversé ma vie. Je ne chercherais pas à vous convaincre mais la vie sans amour est impossible, sans intérêt, elle n'a plus de sens pour ceux que l'amour a blessé. J'ai passé une grande partie de ma vie à me moquer de Cupidon en rejetant la faute sur une maladie sociale, la mienne qui n'était à vrai dire qu'une invention pour me protéger des autres et me servait à abuser des faiblesses des femmes pour jouir d'une vie luxurieuse. L'analogon concernant le procès du scélérat que je fus tout au long de ces années traduit combien était grand le

désespoir qui m'affectait. La perte du bonheur d'un couple qui avait pris naissance dans mon union maritale avec Francine avait détruit tous mes espoirs d'équilibre social.

J'ai tenté d'expliquer dans les pages précédentes, le besoin d'une remise en cause de mon existence dans la recherche de vérité sur mon comportement, mais mon double ne concernait que la perversion de cet homme pour qui l'amour, le sexe et l'argent restaient une façade dans laquelle se reflétait son horizon. J'ai usé de Michel pour exister dans l'autre ce malade social pour n'être que moi-même

dans le fiasco de cette existence farfelue. Cette équation a divisé mon comportement développant une agressivité qui se manifeste lorsque l'on me désignait d'un regard malfaisant, me laissant croire qu'il n'y avait pas de place pour les gens extravertis de mon espèce, l'on me condamner sans avoir entendu mes appels au secours. Des appels à mes proches, mes amis, mes amours. L'erreur de mes aventures amoureuses sans visage n'est pas une simple transcription de la perversion ni le seul fait du déséquilibre social ou de la recherche de jouissance totale mais une raison insensée du moi intérieur qui me conduisait à n'écouter que mon égo. Je cohabitais parfaitement avec les mensonges, les leurs, les miens que je

165

pratiquais avec art, ils m'étaient devenus familiers. Les mots d'amour n'avaient plus de secret pour moi, je les propageais à fusion à toutes ces femmes tel un bouquet de feu d'artifice pour illuminer les verbes, les caresses, elles ressemblaient à des enfants que les lumières de Noël émerveillaient. Expertes dans la tromperie qu'elles pratiquaient quotidiennement elles s'exhibaient beaucoup trop devant ma gent masculine ne sachant pas que leurs dévotus façonnaient ma besogne destructive et me forçaient à redoubler d'imagination pour les séduire, les abusés. Je n'ai retiré ni gloire ni richesse de ces actes théâtraux de la vie du patachon, rien ne m'aura été fertile de leurs dépenses financières qu'elles engageaient pour me combler de présents. Elles dispersaient ma vie comme un vent d'automne le fait des feuilles mortes. Les cadeaux qu'elles m'offraient n'étaient que plaisirs qui ne satisfaisaient qu'elles-mêmes

des sourires en plein cœur qu'elles s'offraient. Des foutaises d'un instant ; parures luxueuses ; briquet, stylo, bague ou gourmette des artefacts démunis de vie, de sentiments, d'amour. Tous ces présents profitaient toujours à un frère ou un ami, je me débarrassais parfois de tous ces biens matériels. La Seine aura été ma grande héritière, je jetais bien souvent dans son lit tous ces bijoux, parfois simples breloques, pacotilles puisque à l'époque ; marié ou plus tard en couple, je ne concevais pas de rentrer chez nous les poches pleines des présents de mes maîtresses des cadeaux dont je ne pouvais justifier la provenance. Comment expliquer à ma compagne la possession d'un Dupont en or un briquet que je n'aurais jamais pu m'offrir avec mon petit salaire d'informaticien ? Cependant, j'en ai possédé deux en or massif. Le premier, un gage à mes prouesses amoureuses, Pierrette

n'avait su comment retenir ce patachon qui savait si bien virevolter sur la peau blanche de son corps en émoi. Elle aimait me couvrir de cadeaux qui ne me faisais plus d'effet, ses lèvres si bien dessinées en forme de coeur se plissaient de joie à chaque fois lorsqu'elle m'offrait ses paquets trop enrubanner, plus rien ne me satisfaisait, j'en avais marre de ces cadeaux insignifiants. Me savoir heureux me disaitelle,

pour ce faire elle marquait son territoire en m'offrant son briquet Dupont or massif avec lequel elle allumait le feu en moi. L'enfer

166

pour moi c'était la vie à deux que souhaitaient m'offrir toutes ces damer, vivre à leur coter dans l'ombre de leur lit froid pour n'aimait que ces femmes perverses en échange de leur pouvoir financier, cela me faisait peur. Le second briquet Dupont or m'avait été offert par une femme venue de sa province lointaine pour le salon de l'agriculture porte de Versailles où elle avait accompagné son époux qui présentait son bétail. Une femme cultivée qui n'avait pas choisi cette vie de paysanne, ses études auraient dû la conduire dans le monde de la recherche médicale mais les intérêts familiaux l'avaient contrainte à la gestion de la ferme ancestrale de ses parents. Monsieur devait sans doute jubiler devant son bétail à la foire de Paris alors que madame se laisser conter fleurette dans mes bras. J'avais remarqué son aisance financière, il me fallut inventer des prouesses sexuelles inimaginables pour rendre cette femme délirante au point qu'elle m'offrit son briquet d'or et quelques dizaines de Pascal, (billets de cinq cents francs), dans l'espoir de nous retrouver pour d'autres rendezvous canailles. Dans ma situation je savais qu'il m'était impossible de satisfaire à des retrouvailles, la rejoindre dans sa région du Languedoc, ma vie de couple auprès d'une compagne m'interdisait de poursuivre cette aventure fructueuse, sitôt quitté son hôtel je déchirais la note sur laquelle étaient écrites ses coordonnées et les indications savantes pour nous retrouver. Evidemment le numéro de téléphone que je lui avais remis répondait au hasard des chiffres, il n'existait que pour rassurer son besoin de me joindre. Je me méfiais bien de ces femmes qui avaient pour tendances de défiler nues devant moi avec leurs yeux qui restaient rivés sur mon corps nu pour marquer leurs différences et me conduire au coeur de leur paradis, vers autre chose de plus violent que le sexe pour mourir d'amour, je n'ai plus jamais eu de nouvelles de cette aventure lucrative mais somme toute banale qui ressemblait à toutes celles que je connus. L'enfer pour moi c'était cette vie auprès de ces belles dames, ces ombres, des femmes sans amour puisque toutes mes expériences, mes aventures n'ont su combler ma vie de solitaire. Je poursuivais ma course vers ce paradis qui n'existait que dans ma tête, je n'ai été qu'un individu insatisfait mais combler qui n'aura jamais

167

atteint le nirvana.

Dans mes rêves je représentais la partie féminine de mon existence comme un dût pour ses femmes que je rencontrais avec lesquelles j'échangeais dans leurs bras le bonheur auquel je croyais avoir droit, cette représentation féminine au sein de l'imaginaire de Michel n'était autre qu'une frustration que les psychanalystes nomment l'Anima. Je ne m'embarrassais pas des préjugés de ces femmes avec leur apparence agréable qui symbolisaient la maturité et l'acceptation de mes erreurs du passé elles étaient la signification de mes rêves sans importance, je galvauder dans mon monde en désordre total pour jouir d'elles et de la vie. Voilà plusieurs années qui se sont écoulées depuis que j'ai commencé à tracer sur le papier le récit de mon existence de malade social ou le sexe, la perversion et l'hypocrisie de l'amour monnayable a détruit mes rêves d'équilibre. Pareil à ses oiseaux malfamés je déployais mes trésors de séduction pour passer la plupart du temps en détention dans le coeur de mes amours. Tout me paraissait virtuel dans ce jeu où deux corps s'assemblaient, j'ai pourtant livré toute mon âme aux ébats sexuels pour survivre, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour n'être qu'un homme mais dans mon fort intérieur tous ces moments devenaient burlesques avec leurs rengaines malicieuses, je me complaisais en regardant ces corps nus sans joies qui n'attendaient que la perversion pour exister. Elles devenaient antisexuelles pour ne donner que la mort à la vie. Elles s'offusquaient parfois de l'homosexualité, mais elles n'hésitaient pas à me donner leur cul. Je paraissais froid parfois mais je venais vers elles, à chacun de leurs sourires je leur promettais les feux de l'amour qui les troublées ainsi que tous ces espoirs différents des autres qui font croire que le bonheur existe encore. Mon ciel bleu c'était toujours elles ces femmes qui savaient si bien se faire aimer pour un sourire ou un billet de banque. Moi pauvre diable je pourchassais l'incrédulité féminine pour abuser de leur largesse dans ces nuits sans sommeil. Je n'étais pas un homme d'affaires, ma tendre illusion de gloire se cachait derrière l'insouciance des plaisirs du sexe et des gains usurpés quand la chance m'accompagnait. Je n'ai pas perdu mon temps à croire à tous ces frissons qu'elles m'ont

168

offerts, elles me donnaient la fièvre du samedi soir où je façonnais mes rêves de conquête, leur petit visage de minette aux grands yeux faisait battre mon coeur et me rendait heureux, le paradis sur terre devenait réel pour moi qui n'avais rien d'autre à offrir que mon amour. Rien ne résistait dans mes passions, la joie, les promesses, le sexe, je leur débitais toujours des mots sortis d'un monde d'illusion étincellent de bonheur, je leur offrais le meilleur de moi-même pour parvenir à les voir s'apitoyer sur mon sort que je présentais en grande détresse financière pour atteindre mon salaire de la peur, avec la crainte de ne les avoir conduites au septième ciel. L'air des souvenirs qui m'ont conduits dans les bras, le lit de toutes mes maîtresses

chantonne encore dans ma vie je me souviens quand elles me disaient qu'elles m'aiment, des mensonges qui les faisait pleurer mais qui m'amusaient beaucoup. Elles étaient mes bonnes amies, je ne voulais pas trop lier de sentiments avec ces femmes car elles étaient trop belles, je n'aurais pas pu les aimer toutes, elles ne savaient pas combien je n'étais qu'un mauvais garçon qui courait derrière l'impossible. Je les faisais danser, je les amusais, je les aimais, elles riaient du pantin mais elles ignoraient que je professais dans l'absurdité d'un monde coquin où ma place de profiteuse était incorrigible. Chacune de ces femmes se moquait de mes peines, elles me posséder, rien ne pouvait les arrêter dans leur égoïsme malgré leurs excuses de ne savoir me parler pour me dire le fond de leur pensée qui aurait révélé leur faiblesse en consolation de leur détresse. Avec leurs allures de déesses elles me couvraient d'un bonheur visuel quand elles ôtaient leurs vêtements puis leurs petites culottes parfumées de sexe pour finir dans mes bras à la sueur de l'amour. Quelles sont loin les années de ma jeunesse où je contemplais ce soleil qui m'aider à rêver de cette vie parisienne que j'ai vécue remplie de vicissitudes, cette existence qui m'a pourtant conduit à la solitude de l'amour. Je ne m'étendrais pas sur la multitude d'aventures qui m'ont conduit à cohabiter pour quelques jours, quelques semaines dans différents arrondissements parisiens dans le lit de mes maîtresses. Mon balluchon sous le bras j'ai vagabondé de femmes en femmes, j'ai délabré ma vie à croire aux jours meilleurs

169

sans me donner la peine d'essayer de vivre autrement dans un équilibre de vie sociale qui aurait fait de moi un homme honnête avec lui-même.

Qui étais-je

pour justifier cette vie qui me collait si bien à la peau, une vie dont je jouissais sans scrupules. Cela vous paraîtra insensé mais je n'avais pas conscience de mes folies, j'existais pour maudire le jour où je survécus au trou noir de ce soir de juillet 1963. Qui ai-je

vraiment été, un malade social, un fumiste luxurieux fou d'amour, de plaisirs et de joies ou simplement un individu comme beaucoup d'autres gens non exprimés qui cherchaient leur voie dans l'amour. Mes vertus n'étaient le plus souvent que des vices déguisés, j'en abusais pour persuadais, avec assez de force, les femmes à croire en mon destin pour poursuivre toutes mes raisons destructives. Je n'étais jamais vraiment si heureux ni si malheureux qu'elles s'imaginaient dans les rapports que nous partagions. Ce grand avantage que la nature m'avait donné faisait de moi un héros que l'amour et ses faveurs adoucissaient durant mes jours et mes nuits malgré le mépris qu'elles me témoignent parfois de ne les posséder que par intérêt. Je ne peux pas ôter de mon esprit ce qui les attirait, mais en homme habile il me fallait user des mots coquins pour préserver mes intérêts et les conduire chacune dans l'ordre de mes passions pour obtenir la bonne grâce de la faveur de leur corps et de

leurs finances. Ce voile qui cachait mes désirs de posséder la femme affirmée toute ma passion pour cette vie luxurieuse que j'ai menée ou le sexe et l'argent était roi pour ne faire de moi qu'un aguicheur que les femmes s'empressaient de séduire. Je devenais prisonnier de leurs désirs que j'exploitais à ma guise, je transgressais leur attente d'être aimé dans un schéma où elles n'étaient pour moi que des clientes qui assuraient mes revenus ainsi la putain masculine continuât à exister. Je ne m'apparentais pas à la prostitution, non je ne faisais pas de passe avec ces femmes pour vendre mon corps, je leur faisais payer des prestations sexuelles qui les rendaient ainsi dépendantes de mes plaisirs de la chair pour mieux en retirer du bonheur mais aussi une bonne rémunération. Je mettais bien souvent ma vie en péril, toute mon existence reposait entre leurs mains mais elles me

170

récompensaient gracieusement, nous nous comprenions puisque chacun de nous y trouver satisfaction. Je gravitais autour de la femme pour les exploiter mais aussi pour les protéger de la peur de se prostituer dans mes bras sans amour, il me fallait tout de même user de toute ma culture de cabotin malicieux pour parvenir à gagner ce combat envers elles et moi-même, je devenais leur victime. Elles me pénalisaient en abusant de mon corps jusqu'à épuisement cette légitimité elle me la solder de quelques billets de banque. Dans ce jeu où la tentation me mettait toujours en danger, je déguisais mes charmes pour de l'argent mais je restais bien souvent le perdant face à leurs dévolus. Mon regard lucide sur les comportements de ces individus, ces dames que de la société méprisée pour leur passion muette envers le sexe, cette petite bourgeoisie qui s'inspirait des lois divines pour se protéger de leur acte avait fait de moi une putain qui par la force de son style de baroudeur devenait sublime. Je m'acquittais de leur grâce en évoquant ma révolte contre la misère afin de pouvoir abusé de leurs bienfaits pécuniaires. J'avais aperçu une belle silhouette qui s'était approchée de moi, ce fut un coup de coeur, elle avait peaufiné son style de femme libre au quotidien. Elle suivait ses tendances démoniaques à jouer un rôle important de femme irrésistible dans ses interactions avec les hommes pour me séduire. Impulsive elle avait simplement des traits antisociaux plus élevés que la moyenne pour paraître victime de l'amour. En position de femme soumise, elle avait eu tendance à agir comme si elle ne m'avait aperçue. Elle avait exagéré sur mes points faibles notamment, en m'adressant une invitation de ses yeux de chatte aux abois, pour attirer mon regard. Je me souviens de cette approche un peu cavalière lorsque je lui avais tendu la main en prononçant Bonjour !, nous connaissons nous ?, m'avaitelle répliqué. L'éclat de mon sourire ne l'avait pas surprise, mais elle n'avait su trouver les mots pour affirmer sa stupeur devant cet inconnu, cet opportuniste qui se dressait devant elle. Je rassurais cette dame en prétextant une

confusion avec une personne de ma connaissance. Je lui présentais toutes mes excuses pour cette intrusion qui la fit sourire de nouveau.

171

Afin de me faire pardonner de ce compromis accepteriezvous de prendre un verre avec moi, lui avaisje demandé. Insouciant ou malicieuse elle avait accepté mon invitation. Attablé à la terrasse de la brasserie chez Francis devant un décor époustouflant face à la tour Eiffel. Un soleil timide étincelant de ses lumières de mille feux, il illuminait ses blonds cheveux. Notre première conversation s'était résumée à lui donner les raisons audacieuses qui m'avaient conduit à ce petit jeu malin pour l'aborder, lui parler un peu de moi puis elle m'avait avoué avoir été séduite par l'expression de mon visage avec ce sourire sorti des cartons de MichelAnge. Victime ou rebelle elle avait déclenché facilement ma réaction de séducteur en revendiquant de façon agressive mais avec un petit sourire tempéré pour maîtriser ses émotions. Sans réfléchir clairement aux enjeux, j'avais analysé lucidement la situation qui s'était offerte à moi dans cette rencontre. Un visage éclatant de vie, plein de joie, une expression de femme éblouissante créée pour l'amour le sexe, ses grands yeux ouverts sur moi m'avaient laissé frissonnant de joie, son petit nez qui finissait sa course sur une bouche suave, la douceur esquive de ses lèvres à embrasser ardemment avait irrité mes sens qui n'attendaient que sa bonté pour me consoler de ce mirage qui avait pris vie dans mon esprit. J'aurais eu pour cet ange une dévotion que je n'aurais partagée à nulle autres femmes, les puristes auraient condamné mes pensées qui d'ordinaire n'étaient que sexuelles mais dans cette histoire le paradis ne m'avait plus été inaccessible. Après avoir vécu ce moment pénible où ma raison s'était trouvé victime de l'amour, j'avais pris la décision de m'aventurer dans sa vie. Epouser avec elle une histoire profonde pour donner lieu à mes rêves sans savoir qu'elles pouvaient en être les conséquences, je ne m'étais pas un instant imaginé que cet amour serait possible car tout m'avait paru tellement loin. Cette atmosphère paradisiaque m'avait permis de mettre en valeur ma verve, je lui avais adressé des mots qui dévoilaient mon ardeur. Très sexy et gracieuse elle était devenue magnifique dans cet océan de mes amours. Elle avait représenté l'amour, la bienveillance, la protection, sa passivité avait caché un aspect positif sur ce visage

172

féminin qui symbolisait la tentation et la culpabilité. Libertine ou adultère il m'avait fallu posséder cette femme. Elle ressemblait à toutes celles qui m'avaient aimée avec leur coeur blessé recherchant

l'amour ou l'amitié mais elle avait comblé tous mes espoirs de bonheur. Maryse avait succombé à mes charmes que je m'étais empressé de mettre en valeur en lui adressant mon petit rire câlin. Nos rapports sexuels avaient souvent été détournés par ses élucubrations dans ses fantasmes pour assimiler sa recherche effrénée des plaisirs et d'une jouissance épanouie. Ce fut une condition nécessaire pour qu'elle puisse accéder au vrai bonheur, je lui avais donné le choix de prendre des décisions mais aussi de disposer d'un certain contrôle sur mon corps, sur mon existence. Vainqueur en amour j'avais gagné son âme sa confiance, il m'avait été facile de lui jouer ma divine comédie pour abuser de son aisance financière qu'elle ne m'avait pas refusée. Cette dame fut la proie d'un apache de mon genre qui lui avait fait croire en une vie de couple et qui avait abusait de son argent. Pour se démarquer de l'arnaque des imposteurs de mon genre elle voulut me signer un chèque bien approvisionné mais j'avais dû refuser car c'était un moyen bien légal pour elle de me posséder, elle avait bien compris mon jeu du sexe contre de l'argent trébuchant qui m'aurait lié à elle. Je refusais toujours toute rémunération de la sorte. Je m'étais donné gratuitement mais je garde des souvenirs intarissables de ces moments capricieux, non lucratifs mais inoubliables, des moments qui font hurler de plaisirs. Les fantasmes sexuels de ces femmes les rendaient fragiles et violentes puisqu'elles avaient le pouvoir de m'abuser. C'était bien satisfaisant de voir ces femmes me sublimer pour jouir, se libérer de la peur d'offrir leur corps nu, mais elles pouvaient enfin être libre d'exister. Je leur professais ma culture du sexe pour leur donner envie de croire à mes boniments, je leur faisais mal là où cela leur faisait beaucoup de bien, juste au bas du ventre. Il n'était pas toujours aussi simple de s'aimer, s'accepter tout partager jusqu'à ce que l'ivresse ou l'extase nous transportât vers un paradis ou chacun d'entre nous trouva sa dimension du plaisir. Je débarrassais mes partenaires de leur crainte de la pénétration par des caresses sexuelles réfléchies et des mots qui

173

les conduisaient à s'abandonner à moi follement, leurs spasmes n'obéissaient qu'aux plaisirs que nous partagions. Bien souvent je ne vendais pas mes charmes pour m'offrir à leurs plaisirs mais j'exonérais ma honte de leur devoir des remerciements lorsqu'elles me rétribuer de cadeaux et de numéraires. Cette existence de patachon me permettait de fuir cette vie de couple qui me faisait peur, il me fallait garder ma liberté et ne pas m'embarrasser d'une relation durable avec ses femmes qui m'auraient offerts le paradis et tous leurs biens matériels. Mais qu'aurais-je pu espérer de mieux auprès d'une femme unique fut-elle la plus belle, la plus riche. La plupart d'entre elles vivaient le célibat à la suite de la perte d'un mari ou d'une séparation brutale elles vivaient des années sans relations sexuelles qui meurtrissaient leur corps et leur âme mais

elles m'auraient installé dans le cloître de leur vie pour retrouver leur équilibre sexuel. Je ne me révoltais jamais contre ma prostitution envers ces dames qui brisaient les codes de la morale car ils étaient l'axiome qui nous poussait à nous distinguer entre le sexe et l'amour. De cette vie de patachon que l'on pourrait associer à de la prostitution masculine dont je n'en ai pas fait mon métier, cette existence dans l'amour crapule aura conduit à ma liberté de penser et d'agir vers un bonheur inépuisable, il prit une grande importance que je n'avais jamais osé m'avouer. Cette relation avec le sexe, la beauté des femmes et l'argent qu'elles m'offraient comblé ma solitude sur cette terre où j'avais tout perdu un soir de juillet 1963. Il est difficile de définir l'amour comme monnaie d'échange mais je peux dire que c'est dans l'âme et la passion de régner dans mon esprit et mon corps qu'elles nourrissaient leurs envies cachées et délicates de me posséder et m'aimaient à la folie, elles se donnaient à moi avec beaucoup de mystères. Le sexe était une clé qui m'ouvrait des tas d'univers, tous plus beaux les uns et les autres, ils me conduisaient d'aventures en aventures avec cette raison de vivre qui enluminaient mon horizon et m'aider à poursuivre ce destin que j'avais choisi. Qu'il est loin le temps où ma libido s'enflammait à chaque contact féminin, ces femmes d'un jour, femmes de toujours elles me consolait dans mes moments d'égarement. La tendresse d'un

174

sourire ou le baiser ardent d'un amour me conduisait au paradis pour me donner la force de continuer à croire aux lendemains meilleurs. Aujourd'hui il ne me reste que le temps qui passe sans histoire à raconter, mes cheveux grisons éloignent ma jeunesse qui s'efface, la tristesse baigne ma vie. Le caractère aigri de Monique, nos querelles journalières pour des babioles ; un verre cassé, quelques miettes de pain tombées au sol, ma coiffure ébouriffée, toutes ces choses banales que connaissent beaucoup de couples, je ne les supportais plus. Le dessein d'homme pantin, de clown amoureux, parfois patachon parfois gigolo, ce garçon au sourire moqueur s'efface avec le temps qui passe. Que sont devenues ces moments qui me poussaient à crier ma joie de vivre, ces pensées qui me faisaient hésiter à quitter Paris pour me retirer en province pour faire pénitence de tous mes péchés charnels, aurais-je pu changer le monde, le mien surtout. Retirer en province je me sens nu à présent sans toi Paris ville de lumière et d'amour. J'imagine toutes ces grandes façades qui longent tes rues et tes avenues qui aujourd'hui ne laissent plus passer la clarté du jour dans mes souvenirs. Tes monuments m'habitaient de toute leur culture, je me sentais chez moi en poussant la porte d'entrée de l'église saint Eustache, du palais de la découverte ou de toute autre bâtisse, mes ballades me conduisaient aux pieds de la dame de fer, mon regard se perdait à la cime de la tour pour m'enivrer, m'étourdir devant la grandeur d'esprit de Gustave Eiffel ce génial architecte futuriste, ce visionnaire qui perdure dans les temps. Mes lointaines pensées m'égarent dans une petite impasse des vieux quartiers, j'entrais dans un café, un

établissement aux allures d'un autre siècle, une petite auberge d'autrefois rue Quincapoux. Ses couleurs du dixhuitième siècle, ses odeurs qui dessinaient si bien une époque révolue, tout cela me saisissait. Il me semblait entendre le crieur dans la rue qui annonçait d'une voix de stentor l'ouverture d'un petit cabaret place Montmartre. Le café fumant devant moi avait un arôme qui ressemblait au café de grandmère. A présent les seules pensées qui s'échappent de mon esprit sont dures de conséquences, elles appartiennent déjà au passé, la tristesse baigne mes yeux en vous

175

racontant mes nostalgies. Parfois j'imagine encore le poinçonneur du métro qui trouait mon billet, le wagon habillait de bois vernis qui s'arrêtait dans un bruit infernal à ma hauteur. Il était bondé de travailleur qui à cette heure du petit matin empreint la ligne 1 Vincennes, Neuilly pour prendre le camion ou l'autobus qui les conduirait à BoulogneBillancourt aux portes des usines Renault. Les images de ce dixneuvième siècle et l'air industriel qui venait de naître me laissent voir le cortège des hommes et des labeurs mécaniques. J'imaginai les carrioles et les premières automobiles qui embouteillaient les chemins de l'usine. Un long défilé d'homme en salopette bleu coiffé de chapeau de paille, casquette, béret la cigarette aux lèvres s'acheminaient vers l'entrée de l'usine, il me semblait les entendais encore raconter leur weekend à la mer ou à la campagne chez la tante Germaine, ou simplement chez les parents. Cette aliénation de douze heures de travail passée devant une chaîne de montage me paraissait un sacrifice que nul d'entre nous ne pourrait encore concevoir. Paris comme le reste de notre beau pays ont su nourrir le peuple aux labeurs du quotidien dans les champs, les usines où les commerces. Mais mon Paris était art, culture et esprit, il était l'intelligence humaine, son image brillait dans le monde. Le temps s'efface et l'histoire s'écrit dans le mémoire de Paris. Mais la vie parisienne, la vraie vie, celle des concerts, expositions, restaurants, boîtes de nuit et toutes ses autres manifestations culturelles avaient fait de moi un garçon émerveillé qui avait eu tout à partager. J'avais fait mon choix car il me fallut vivre à Paris et vivre la vie parisienne Il y avait aussi ces gens du quotidien, métro, boulot, dodo mais il y avait aussi ceux qui comme moi vivaient pleinement la capitale. A tout instant il se passait quelque chose près de vous, un regard, un sourire une grimace. L'art de la rue avec son cortège de voitures de passants de fantômes. Je me souviens encore de la corne d'un véhicule de pompier qui hurlait au coin d'un carrefour, un déséquilibré traversant la chaussée en bravant les automobiles, une fillette aux bras de sa maman qui s'exclamait de colère en pleurant de ne pas s'être arrêté devant cette vitrine remplie de jouets. Tout était

beau tout était merveilleux pour moi. Paris, je te revisite dans mon esprit, je n'ai connu que toi sous toutes tes coutures, malgré le froid, et les jours de pluie, tu m'as accueillie dans tes rues où je vivais, toute cette nostalgie qui enivre mon coeur d'espoirs de te retrouver. Ces odeurs de la ville, la grande ville c'est toi qui me les as donné, elles hantent encore ma vie. Tes façades délabrées et grises avec ses échafaudages qui s'élevaient vers le ciel comme transportaient un message à tous ceux qui veulent te connaître, tout m'avait paru merveilleux, tu vois j'ai du mal à vivre sans toi. Tu m'as recueillie plus de trois décennies dans ton coeur pour me faire aimer la vie, la beauté de la plus belle ville du monde, j'ai parcouru toutes tes avenues, tes rues aux couleurs si vivantes m'ont conduit de découvertes en émerveillement. Devant le parvis de Notre-Dame je

me suis recueilli, j'ai remercié Dieu d'être à Paris, j'ai prié pour y vivre toute une vie. Je me souviens encore du petit café noir pris au bistrot du coin, au comptoir de l'établissement, avec le chauffeur de bus, le boulanger d'en face, l'étudiant coiffé d'un béret et ces gens qui couraient dans la rue pour descendre à la station du métro prendre leur train, aller travailler avec une gueule mal rasée mais l'oeil vif au regard sur leur montre et du temps qui court. La vieille dame au kiosque près de l'arrêt du bus qui feuilletait le

journal du matin, elle semblait lire toujours la même information depuis des lustres. Il est déjà dix heures du matin Paris est animé, au loin de la rue de Charonton un cortège de banderoles s'avance au chant de la communale, chaque jour à son lot de manifestants pour scander les revendications politiques des salaires, retraites, scolaires, assurances-chômages tout y passe, la déferlante des grévistes étaient maintenant tous près de moi. Je m'amusais des sourires de ces dames qui brandissent leur pancarte avec fierté, savaient-elles que je les aimais.

Si j'ai choisi une autre route peu conforme à la morale, une vie anticonformiste loin des cols blancs où des usines enfumées, je ne crois m'être trompé sur les plaisirs de la vie et ses artifices qui m'ont illuminait. Construire une vie de couple, de père j'ai échoué, donner du bonheur en étais-je

capable ? Pourtant durant toute ma petite folie, j'ai tenté de cacher mes échecs pour ressembler au commun des

mortels, ne rien laissé apparaître de mon déséquilibre social pour m'insérer dans la société avec ses vérités, ses perfections, son fondement de la morale, et ses règles. Mon doux songe s'achève, j'ouvre les yeux, la lumière me ramène à la réalité qui me fait peur. Plusieurs années se sont écoulées depuis que je t'ai quitté toi

l'orgueilleuse capitale qui m'a tout donné, ces grands airs de provincial qui me colles à la peau cachent ma peine, si mes larmes sont sèchent mon coeur pleure sans toi Paris. Tu ma recueillie plus de trois décennies dans ton coeur pour me faire aimer la vie, la beauté de la plus belle ville du monde, j'ai parcouru toutes tes avenues, tes rues aux couleurs si vivantes qui m'ont conduit de découvertes en émerveillement. Devant le parvis de Notre Dame je me suis recueilli, j'ai remercié Dieu d'être à Paris, j'ai prié pour y vivre toute une vie. Je me souviens du petit café noir pris au bistrot du coin avec le chauffeur de bus, le boulanger d'en face, l'étudiant coiffé d'un béret. Et ces gens qui courraient dans la rue pour descendre à la station du métro prendre leur train, aller travailler avec une gueule mal rasée mais l'oeil vif au regard sur leur montre et du temps qui court. La vieille dame au kiosque près de l'arrêt du bus qui feuillette le journal du matin et qui semble lire toujours la même information depuis des lustres. Ces dernières amantes que j'ai abandonné pour fuir vers une drôle de vie ou je croyais retrouver l'amour auprès de Monique, que sontelles devenues, auprès de qui ont elles trouvées le vrai bonheur. Voilà qu'elles sont mes tristes pensées dans ces moments ou la vie ne ressemble plus qu'à une grandvoile de solitude. Mes erreurs et mes fautes je les ai chèrement payé mais la note n'en finit plus de s'alourdir. L'enfer c'est pour moi la vie de couple, devoir vivre à côté d'une ombre, une compagne qui ne comprendra jamais ma détresse. J'en ai marre de cette vie glaciale de province sans amour, sans vie culturelle. Mon existence auprès de Monique est devenue un enfer, elle est devenue une femme d'intérieur des plus soignée parmi toutes celles que j'ai connues mais sa vie ne se résume qu'au ménage, à la cuisine ou au jardinage. Nos rapports sexuels sont épisodiques, il ne me reste que mon passé pour parler d'amour, je plonge parfois dans

178

mes souvenirs, je revois ce temps où je faisais l'amour avec deux ou trois femmes différentes chaque jour. En ces tempslà je n'imaginai pas cette autre vie auprès d'une femme qui deviendrait mon désespoir. Lorsque je choisis de reprendre notre vie de couple j'avais pensé que l'amour entre nous serait le plus fort. Il n'en est rien, sans doute inconsciemment me faitelle payer les dommages que je lui causais dans sa vie de femme amoureuse lors de notre séparation, tout ce mal que je lui fis subir au cours ces deux années d'absence à ses côtés dans cette vie de patachon que j'ai menée pour fuir cette vie de concubin à ses côtés, si je me suis perdu dans d'autres bras durant ces années écoulées n'était pas pour fuir son caractère qui s'était aigris et qui me conduisit dans la solitude la plus totale. Je n'avais pas pu vivre mépris qu'elle me témoignait de n'être plus à son image,

puis cet espoir qu'elle avait eu de vouloir transformer ma vie de patachon en homme sérieux, amoureux, honnête et laborieux, cette volonté de transformer ma vie m'avait fait fuir. Nous sommes au printemps le soleil brillé au zénith mais pas pour moi, voilà bien des années que j'ai quitté Paris pour recommencer une vie de couple avec Monique mais le bilan reste désastreux. Ma retraite au trou du cul du monde m'a rendu insociable, cette vie ne se résume plus qu'à un quotidien sans joie. Je n'ai plus aucune vie sexuelle, je n'existe que dans l'ombre de mes souvenirs, je subis les désagréments de mon choix, celui d'avoir accepté cette vie commune avec cette femme qui me harcèle chaque jour pour des futilités fait de moi un étranger dans sa propre demeure. Aurais-je la force de m'enfuir vers l'inconnu, quitté cette vie de provincial qui me détruit pour retrouver une vie de patachon et ainsi exister à nouveau. Je reviens sur mon jugement, puis j'analyse ce passé qui me condamnait des richesses de l'amour dont j'ai fait mauvais usage, pourtant cette vie tout entière résulte je crois de ce traumatisme crânien que je subis au cours de cet accident de la route à l'âge de seize ans. Les antipodes de ma mémoire sont en conflits entre le passé et le présent, ma vie sociale d'individu saint et équilibré à fini ce soir de juillet 1963 où j'ai été plongé dans ce coma profond. Il me fallut lutter pour retrouver un équilibre, retrouver une place dans la société pour essayer d'exister.

179

Si j'ai choisi les chemins les plus tortueux qu'ils soient ce n'est pas faute d'avoir tenté de me placer à l'égal des autres pour ressembler au commun des mortels. Mais les stigmates de cet accident m'avaient laissé je crois la peur de ne jamais parvenir à rattraper l'absence de ces trois mois de vie perdue dans ce profond coma dans lequel j'ai été plongé. Je dus tout de même garder, durant de longues années une petite anomalie visuelle, un strabisme de l'oeil gauche qui plaisait beaucoup aux femmes, certaines trouvaient même ce petit coup du sort qui perturbait mon regard, un atout pour séduire, il donnait du charme à mes expressions une coquetterie qui séduisait les femmes mais elles ne suent jamais combien cela me complexer. Cette tragédie fera rire mes disciples mais comme moi tout au long de cette existence de malade social je connus beaucoup d'hommes ou de femmes qui eux aussi se cachaient derrière un handicap de vie. Cette solution permettait de fuir le regard des autres pour avancer dans leur vie sociale, mais pour moi ce fut au détriment de la raison. Fort heureusement lorsque je vivais apuré d'Hélène elle m'encouragea à subir une intervention chirurgicale qui me redonna confiance en moi, je fus opéré, mon regard s'était corrigé mais rien ne changea dans mon comportement de patachon, de malade social. J'aimais arpenter les rues de Paris, m'émerveiller des lumières de la ville, son passé, son histoire illuminée mes balades avec le plaisir de découvrir ces quartiers un peu plus chaque jour. Dans mes ballades rive gauche, dans le 6ème arrondissement l'architecture empreinte des sciences de l'art et des hommes me donner l'envie de rencontrer et conquérir ces

femmes riches de culture pour partager autre chose que le sexe et les illusions d'un bonheur bien trop éphémère. Rue Bonaparte je m'étais dirigé vers la place saint Sulpice pour retrouver la jeune femme rencontrait le matin même au métro saint Michel. Elle m'attendait au café de la mairie. Son sourire m'invitait à l'aventure sa voie agréable, sa culture son personnage romanesque me rendait impatient de découvrir le fond de son âme, de son corps de jeune femme. Après avoir pris une dizaine de photo, admiré le Palais du sénat l'on s'était dirigé côté Ouest pour empruntez la rue de Médicis vers le nord jusqu'au théâtre de l'Odéon, un théâtre à l'Italienne puis la rue de

180

l'Odéon que nous remontions jusqu'au boulevard saint Germain. L'on avait traversé le boulevard pour aller prendre un verre au Cours du commerce saint André. Cette jeune fille m'avait attendrit, il n'avait pas était question de lui parler d'amour son seul sourire, sa culture son amour de la vie et des beaux monuments parisiens avait nourrit mon esprit, elle était bien trop jeune pour subir ma détresse dans son corps. Elle disparue de ma vie dans les rues du quartier Latin en me laissant le souvenir de ma jeunesse enfuisse et de la magie du temps qui passe pour chacun d'entre nous. Ma vie loin de Paris meurt de désespoir. Cette retraite au centre de la France s'écoule comme une fin en soi qui me force à une remise en cause de mon choix de vie dans cette escapade... ! Les femmes qui résident loin de la capitale n'ont d'amour à partager que pour leurs sombres quotidiens. Elles sont effrayées du regard d'un homme qui n'appartient pas au clan restreint de leur famille, de leurs proches, mon horizon ne brille d'aucun panache depuis mon départ. Plus aucunes larmes, plus aucuns regrets ne m'envahissent lorsque je vole le regard furtif d'un soupçon d'intérêt chez une provinciale. La crainte de ressembler à ces provinciaux me rends plaintif, seul, nu sans toi Paris ville de lumière et d'amour. J'imagine toutes ces grandes façades qui longent tes rues et avenues qui ne laissent plus passé la clarté du jour dans mes souvenirs. J'ouvre les yeux, mes rêves s'achèvent, la réalité me fait peur. Des années se sont écoulées depuis que je t'ai quitté toi l'orgueilleuse capitale qui m'a tout donné, ces grands airs de provincial qui me colles à la peau cachent ma peine, si mes larmes sont sèchent mon coeur pleure sans toi Paris. Le temps qui s'est écoulé n'a pas soigné les blessures d'un passé qui n'en finit pas de se retourner contre moi. A tous les Parisiens qui rêvent encore de quitter la capitale pour vivre en province, aux vertes prairies de la campagne, je vous mets en garde contre les désillusions. Le paradis ce n'est pas de désertier la vie des grandes villes pour se perdre dans la solitude du monde rural croyant trouver une vie meilleure. J'ai quitté Paris voilà des années pour venir vivre dans un petit village du Centre dans le Berry, je le regrette bien, ma vie sociale n'est plus qu'un rêve disparut. Je me

181

souviens de ces après-midi
ensoleillés où je prenais un café sur la
terrasse de la brasserie l'arrivée boulevard saint Michel, je rêvais de
quitter cette capitale qui grouillée de monde, je rêvassais des champs
de blé et de bois, des oiseaux et de leurs cris de joie, l'air pur et le
calme. Pour moi qui ai toujours vécu dans de grandes villes comment
aurais-je

su que je me destinais à une profonde détresse dans ce
monde campagnard où toute communication semble absente, ce
monde où l'individualisme reste le moteur de chacune des gens qui y
vivent. Leur manque d'intérêt culturel, d'esthétique ou de relation
sociale, cordiale et amicale me désole, leur tenue vestimentaire reste
pour la plupart très négligée, rien ne peut me motiver à partager un
élan envers ces gens qui vivent à l'écart des vraies valeurs, celles qui
étaient les miennes. Dans les campagnes, les gens ont peurs
d'exister, ils ne prennent pas le temps de vous côtoyer de vous
adresser un regard sympathique. Je réside dans un petit village, ma
rue est bordée de maisons occupées par des personnes âgées, la
jeunesse semble absente à la campagne, les jeunes partent pour la
ville heureusement. L'aliénation ce n'est pas la ville mais ces trous,
ces villes et villages de campagnes où il ne se passe jamais rien, des
espaces vides où les jours s'écoules monotones semblable à un
monde abandonné de tout espoir de vie sociale.

La vie sociale qui m'entoure dans cette petite commune est froide,
glaciale, j'entends encore le rire de mes amies lorsque je leurs parlais
de mon départ à la campagne, elles me mettaient en garde des regrets
qui m'assaillent aujourd'hui mais l'autre, ce garçon qui touchait les
étoiles du bout de son insolence n'avait foi qu'en lui-même.

Mon

analyse bien tardive montre combien j'étais égoïste et prétentieux en
n'écoulant que ma propre logique intérieure qui me soufflait à mivoix,
tu es un seigneur, un bouffon qui séduira, je croyais que le
patachon exercerait une nouvelle vie d'aventure loin de Paris mais
mes illusions se sont fanées. Est-ce

la vie auprès de Monique qui
m'interdit toute joie ou est-ce

le joli cœur qui ne séduit plus qui me
pousse à fuir toute cette misère sociale qui me hante. Cette aliénation
a trompé tous mes espoirs, mon combat pour trouver une seconde
chance de vie équilibrée à
échouer. Bien évidemment il vous sera

182

facile de condamner mon parcours mais j'ai voulu dans mes périples
rester honnêtes envers moi et toutes celles qui ont traversé ma vie.
Je ne chercherais pas à vous convaincre mais la vie sans amour est
impossible, sans intérêt, elle n'a plus de sens pour ceux que l'amour
a blessé. J'ai passé une grande partie de ma vie à me moquer de
Cupidon en rejetant la faute sur une maladie sociale ; la mienne, qui
n'est qu'une invention pour me protéger des autres, abuser des

faiblesses des femmes et jouir d'une vie luxurieuse. Mon double ne concerne que l'amour, le sexe dont j'abusais par cupidité, une façade dans laquelle se reflétaient tous mes espoirs d'une vie nouvelle. Ce roman est l'occasion de mettre en lumière l'historicité de mon activité de putain masculine où je donnais mon corps contre de l'argent en abordant les différentes étapes par lesquelles je me prostituais pour les plaisirs de ces dames qui avilissaient mon image, détruisant tout espoir de retrouver un équilibre social. Pour approfondir l'analyse des processus d'identification qui m'ont conduit dans cette vie d'instabilité créant des situations sociales ambivalentes entre Michel l'autre ou moi-même afin de reconstruire mon identité sociétale ou j'aurais pu m'insérer parmi mes contemporains et créer des liens sociaux et intimes avec mon entourage pour chasser cet individualisme qui m'éloignait des valeurs traditionnelles dans l'espace social ou je m'imposais au sein de l'univers de la femme pour abuser de leur intimité à des fins cupides. Je n'ai fait que passer sur ce chemin tortueux dans la vie de ce personnage méprisable. J'ai usé de Michel pour exister dans l'autre ce patachon pour n'être que moi-même dans le fiasco de ma vie. Cette équation a divisé mon comportement développant une agressivité qui se manifeste lorsque l'on me désignait d'un regard malfaisant, me laissant croire qu'il n'y avait pas de place pour les gens extravertis de mon espèce, on me condamnait sans avoir entendu mes appels au secours. L'erreur de mes aventures amoureuses sans visage n'est pas une simple transcription de la perversion ni le seul fait du déséquilibre social ou de la recherche de jouissance totale mais une raison profonde au fond de moi qui me conduisait solitairement à n'écouter que son égo. Je cohabitais

183

parfaitement avec les mensonges, les leurs, les miens que je pratiquais avec art, ils m'étaient devenus familiers. Les mots d'amour n'avaient plus de secret pour moi, je les propageais à fusion tel un bouquet de feu d'artifice pour illuminer les verbes, les caresses, elles ressemblaient à des enfants que les lumières de Noël émerveillaient face à la mort si redoutable avec ses peines pour se persuader qu'elles méprisaient le bonheur avec des individus qui me ressemblaient, qui leur offraient une raison d'aimer. J'ai toujours adoré les femmes sous toutes leurs coutures, elles étaient parfois originales, mais aussi spectaculaires puisqu'elles séduisaient mon cœur à chaque parodie et m'offraient leurs corps, ainsi que des biens matériels pour justifier leur besoin d'exister ! Dans leurs bras je leur présentais la partie masculine de mon existence comme un dû avec ces femmes que je rencontrais pour échanger le bonheur auquel je croyais avoir droit, ce n'était qu'une représentation féminine au sein de l'imaginaire de Michel, ce n'était qu'une frustration que les psychanalystes nomment l'Anima. Je ne m'embarrassais pas des préjugés de ces femmes avec leur apparence agréable qui

symbolisaient la maturité et l'acceptation de mes erreurs du passé. Elles étaient la signification de mes rêves sans importance, je galvadais dans ce monde, que je voulais mien dans un désordre total pour jouir d'elles et de la vie. Pareil à ses oiseaux malfamés je déployais mes trésors de séduction pour passer la plupart du temps en détention dans le coeur de mes amours. Tout me paraissait virtuel dans ce jeu où deux corps s'aimaient, j'ai pourtant livré toute mon âme aux ébats sexuels pour survivre, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour n'être qu'un homme mais dans mon fort intérieur tous ces moments devenaient burlesques avec leurs rengaines malicieuses qui enflammaient beaucoup de ces dames, je me complaisais en regardant ces corps nus sans joies qui n'attendaient que l'amour et le sexe pour exister, aussi devenaient' elles parfois même des femmes antisexuelles, elles ne pouvaient donner que la mort à la vie. Elles s'offusquaient de l'homosexualité elles n'hésitaient pas à me donner leur cul. Je venais à elles ; parfois je paraissais froid, mais à chacun de leur

184

sourire je leur promettais les feux de l'amour qui les troublées avec tous ces espoirs différents des autres qui font croire que le bonheur existe encore. Le ciel bleu me permettait de brillait aux éclats, les femmes savaient si bien se faire aimer, les sourires que je leur adressais les invitaient pour un petit caprice dans mes bras parfois dans leur lit. Michel ce pauvre diable pourchassait toujours l'incrédulité féminine pour abuser de leur tendresse dans leurs nuits sans sommeil. Je n'étais pas un homme d'affaires pour profiter de leur aisance financière, ma tendre illusion de richesse se cachait derrière l'insouciance des plaisirs du sexe et de ces petits gains usurpés contre de l'amour quand la chance m'accompagnait. Je n'ai pas perdu mon temps à croire à tous ces frissons qu'elles m'ont offerts, elles me donnaient la fièvre des samedis soir où je façonnais mes rêves de conquête, leur petit visage de minette aux grands yeux ces femmes faisaient battre mon coeur. Le paradis sur terre devenait réel pour moi qui n'avais rien d'autre à offrir que mon amour. Rien ne me résistait dans mes passions, la joie, les promesses, le sexe, je avais bien leur débité des mots sortis d'un monde d'illusion étincellent de bonheur, je leur offrais le meilleur de moi-même pour parvenir à les voir dépasser leurs fantasmes pour jouir intensément. Elles s'apitoyaient sur mon sort que je leur présentais en grande détresse financière pour attendre mon salaire de l'amour, de la peur, avec la crainte de ne pas les avoir conduites au septième ciel. L'air des souvenirs qui m'ont conduit dans les bras où le lit de toutes mes maîtresses chantonne encore dans ma vie je me souviens quand elles me disaient qu'elles m'aimaient, leurs mensonges qui parvenaient même à les faire pleurer mais ils m'amusaient. Elles étaient mes amies, je ne voulais pas vraiment lier dans leurs bras des sentiments car elles étaient trop belles, je n'aurais pas pu les aimer toutes, elles ne savaient pas combien je n'étais qu'un mauvais garçon qui courait derrière l'impossible amour. Je l'aimais les faire danser, je les amusais elles riaient du pantin mais elles ignoraient que je les

conduisais dans l'absurdité d'un monde coquin ou ma place était incorrigible. Chacune de ces femmes se moquait de mes peines, elles me possédaient et rien ne pouvait les arrêter dans leur égoïsme

185

malgré toutes leurs excuses, elles ne savaient pas me parler de leur réel besoin d'amour, me dire le fond de leur pensée qui aurait révélé leur faiblesse. Elle avait la beauté et l'argent pour me séduire je ne pouvais rien leur refuser, jusqu'à l'épuisement je donnais tout mon être dans nos ébats démentiels mais j'aimais cette vie de patachon que rien ne pouvait plus arrêter dans ma recherche du profit. Mes vertus étaient le plus souvent constituées que de vices déguisés, j'en abusais pour persuader les femmes avec assez de force, à croire en mon destin pour poursuivre mon chemin, toutes ces raisons destructives me condamner à la solitude. Je n'étais jamais si heureux ni si malheureux qu'elles s'imaginaient dans les rapports que nous partagions. Ce grand avantage que la nature m'avait donné, faisait de moi un héros que le sexe et ses faveurs adoucissaient malgré l'amour ou le mépris qu'elles me témoignaient, je ne les possédais le plus souvent que par intérêt. Je ne pouvais pas ôter de mon esprit ce qui les attirait mais en homme habile il me fallait user de mots pour préserver mes intérêts et les conduire chacune dans l'ordre vers le paradis pour obtenir la bonne grâce et la faveur de leur corps, de leurs finances. Ce voile qui cachait mes désirs de posséder la femme affirmée ma passion pour cette vie luxurieuse que j'ai menée ou le sexe et l'argent était roi pour ne faire de moi qu'un aguicheur que les femmes s'empressaient de séduire. Je devenais prisonnier de leurs désirs que j'exploitais à ma guise. Je transgressais leur attente d'être aimé dans un schéma où elles n'étaient pour moi que de gentilles clientes qui assuraient mes revenus ainsi la putain masculine continué

à exister dans son petit monde sans frontières. Je ne m'apparentais pas à la prostitution, non je ne faisais pas de passe avec ces femmes pour vendre mon corps mais pour leur offrir mes prestations sexuelles qui les rendaient ainsi dépendantes des plaisirs de la chair. Je mettais ma vie en péril, toute mon existence reposait entre leurs mains mais elles me récompensaient gracieusement, nous nous comprenions puisque chacun de nous trouvait satisfaction. C'était satisfaisant de voir ces femmes me sublimer pour jouir mais aussi le voir se libérer de la peur d'offrir leur corps nu en transe pour être enfin libre d'exister. Je leur professais ma culture du sexe pour leur

186

donner envie de croire à mes boniments. Il n'était pas toujours aussi simple de s'aimer, s'accepter tout partager jusqu'à ce que l'ivresse ou l'extase nous transportât vers un paradis où chacun trouva sa dimension. Je me débarrassais aussi de la crainte de mes partenaires pour leur de la pénétration par des caresses sexuelles réfléchies et des

mots qui les conduisaient à s'abandonner à moi, leurs spasmes n'obéissaient qu'aux plaisirs que nous partagions. Bien souvent je ne vendais pas mes charmes seulement pour m'offrir à leurs plaisirs mais pour m'exonérais de leur devoir des remerciements lorsqu'elles me rétribuer de cadeaux, de numéraires. Cette existence de patachon me permettait de fuir la vie de couple, garder ma liberté et ne pas m'embarrasser d'une relation durable avec ses femmes qui m'auraient offert le paradis et tous leurs biens matériels pour illuminer ma vie. Mais qu'auraisje vécu auprès d'une femme unique futce

t'elle la plus belle, la plus riche. La plupart d'entre elles vivaient le célibat à la suite de la perte d'un mari ou d'une séparation brutale elles vivaient des années sans relations sexuelles qui meurtrissaient leur corps, leur âme mais elles m'auraient facilement installé dans le cloître de leur vie pour retrouver leur équilibre sexuel qui m'aurait donné la mort. Paris a toujours attirait de nombreuses femmes venues de divers horizons, de jolies femmes qui se parer de tenues saisissantes pour séduire les hommes elles faisaient tout pour rester jeunes mais elles semblaient ignorées que viendrait le jour où elles ne pourraient plus rien contre le temps qui passe, à quoi ressemblerontelles

dans quelques années. Voilà pourquoi dans le profil pervers de ces extravagantes Parisiennes taciturnes, belles et romantiques, mon histoire ne consistait qu'à leur rendre définitivement possible l'espoir d'engager une vraie conversation passionnante voire plus pour gagner leur coeur. Ces dames étaient pour la plupart, des femmes âgées mais elles n'étaient pas de vieilles femmes, bien souvent elles me racontaient leurs histoires de couples comme une invitation à l'amour ou le succès reposait sur les plaisirs sexuels qui finissaient par nous unirent.

Je regardais leur visage qui ne trahissait pas leur âge, la sensualité plastique de leur corps leur donner une impression de jeunesse, leurs

187

cheveux gris flottaient au vent de Jouvence pour assurer un renouveau sur mesure qui illuminait leur joie. C'était des femmes complètement transformées que je découvrais avec leur silhouette très fine, elles étaient aussi des comédiennes resplendissantes d'amour. Cependant mes prestations aux allures extravagantes les invitaient toujours à partager mes folies sexuelles, Elles n'avaient aucun regret lorsqu'elles me récompensaient de mes mérites qu'elles rétribuaient gracieusement. Elles ne dissimulaient pas si facilement leur enthousiasme pour le sexe mais elles passaient parfois rapidement sur les préliminaires, en particulier lorsqu'elles me provoquaient pour parvenir plus rapidement à leur jouissance. Bien évidemment il vous sera facile de condamner mon parcours mais j'ai voulu dans mes périples restaient honnêtes envers moi et celles qui ont traversé ma vie. Je ne chercherais pas à vous convaincre mais la vie sans amour est impossible, sans intérêt, ellemême n'a plus de

sens pour ceux que l'échec d'un mariage à blessé. J'ai passé une grande partie de ma vie à me moquer de cupidon en rejetant la faute sur une maladie sociale, la mienne qui n'était qu'une invention pour me protéger des autres, abuser des faiblesses des femmes et jouir d'une vie luxurieuse. Des épisodes sans nom, des rencontres d'une nuit, des amours éphémères ma vie en était parsemée. Ces femmes que je rencontrais pour un jour une nuit au club 79, nulle part ou sur mon chemin étaient très belles et féminines, elles aimaient finir leur soirée dans mon lit il y en eut tant que ce livre ne suffirait pas pour vous conter mon histoire asservie à l'amour au pluriel. Je n'étais qu'un mauvais plaisant qui pénalisait l'amour et les femmes dans leurs rapports sexuels bien plus pour l'argent que pour les plaisirs du sexe. J'aimais bien ce décor de rêverie, qui m'a inspiraient tant d'amour, j'étais un grand rêveur, j'aimais m'immerger dans la vie des femmes en leur partageant mon petit monde absurde qui les faisait s'abandonner à moi. Rencontrer une jolie fille, plongée dans son propre intérieur, ces moments de mon histoire m'auront apporté beaucoup d'amour. Etaisje un courtisant ou n'étaisje pas tout simplement un petit gigolo ou simplement un agréable rigolo, ce genre d'apaches qui courraient les rues de Montmartre aux années

188

1930, ces jeunes individus qui détraquaient les vieilles dames fortunées de Paris avec leurs sourires qu'ils échangeaient dans leurs rapports sexuels lucratifs. Ces femmes qui avaient de la personnalité m'attiraient, pouvoir les posséder me faisait jouir, j'utilisais l'amour le sexe pour divertir ces dames qui ne recherchaient que le plaisir et la fureur de vivre, elles payaient pour que je les aime. En guise de gigolo je n'étais qu'un petit épicier qui se vendait pour trois sous, je n'ai pas su, ni surtout pas voulu abusais des fortunes qui s'offraient à moi, je crois que je n'ai été qu'un fantôme qui illuminait les nuits de ses maîtresses, il ne me reste pour fortune que les souvenirs brûlants qui habitent mon âme. Les histoires que je vous ai racontées dans ce livre ne s'apparentent pas aux lettres de noblesse des grands séducteurs, il ne s'agit que d'une épistémologie commune au sexe organisée autour des relations socioculturelles qui m'ont servi à abuser des situations délirantes que je provoquais. J'ai voulu retracer une grande partie de ma vie que j'ai partagée avec de nombreuses femmes qui ont suent donner à mon existence les moyens d'assumer cette maladie sociale qui m'a conduite au désespoir du survivant. Les situations relationnelles que je vivais au quotidien avec ces dames m'apparaissaient équilibrées dans cette sphère privée où chacune d'entre elles avait sa propre histoire à défendre. Des solutions existaient pour m'éviter de tomber dans ces pièges relationnels et d'en sortir pour retrouver une bonne prestation lucrative mais je n'ai pas été assez prudent pour en comprendre les enjeux. J'avais tendance à jouer mon rôle tantôt victime, tantôt sauveteur des amours perdus, parfois dans des positions dévalorisantes j'agissais comme si ces femmes étaient elles aussi des victimes soumises. J'abusais de

leurs points faibles sans exagérer notamment pour attirer leur complicité qui déclenchait facilement mon pouvoir de revendiquer une commission pécuniaire pour solder nos relations sexuelles. Parfois il m'arrivait de rencontrer des matrones rebelles et agressives avec leurs réactions possessives envers les garçons de mon genre qui ne recherchaient que les plaisirs et l'argent mais je parvenais toujours à maîtriser la situation. Dans le réservoir de mon imaginaire où je me situais peut être en

189

héros, je ne me révélais bien souvent n'être qu'une victime je n'étais que l'instrument de leurs désirs fous. Ce modèle social ou la raison de ces événements n'était qu'une illusion qui fascinait mes maîtresses, ces diabesses mettaient toujours en avant l'émergence d'authentiques paroles féminines pour me séduire. Au sein de leur identité religieuse où elles affinaient leurs critères socioculturels pour briller, elles entraient en transe pour ne pas offenser leur dévotion au ciel par crainte de l'enfer. J'aimais rester à l'écoute de leurs problèmes en considérant bien comme arides leurs boniments qui ne me suscitaient que très rarement d'enthousiasme, mais elles avaient tout de même leurs places de femmes libertines dans ce processus qui les mettaient à l'épreuve du sexe dans une démarche souvent audacieuse dont je profitais avec ardeur. Durant de longs moments en situation de conflit avec la morale, elles recherchaient les facettes encore inexplorées de leurs corps pour s'affirmer femmes prudentes mais libres et offertes à mes soins très pervers. Ce qui m'interrogeait le plus dans ce contexte pour désigner les changements de leur statut de femme glamour qui les induisait dans un étrange réalisme dans où elles abordaient à partir de leurs disciplines érotiques leurs victoires de me posséder, en étais-je le gagnant, encore une question restait sans réponse. Dans mon étude purement sociologique, j'ai tenté d'analyser l'évolution, l'organisation et l'instrumentation occupée par ces femmes dans leurs rapports avec le sexe ainsi que le rôle qu'elles jouaient dans leur représentation de l'amour à travers leurs trajectoires individuelles de manière à pouvoir répondre sur la réalité de mon comportement envers les femmes. L'analyse psychologique de ce garçon que j'ai décrit dans ces pages, cet homme qui cédait trop facilement à ses impulsions sexuelles, ce garçon qui avait de grands penchants pour les femmes, son histoire s'inscrit également dans les processus observés des comportements de ces femmes solitaires et frivoles. Dans un cadre théorique de références érotiques, ces femmes étaient largement déterminantes en ce qui concerne la conception des actes sexuels qu'elles me partageaient. En opposition à mon cas dans ce déséquilibre social, j'observais les comportements

190

de mes maîtresses, je constatais ainsi qu'elles se familiarisaient très facilement avec ces situations diaboliques afin de faire surgir leur propre folie sexuelle. Pour la plus grande partie de mes amantes, l'ennui dans le couple, le manque de désir mutuel ou l'idée d'aller voir ailleurs avait traversé leur esprit, ce n'était pour ces femmes infidèles qu'une passade, un profond désir de tromper leur partenaire dans la tricherie où elles s'offraient à moi dans des fantasmes coquins, dans leur intimité qu'elles me concédaient sans vertu.

Mon choix était ambitieux pour survivre à la mesure des grands défis qui m'attendaient dans le rôle du patachon au service de ces dames. Mes effets loin d'être prétentieux étaient naturels, idéals, exquis pour leurs plaisirs, je les faisais craquer, je les entraînaient vers des orgasmes explosifs qui me réduisaient à leur soumission pour développer mes élucubrations sexy originales.

Elles changeaient

facilement leur silhouette de femmes soumises pour ne pas s'apparenter à la routine et mettre un peu plus de piment dans leur quotidien pour booster leur équilibre sexuel, exciter leur libido. Ces excitations sexuelles qu'elles s'offraient dans des positions visuelles insensées suscitées mes caresses qui leur procuraient une jouissance inconsidérée favorisant ainsi mes prétentions rémunératrices. Le besoin de se sentir de nouveau désirable et désirée dans cette société où la liberté sexuelle et la culture du moi érotique leur offraient le droit d'exprimer leurs pulsions amoureuses, elles se révélaient dans un véritable besoin de se prostituer dans mes bras. Ces femmes dissociaient rarement le sexe des sentiments dans leur imaginaire ou elles dissimulaient une foule de désirs refoulés et insatisfaits. Je ne pouvais leur reprocher d'avoir été mes amantes car elles développaient un sentiment d'abandon de leur corps dans l'excitation de leurs sens pour transgresser les interdits et se rassurer d'être la femme idéale en assumant les conséquences de leurs actes sexuelles que j'exploitais à ma guise. Je ne me focalisais pas simplement sur les plaisirs partagés mais je réfléchissais toujours sur le mode de rétribution de mes prestations sans perturber leur ardeur jouissive assouvie. Chez beaucoup de mes partenaires j'ai pu observer des

191

pratiques sociauxsexuelles

de lesbienne, leur manière de pensée me réduisait à n'être parfois qu'une compagne à leurs yeux, elles déculpabilisaient leurs rapports au sexe dans un processus qui n'avait rien de l'hétérosexualité. Elles me sublimaient pareil à un enfant de sexe féminin, parfois nos rapports étaient même asexués. Souvent je me demandais comment organiser, articuler différents échanges sexuels dans leurs engagements pervers avec ces mots qu'elles espéraient m'entendre leur prononcer pour les rassurer sur le caractère de nos rapports érotiques, elles aimaient bien mes actes débridés qui leur permettaient de se sentir femme libre, cela les autorisait à ne pas se sentir coupable d'avoir succombé à leur passion

pour donner du bon sens à leur vie amoureuse, à leur corps et leur sexe. J'observais également les raisons qui les avaient conduits à s'inscrire dans ces rapports extraordinaires de l'amour pervers pour développer des approches sexuelles dans de vrais comportements hystériques. Elles s'offraient parfois spontanément comme des objets auxquels je ne pus assigner une image que l'on aurait pu considérer comme étant celle de la femme puisqu'elles devenaient bestiales. Il me fallait bien souvent mobiliser de l'attention sur les caractéristiques des situations auxquelles elles me conduisaient dans leur crise émotionnelle ou elles devenaient démentielles pour succomber de plaisirs dans mes bras. Parler du respect ou du mépris de la femme sans devenir misogynie reposait pour moi sur une analyse culturelle afin de comprendre les rouages qui font de nos bonnes sociétés civilisées libertines un monde de dépréciation parfois même de dépravation. J'ai placé la femme de mes aventures dans une hiérarchie sociale, intellectuelle et morale que je qualifierais de libertinage sexuel qui se résumait dans leur émancipation. Pour valoriser leur démente, leur émotion elles m'achetaient avec leur billet de banque ainsi elles se cachaient de leur manque d'amour et de sexe qui les révoltés au point de commettre l'impossible pour jouir librement. Dans leur position de supériorité financière leur domination était symbolique mais elles me possédaient toujours, j'ignorais le mépris sciemment, volontairement pour ne pas paraître violent, haineux envers ces dames qui ne recherchaient que le sexe.

192

Dans toute cette histoire je vous ai invité à partager les déboires qui guidaient mon choix de vie qui se reflétait dans mon alliance érotique avec les démons féminins ou je contestais l'amour que je leur louais pour développer une réflexion sur les usages du concept qui me poussait à me vendre pour une nuit d'orgie en mobilisant toute mon énergie à satisfaire leurs besoins sexuel qui contribuait toujours à de bonnes rémunérations. Parfois j'apparentais ma vie de cupidon à une entreprise mafieuse du sexe pour profiter des femmes, garnir ma bourse à la sueur de nos corps. Dans ce bouillon de culture malsaine où l'on me traitait de gigolo je n'ai été qu'un rigolo qui s'amusait de l'amour, la femme, la vie. Au fond du miroir il y a ma propre histoire, celle d'un garçon qui s'est caché sous l'étiquette du malade social, l'accidenté de la route qui a su manipulé l'ironie, cette figure contraire à la morale pour jouir de la vie. Cette moquerie sarcastique je l'ai jouée tout au long de mes aventures avec cet attitude de jem'enfoutiste que je m'étais forgé dans cette carapace de joli coeur pour abuser d'un sourire, d'une caresse, d'un espoir. L'origine de la solitude qui se cache derrière mes aventures repose sur le mépris du silence que je gardais au fond de mon être, j'ai crié ma solitude, mon désespoir dans l'oubli de ma propre existence en courant vers l'étrange destin que je m'étais inventé en croyant à l'amour, la femme, au plaisir, à la cupidité. Au regard du modèle de patachon que j'expose à la critique du lecteur, je place mon personnage comme celui d'un garçon qui défia la mort pour

continuer à exister. Je vous rassure à un moment de ma vie les sujets de ma sorte n'étaient que des hommes réorientés vers un espoir élaboré dans un univers où l'individu devenait immortel. Voilà pourquoi dans cette tragédie irréversible de mes aventures je n'avais pas peur de la profondeur du temps qui passait et flétrissait ma jeunesse. La pensée très éloignée de mes préoccupations sociales était d'ordre culturel et matériel, je ne m'interrogeais pas pour m'apercevoir que j'étais en train de faire fausse route puisque dans ce phénomène de maladie social, je n'ai mis en relief que mes foisonnantes oeuvres destructives de l'amour et du sexe qui restaient attractives pour mes maîtresses. Malgré les remarquables résultats

193

engrangés par ma retraite loin de Paris, l'ampleur de ce que je vis aujourd'hui s'apparente à un cloisonnement total de mes ressources sociales et historiques de patachon, elles s'organisaient autour d'une thématique cupide ou la femme, le sexe et l'argent étaient rois et auréolait mon existence. L'attitude autoritaire de Monique devenue femme au foyer n'est pas inséparable des difficultés particulières de tous les couples mais résulte dans son obstination à régir mes actes et mes pensées et détruit la seule chance qui me restait pour retrouver mes élans de conquérant. Les enjeux de mon pouvoir, autrement dit du droit qui me permettait d'abuser de la vie, n'étaient que les instruments d'une lutte pour la conquête et ma réintégration dans un tissu social ou j'aurais pu exister sans peine.

Je ne suis pas un écrivain, loin de moi la vanité de l'auteur qui invente le monde. J'ai toujours beaucoup aimé jouer de la pensée et des mots pour traduire mon état d'âmes. L'écriture me délivre de mes angoisses, elle me permet de mémoriser mon passé pour livrer à la postérité mon passage sur terre. Cette page de vie que je raconte dans ce livre n'a rien d'extraordinaire mais elle m'aura permis de chasser ces vieux démons qui m'habitaient. Ecrire un livre sur l'amour n'est pas chose facile puisque l'amour est incompatible avec mes expériences vécues, ce bonheur que j'ai souhaité tout au long de cette existence me semblait inaccessible, il n'était pas fait pour moi.

L'amour n'avait rien d'unique à mes yeux, je l'ai partagé avec toutes ces femmes à des fins cupides. Des amours d'un soir aux amours éternelles ; aussi universel que soit le sentiment du bonheur, je n'ai fait que passer à côté de la vérité.

Pour finir cette histoire je dirais que le temps qui s'est écoulé n'a pas soigné les blessures d'un passé qui n'en finit pas de se retourner contre moi. Si je n'ai jamais montré mes forts moments de solitude, ces événements qui appartenaient au provisoire ce n'était que pour rechercher sans cesse l'aventure dans l'espoir de vivre ma petite folie en inscrivant à chaque instant de mon passage sur terre cette histoire superficielle et imparfaite. Il me reste tout de même les rêves et la poésie que m'offrait Paris avec tous les artifices de cet entourage féminin qui comblait ma culture de patachon dans cette vie dérèglée

194

que je vécu. Même si je m'employais à soigner mes cicatrices dans le corps des femmes pour exister, j'ai aussi tenté de sortir de ce mauvais film du bonheur que je m'inventais pour ne pas mourir sans amour. J'ai essayé de cacher des choses pour ne pas écrire toute la vérité sur le reflet de ma personne face aux relations humaines que j'ai oublié de respecter, j'ai succombé aux tentations de ces dangereuses pécheresses mais elles m'ont offert bien plus que leurs corps. Le temps qui s'enfuit change mes ardeurs, chaque jour qui se lève conserve mes souvenirs et m'aide à me libérer de mes fautes. Il me console de m'être trompé sur les vrais sentiments que j'aurais dû témoigner à tous ces fantômes qui ont été les garantes de ma conduite. Je ne me suis jamais révolté contre la prostitution qui brise les codes de la morale car elle est l'axiome qui nous pousse à nous distinguer entre le sexe et l'amour. De cette vie de patachon que l'on pourrait associer à de la prostitution masculine je n'en ai pas fait mon métier mais elle m'a conduit à ma liberté de penser et d'agir qui a pris un sens que je n'osais m'avouer. Cette relation avec le sexe, la beauté des femmes et l'argent aura su comblée ma solitude sur cette terre où j'avais tout gâché un soir de juillet 1963. Il est difficile de définir l'amour comme monnaie d'échange mais je peux dire que c'est dans l'âme et la passion de régner dans mon esprit et dans mon corps qu'elles nourrissent leurs envies cachées mais très délicates de me posséder pour m'aimaient à la folie, elles se donner à moi avec beaucoup de mystères et d'amour. Le sexe restait une clé qui m'ouvrait des tas d'univers, tous plus beaux les uns et les autres, il me conduisait d'aventure en aventure avec cette raison de vivre qui enluminait ma vie et m'aider à poursuivre ce destin que j'avais choisi. Qu'il est loin le temps où ma libido s'enflammait à chaque contact féminin, ces femmes d'un jour, femmes de toujours elles me consolaient dans mes moments d'égarement. La tendresse d'un sourire ou le baiser ardent d'un amour me conduisait au paradis pour me donner la force de continuer à croire aux lendemains meilleurs. Femmes publiques, femmes au foyer, maîtresses ou éternelles femmes vouées à l'amour, ces figures féminines, réelles ou fictives je les aimais mais Michel, l'autre où moi-même aimait-il seulement

195

l'amour et les femmes, n'aimait-il pas tout simplement la vie. Les sacrifices cruels que je faisais parfois subir à ces femmes objets de mes désirs n'étaient que des pulsions libidinales répugnantes, elles évoquaient mon malêtre, il me fallait pourtant bien maîtriser mes émotions devant cette escalade de misère et de violence relationnelle qu'elles me réclamaient. Dans ce rôle de patachon qui collait si bien à ma peau, il me fallait d'aider la femme à se libérer des situations de tutelle de leurs hommes possessifs, de la morale, et de la religion en

revisitant dans leurs bras l'ivresse du sexe et de la jouissance à outrance. Ce portrait de vie ne dépeint pas la question de l'absurde besoin d'exister au dépens des femmes et du sexe mais il s'adresse à la morale des gens bien pensantes, il permet de s'interroger sur ce que l'on réprime de la sexualité, en revanche il vous fait entrer de plainpied dans la vie que répriment l'église et les lois divines. Mon histoire elle-même apporte à cette question des réponses sur le sexe qui a toujours gouverné le monde, elle ne supporte pas seulement une analyse empirique mais sa version originale repose sur la beauté de ces femmes qui ont eu le courage de passer outre les épisodes de leurs détresses pour conjuguer la magie de l'amour et leur liberté sexuelle. Tout au long de cette épopée, mon esprit déployait ses talents de profit laissant derrière lui cette cruelle vision de la dépravation des femmes pour le sexe, elles se damner dans l'enfer où elles contemplaient leurs supplices, leurs sacrifices sexuels en admettant les contraintes des joies célestes pour sublimer leur jouissance, j'étais le partenaire de leurs fantasmes et l'acteur de leurs plaisirs salaces. Dans mes récits fantastiques j'ai emprunté les mots et les images d'un faux paradis divin pour décrire les limites de la morale au travers des situations révoltantes qui leur donnaient ce sentiment de liberté dans leurs passions bienheureuses de s'offrir à l'amour jusqu'aux limites de la folie pour succomber de plaisirs. J'expiais toujours les fautes de mon pouvoir sexuel dans ces moments admirables où leurs regards blessés devenaient purs et harmonieux, rien ne pouvait choquer si l'on respectait la délicatesse de l'amour même lorsqu'il était décrit fidèlement dans sa brutalité perverse. La

196

valeur de mon comportement personnel et de mes actes contés dans ce livre suscite la critique qui valide une réflexion sur les limites de la capacité de revendiquer les conditions et les conséquences qui m'ont conduit dans cette existence de malade social, mais aujourd'hui il ne me reste que le temps qui passe sans lendemain, mes cheveux sont grisons, ma jeunesse s'efface, la tristesse baigne ma vie. J'ai à présent perdu tous mes repères, ma vie n'est plus qu'une ombre, un trouble dans cette existence. Mes amours sans nom avaient toutes un corps sublime qui m'étaient offerts pour m'évader de cette peur de n'être qu'un simple mortel de passage dans ce monde de luxure où je me complaisais. Mais le temps qui passe ne me laisse aucun doute sur mes joies assouvies car il ne me reste que le présent qui meurtrit ma vie sans amours et me hante un peu plus chaque jour. Mes rêves d'aventures en province m'avaient fait hésiter à quitter Paris, cette ville où dans mes balades j'arpentais chaque jour ses rues et ses avenues de long et en large pour rencontrer l'âme soeur qui m'aurait aidé à changer le monde, le mien surtout, mais je me suis bien trompé en croyant au bonheur loin de toi Paris. Mon éloignement de toute vie sociale ronge mes espoirs d'homme libre,

ce baroudeur fou d'amour et des coeurs esseulés, cet homme qui aimait s'épanouir dans la jouissance du corps de ces dames espiègles, ce garçon qui disparaissait au petit jour heureux d'avoir partagé sa folie amoureuse n'est plus aujourd'hui qu'une ombre dans l'histoire des femmes. J'en ai marre de cette vie glaciale de province sans amour. Ma vie est un enfer, Il est vrai que Monique est une femme d'intérieur, elle la plus soignée parmi toutes celles que je connus mais sa vie ne se résume qu'aux activités ménagères, la cuisine, le jardinage. Nos rapports sexuels sont épisodiques, le reste du temps je plonge dans mes souvenirs où je faisais l'amour avec deux ou trois femmes différentes chaque jour, il ne me reste que ces moments merveilleux pour survivre. Je n'imaginai pas ce genre de vie auprès de Monique, une vie qui deviendrait mon désespoir. Lorsque je choisis de reprendre notre vie de couple j'avais pensé que l'amour entre nous serait le plus fort. Il n'en est rien aujourd'hui, sans doute inconsciemment me faitelle payer le mal de notre séparation, tout ce

197

mal que je lui fis subir alors ces deux années de séparation dans cette vie de patachon que j'ai menée.

Si je me suis perdu dans d'autres bras durant ces années écoulées n'étaitce pas pour fuir son caractère qui s'était aigri, il me conduisit dans la solitude la plus totale avec ce mépris qu'elle me témoignait de n'avoir pu être sage à son image, cet espoir qu'elle nourrissait pour transformer ma vie de patachon en homme honnête et laborieux. J'ai pourtant quelques jours avant de prendre ma décision de quitter Edith, Marlène et toutes mes amourettes, consulté un médecin, une psychologue très experte dans sa profession à qui je confessais cette vie démentielle dans laquelle je m'étais enfermé ainsi que ma décision de revivre auprès de Monique qui n'en finissait pas de souffrir de notre séparation et me forcée à me culpabiliser de n'avoir su lui donner le bonheur qu'elle méritait. Cette psychologue avait bien analysé ma dérive et compris mes aventures avec toutes ces femmes qui m'avaient éloignée de Monique pour me partager leurs folies sexuelles et me faire oublier mes peines. Elle m'avait mis en garde contre cette décision de regagner l'amour de Monique qui m'avait promis de changer, redevenir la femme que je connus plus d'une décennie plutôt, cette femme qui m'avait offert son corps, son amour sa passion, qu'en seraitil. Qu'étaitil devenu ce bel amour avec nos rires et nos chagrins qui vivaient ses joies et ses peines du quotidien. Comment auraisje pu continuer à lui apporter l'amour, le bonheur du couple quand chacune de mes tendresses n'était pour elle que des actes sans passion ni espoir. Elle avait brisé mes élans et m'avait rendu méprisable envers la femme. Pourtant j'avais choisi de revivre avec Monique, prendre un nouveau départ, me conduire en

homme honnête, amoureux pour rompre avec cette existence de patachon et retrouver mon unique amour, mon seul bonheur auprès d'elle. J'avais pourtant bien été avertis des conséquences engendraient par ces deux années de séparation de notre couple, mais aussi des déboires qu'il me faudrait assumer pour retrouver notre

198

sérénité amoureuse mais comme par habitude je ne pris garde du démon de l'amour. Ma décision avait été prise, je ne pouvais espérer changer de vie dans ce chaos qui avait gité mon existence dans le lit de mes maîtresses. J'avais compris que le seul amour qui me conduirait dans un état stable et équilibré était celui auprès de

Monique que j'aimais. Je décidais de me retirer loin de toute cette folle existence pour retrouver ma vraie vie. Il fut impératif pour sauver notre amour de quitter Paris, fuir tous ces bienfaits que j'avais puisés dans le lit des femmes dans mes aventures. Je reviens sur mon jugement, j'analyse mon passé, mon comportement de malade social qui résulte du traumatisme crânien que je subis durant l'accident de moto qui m'est survenu à l'âge de seize ans. Les antipodes de ma mémoire étaient en conflits entre le passé et le présent loin de cette vie mentale d'individu saint, équilibré qui a fini ce soir de juillet 1963 où j'ai plongé dans ce coma profond qui a duré trois mois. Il me fallut lutter pour retrouver un équilibre psychique, retrouver ma place dans la société, essayé d'exister. Si j'ai choisi les chemins les plus tortueux qu'ils soient ce n'est pas faute d'avoir tenté de me placer à l'égal des autres, mes amis, mes parents pour ressembler au commun des mortels. Mais les stigmates de cet accident m'avaient laissé je crois la peur de jamais parvenir à rattraper l'absence de ces trois mois de vie perdue dans ce profond coma dans lequel j'ai été plongé. Suite à l'accident de la route je dû gardé durant de longues années à l'angle de mon oeil gauche un strabisme, une petite anomalie qui donnait un défaut de convergence de l'axe visuel mais qui plaisais beaucoup aux femmes, certaines trouvaient même que ce petit coup du sort ; qui perturber mon regard, donner du charme à mes expressions une coquetterie qui les séduisait mais elles n'ont jamais suent combien cela m'avait complexé. Cette tragédie fera rire mes disciples mais comme je l'ai fait tout au long de cette existence de malade social beaucoup d'hommes ou de femmes se cache eux aussi derrière un handicap, une parfaite solution pour fuir le regard des autres, Il me fallait avancer dans la vie coûte que coûte. Hélène m'avait encouragé

à subir une intervention chirurgicale qui avait corrigé mon regard et m'avait redonné confiance, mais rien n'avait

199

changé dans mon comportement de malade social. Il est évident que je ne pouvais vous raconter toutes mes amourettes furtives d'un

instant, d'une nuit perdue dans le dédale de mes folies amoureuses car je ne voulais faire de cette histoire de Michel l'autre où moi-même un récit malhonnête. Mais le vécu de ce malade social repose sur la cupidité de l'être humain qui a toujours placé son ego par crainte de la mort, la sienne qui viendra tôt ou tard. J'ai vécu mes sciences du profit en ne ménageant personne, détruisant un couple qui s'aimait, brisant ma paternité, réduisant ma vie à une solitude perpétuelle.

Dans ce manifeste j'exprime les origines de ma conduite perverse qui m'ont fait traverser ces années ou les mystères de l'aventure, la peur ou le désir sexuel qui animait mon sentiment d'exister pleinement dans cette folie, m'engager dans des relations où je persévrais à satisfaire le vide des blessures amoureuses de ces femmes qui leur causaient la perte de tous nos repères sociaux et nous pousser à nous livrer à des pulsions sexuelles parfois hystériques. Le seul désavantage de cette vie de malade social que je vous livre résulte dans l'interprétation que j'ai observée dans le déclin de la passion de toutes ces femmes que j'ai brisées pour quelques billets de banque. Elles attendaient l'amour, j'attendais une récompense financière pour entreprendre mon activité délirante mais aussi pour satisfaire leurs besoins de se compromettre et user des abus qui habitaient leurs fantasmes sexuels. J'initiais ces dames aux libertés perverses qui justifiaient nos relations et nous soulagées de notre culpabilité. Que pouvait être le vrai amour quand je ne doutais plus de leurs désirs de se donner à moi et m'entendre leur prononcer tous ces mots d'amour qu'elles avaient envie d'entendre pour exister leur libido. Elles appréciaient les massages érotiques que je leur prodiguais pour atteindre l'orgasme mais mon atout pour séduire cette gent féminine était d'exciter aussi bien leur vagin que leur clitoris dans un souffle d'intimité indispensable pour stimuler la pénétration qui ne se faisait point attendre. Visiblement elles prenaient un malin plaisir à exhiber leurs corps nus, ce n'était pas un problème pour ces femmes elles dévoilèrent leur fesses sans complexe mais jamais le fond de leur âme.

200

Empreintes de glamour, audacieuses et sexy elles émoustillaient mes sens. Je jouais de leur honnêteté et de leur confiance pour construire et entretenir une relation complice et épanouie pour réussir à associer leur sexualité

à mes propres intérêts. En multipliant leurs expressions osées elles provoquaient également des désirs à conjuguer avec la prostitution, leur féminité devenait vulgaire. L'on peut m'accuser d'avoir manipulé mes amantes pour de l'argent mais je l'ai fait avec amour nous formions ce genre de couple libertin dans des jeux érotiques qu'elles ne partageaient pas avec leur concubin. Elles assumaient leur sexualité avec ma personne, ce pantin que je leur louais pour quelques billets de banque. Prenez garde à mes récits ils violent l'orgueil et la prudence des êtres bienpensants,

Il ne vous

faut surtout pas rechercher l'équilibre ni la poésie de l'amour que j'ai banni. Je m'étais installé dans un monde où ma conduite aura vexé

la joyeuse société dont je n'ai que faire de la gravité de son rôle et de la pauvreté de son imagination pour me condamner. La fièvre brûlante de mes fréquentations a toujours consumé avec passion mes propres valeurs dans cette vie de malade social. J'ai vécu dans cet anonymat qui n'est pas exclusivement réservé à ceux qui vivent en marge des règles et des lois que l'église et les hommes condamnent. Je me souviens de ce corps qui était une éclatante vitrine où se refléter l'amour éternel, son sexe me dominait et restait libre de mes caresses, une esquisse petite femme qui me donnait les vertiges de ces dangereuses tentations brûlantes qui vous conduisent au paradis. Recherchaitelle l'aventure ou les émotions fortes, je ne l'ai jamais su mais j'étais ce joli cœur qui attirait toujours sa fidèle clientèle dans son piège original ou ces aristocrates féminines, ces dames que rien ne laissait indifférentes aimaient bien succomber aux relations hystériques qui nous unissaient. Elles y étalaient leur luxe, leur argent pour toujours en demander plus jusqu'à ce qu'elles s'effondrent de plaisirs. Je m'attardais que très rarement à ses détails où elles devenaient bruyantes de ferveur de fougue dans leur passion vivace de désirs violents. Dans ces épisodes je leur soutirais à mon aise les tarifs les plus conséquents pour solder mes prouesses triomphantes qui les rendaient soumises, parfois honteuses mais

201

satisfaites. L'héroïsme féminin dans sa représentation revivifiait dans cette histoire et la courtoisie qu'elles dégageaient jusqu'au sacrifice du corps et de la chair ou elles s'abondaient, leur permettait de revendiquer leur liberté sexuelle, leurs fous désirs d'appartenir à l'homme pervers, démentiel qui les transporterait dans un état de jouissance extrême. Elles exaltaient de plaisir dans leur héroïsme féminin ce qui n'était pas pour moi une nouveauté pour illustrer leur démente. Leurs éclats restaient sans gloire, ils n'étaient d'aucune beauté pour les moralistes ou les grandes figures spirituelles ce n'était que des pièges érotiques féminins des appels qui alimentaient mon génie pour user de leur bonté. Ces femmes fatales séduisantes, sensuelles devenaient cyniques et satiriques en dénonçant les maux de la société mais elles poursuivaient le même objectif dans leur besoin de jouissance, de liberté sexuelle. Ces dames belles, riches et cultivées n'étaient que des mondaines qui exploraient les limites de ma folie elles traversaient les couloirs de la mort pour me rejoindre dans la jouissance de mes expériences dans la recherche de l'extase démentielle où elles s'écriaient, encore de l'amour. Ces belles mondaines exclusivement parisiennes prenaient en compte l'évolution des mœurs tout en me témoignant leur esprit d'ouverture, snobs et fortunées elles maîtrisaient cet art de vivre, elles possèdent généralement une éducation des plus soignées mais dans ces moments là leur conversation se résumait au sexe, elles s'affranchissaient de leur esclavage sexuel en m'offrant leur corps et ces quelques argents gagnés légitimement entre leurs draps. Esclaves

du sexe elles m'étaient offertes en cadeaux, leur corps nue était d'une beauté extraordinaire, j'employais tous mes talents les plus exceptionnels pour faire vibrer leur sens, elles aimaient mes folies. La puissance et l'influence de certaines de mes courtisanes pouvaient déclencher des intrigues à la confiance que je leur accordais pour rémunérer mes prestations à connotations luxueuses qui leur donnaient les raisons de m'entretenir pour me voir beau et satisfait. Je raconte toutes ces choses là pour éclairer mon procès contre tous ces complots féminins qui faisaient de moi l'objet de leurs désirs. Dans ces scènes de théâtre vivant j'étais envoûté par ces corps

202

plastiques que je modelais à ma guise pour affronter le néant dans la jouissance hallucinatoire qui nous transportait dans l'absurdité et dans de dangereuses situations. J'inventais savamment les effets mesquins pour séduire, je faisais usage des belles paroles pour les forcer à me rétribuer je devenais démoniaque dans cette déformation de l'amour pour de l'argent. La singularité de leur douleur était liée aux rapports hystériques dans ces vertiges qui nous conduisaient entre la mort et les bienfaits du sexe, dans cet imaginaire du plaisir elles se délivraient de la morale pour produire des cris de joie dans leur jouissance. Cela peut vous paraître insensé mais je ne fais que décrire les effets positifs de mes prestations qui focalisaient les plaisirs du sexe dans une dimension esthétique ou elles m'offraient leur corps en admiration pour jouer le rôle de la femme suprême que j'immortalisais dans mes rêves. Ces dames redoutables cultivaient la vanité et le mensonge, venu du beau monde elles étaient parfois bisexuelles elles me proposaient des parties délirantes que je refusais, elles me parlaient de leurs expériences ou elles s'essayaient avec leurs amies féminines pour dépasser les interdits. Cette magie illuminait leur fantasme, leur conduite devenait une association complaisante et débile que je devais gérer pour ne pas finir dingue. Tous ces paradis artificiels dans nos rapports de l'impossible animaient par la délivrance de la jouissance devenaient un espace de temps ou tout était nuisible, dangereux, angoissant. La source du fantastique dans l'illusion du bonheur que révélait l'acte sexuel avait cet effet de l'opium qui provoquait dans mon esprit les moyens de me révolter face à cette société décevante dans là qu'elle j'ai cherché à regagner ma place tout au long de mon existence de malade social. Je consumais ma vie entre des couches qui mettaient en scène des personnages qui ne recherchaient que de fortes sensations, des jouisseuses que j'exploitais à la manière d'un cabotin derrière le rideau d'un cirque où l'on se complaisait à donner la mort. Ce cauchemar de bouffon se nourrissait de l'antimoralité pour fasciner ces dames de l'ivresse narcissique, diabolique pour servir ma parade et ainsi accrédité mes appointements tout en leur laissant croire qu'elles n'appartenaient point à ces Couguars qui entretenaient de

203

jeunes hommes. Mon histoire met à nouveau en lumière un aspect assez scandaleux des maux de l'amour et des fantasmes sexuels de l'espèce humaine que j'ai su exploiter avec ardeur au péril de ma santé psychique et physique ou la réputation sulfureuse des moeurs audacieuses que je leur partageais se rapprochait de Lucifer et m'ont conduit dans la démence d'un malade social qui se cachait derrière le sexe et l'argent. J'ai voulu dépeindre un homme blessé par la vie, par l'amour, un garçon qui commettait les misères irréparables mais aussi excessives de ses rêves dans la passion et l'imagination des femmes pour qui les rapports sexuels loin d'être un vice devenaient nourriciers. Elles s'agitaient dans leur vertu sans soupçonner les véritables effets que je poursuivais de ce que je voulais faire de leur sagesse afin que mes désirs concentrés dans l'acte sexuel soient rémunérateurs. Mes projets que je croyais chimériques associés aux plaisirs dont je ne voulais pas les priver me sont venus en leur offrant avec plus d'ardeur et de libertinage mon corps pour m'imposer dans leurs désirs fougueux de liberté pour briser les tabous moralistes qui ne leur faisaient plus peur. Je n'étais qu'une putain, un garçon sans foi ni loi qui vivait aux crochets des femmes pour survivre. Je condamnais sans ambiguïté les ordures masculines ces voyous de Montmartre qui fréquentaient les bistros des Abbesses pour surveiller les femmes qu'ils faisaient déambuler sur les trottoirs où elle racolée les clients. Ils n'avaient aucun respect pour ces dames qui exposaient leur corps, leur sexe, leurs vies, elles étaient victimes de ces mauvais garçons des persécuteurs violents dans ce milieu de dépendance dont il était difficile pour elles d'en sortir. Ils incarnaient le sommet de la racaille ; cette populace méprisante des basfonds parisien dont aucun génie n'illuminer leur joie, de découvrir la femme dans sa splendeur, sa beauté, ils n'avaient de bienveillance que de produire des rêves à ces jeunes femmes innocentes qu'ils vouaient à la prostitution. L'enfer régulaient ces individus qui se croyaient supérieurs à la femme, avec leur argot de misère ils justifiaient leur conduite malsaine. L'un des enjeux pour juger de mon comportement de malade social qui n'avait rien de commun avec ces individus est de repenser les événements contés dans ce livre sans comparer une

204

quelconque approche avec ces apaches de la cour des miracles, ces coquins, mauvais garçons qui vivaient en marge de la société. Je me distinguais des plébéiens par ma tenue vestimentaire, soucieux de mon élégance je restais toujours à la mode du sensationnel ainsi je devenais victime de ces femmes honnêtes qui s'emparaient du moindre de mes sourires pour se passionner de posséder ce dandy aux allures à la fois viriles et dangereuses. Je n'étais qu'un genre d'homme dégénéré un petit roi renforcé par le fait que la femme était supposée jouer un grand rôle dans ma vie avec ses moeurs sexuelles très libres. Elles se passionnaient pour ce type d'individu qui avec

force usé du sexe sans danger dans la violence scandaleuse des modes perverses qui virilisait la femme. Elles m'aider et me protéger sans honte ni déshonneur, beaucoup n'étaient que des amazones urbaines qui ne faisaient qu'asservir mes vices mes espérances, mes petites folies. Elles se fabriquaient un imaginaire quelconque pour parvenir à leurs fins dominantes. Dans leurs fantasmes bourgeois elles étaient très sensibles à mon allure et au look particulier qui bien souvent s'apparentait à celui de ces gigolos de films des années 30, elles recherchaient un rêve, une histoire d'amour avec le patachon, le boy venu de nulle part. Les courtisans qui m'entouraient n'étaient ; eux aussi, que des brigands de mon genre, ils aimaient l'odeur de l'argent ils étaient attirés par ces lieux magiques des dancings parisiens qui n'ont plus aujourd'hui la même importance pour cette jeunesse désœuvrée qui tente d'échapper aux règles imposées par la société, ils dissimulaient leur goût des plaisirs et de la fête pour se protéger de l'aventure. Cette vilaine figure de la vie parisienne qui était la mienne, ce garçon sans doute méprisables, n'aura jamais vulgarisé les femmes pour leur soutirer de l'argent mais avec respect il s'est offert à elles. Elles répondaient aux souhaits d'une société qui cherchait à s'évader des valeurs morales pour se révéler femme et rêvaient d'amours défendues, je leur vendais mes folies sexuelles comme un élixir de jeunesse pour redécouvrir les sensibilités de leur corps et s'épanouir dans des jouissances inattendues. L'histoire que je vécut serait une chose merveilleuse s'il n'y avait pas eu la morale pour me condamner. Dans l'étude des troubles de ma personnalité

205

mes extravagances n'étaient pas un égarement dans l'univers de la folie mais un choix de dépendance envers la femme avec les qu'elles je m'abandonnais pour fertiliser mes ébats insolents dans le but d'orchestrer mon profit. Il n'est nullement question dans ce livre, de dénigrer la femme pour suscitaient autant d'espoirs que de craintes de leur émancipation qu'elles manifestaient pour améliorer leurs rapports avec le sexe qui nécessitait l'acquisition de leur indépendance. Au coeur de nos rencontres, les différents langages de la séduction résulté de leur éducation et de leurs mentalités, ces attributs ont changeaient ces femmes de la Belle Epoque en femmes des temps modernes. Je ne percevais pas la femme comme un outil de reproduction, ce n'était pas non plus des dames de petite vertu, émancipées elles affrontaient la morale et l'église pour s'affirmer femmes libres. Dans toute cette histoire je vous invite à l'analyse des plaisirs qui guidaient mon choix de vie qui se reflétait dans mon alliance érotique avec les démons féminins ou je ne contestais l'amour que je leur louais pour développer une réflexion sur les bons usages du concept qui me poussait à me vendre pour une nuit d'orgie en mobilisant toute mon énergie à satisfaire leurs besoins sexuel qui contribuait à une bonne rémunération, parfois j'apparentais cette vie de cupidon à une entreprise luxurieuse, mafieuse. Dans ce bouillon de culture malsaine où certaines gens me traiter de petit gigolo je n'ai été qu'un rigolo qui s'amusait de l'amour, la femme, de la vie. Au

fond du miroir il y avait ma propre histoire, celle d'un garçon qui s'était caché sous l'étiquette du malade social, l'accidenté de la route qui savait manipuler l'ironie, cette figure contraire à la morale pour jouir de la vie. Cette moquerie sarcastique je l'ai jouée tout au long de mes aventures avec cette attitude de jem'enfoutiste que je m'étais forgé dans une carapace de joli coeur pour abuser d'un sourire, d'une caresse, d'un espoir. Au delà de l'activité sexuelle elle-même, l'environnement dans lequel j'évoluais jouait un rôle important dans mon confort avec la femme et mes prouesses. Nos actes sexuels engageaient tout notre être, notre imaginaire s'articulait autour d'une jouissance heureuse, épanouie, nous explorions notre propre sensualité pour mieux vivre les bénéfices de nos fantasmes afin

206

d'enrichir nos orgasmes, satisfaire mes caprices lucratifs. L'origine de la solitude qui se cachait derrière chacun de mes actes reposait sur le mépris du silence que je gardais au fond de mon être. J'ai crié ma solitude, mon désespoir dans l'oubli de ma propre existence en courant vers l'étrange destin que je m'étais inventé en croyant à l'amour, la femme, au plaisir, à la cupidité, mais mon échec agitait mon esprit un peu plus chaque jour. Cette blessure qui me poussait à courir partout pour m'évader de ce cauchemar dans lequel j'existais n'en finissait plus de me meurtrir. J'étais resté fidèle à moi-même, je souhaitais vivre comme les autres mais en opposition aux modèles édictés par la majorité sociale qui se conformait précisément aux normes de pensée qui s'écartaient de mes convictions. Ainsi souvent je considérais comme normal et même parfois esthétique mon comportement déséquilibré. J'ajouterais pour ma défense, bel homme d'une puissance de séduction à l'instinct malicieux, j'aimais autant pratiquer intensément les femmes dans les salons aussi bien que dans les clubs de la capitale. Mes prouesses sexuelles ne cessaient d'étonner mes proches, y compris ces dames qui faisaient preuve de pudeur, voire d'honnêteté. Je me targuais de montrer autant de respect avec une grande facilité qu'elles en restaient médusées, cela m'amusait car ce genre de situation me conduisait vers des aventures très rafraîchissantes dans des nuits d'orgies où elles devenaient coquines. Mon comportement facétieux créait des schémas qui rendaient leur érotisme périlleux et me causer physiquement des troubles graves, voire mortels. Elles ne reculaient pas dans les limites de leurs désirs sexuels qui souvent m'étaient bien récompensés financièrement en échange de ces quelques heures que je leur accordais. Ces femmes avaient tendance à m'envahir en m'admirant, elles m'adulaient pour m'aimer à la folie avec leurs yeux fixés sur moi, dans ce naufrage qui leur permettait de perpétuer les excès du sexe, elles soupiraient de joie pour mettre un terme à leur quête d'assouvissement physique et moral dans une jouissance épanouie. Je m'étais constitué une véritable petite réputation de Monsieur Michel, ce soidisant

gigolo

sans succès que l'on n'épargnera pas du ridicule, des moqueries qui

207

ne m'empêchèrent pas de tenir le haut du pavé pour satisfaire aux attentes de ces vieilles dames, ces dramatiques bourgeoises qui abusées de mon corps, elles abîmaient mes rêves, détruisaient mes espoirs en exaltant mes prouesses dans cette tragédie ou le malade social n'existait que dans des scènes où la vertu, l'honneur, les valeurs morales triomphaient toujours pour en retirer des bénéfices pécuniaires. Mon code de bonne conduite ne dépendait que de la vertu et de l'enthousiasme que m'inspirait la beauté de la femme, mes passions pour le corps de ces dames devenaient une vision positive qui résumait mes ébats pour obtenir mes gages, mon salaire de misérable. Elles travestissaient mon paradis avec insolence et cynisme, leurs intrigues révélaient mon pouvoir de les transporter dans un univers de sacrifices de la chair pour les faire jouir à en mourir.

Libertines elles me réclamaient encore plus d'amours et de sexe un privilège que je ne pouvais leur refuser dans leur frénésie ou souvent larmoyantes, en extase dans le ravissement de leurs plaisirs elles m'étaient offertes. Je me suis éloigné de toute cette folie auprès de ces Couguars qui m'accompagnaient pour retrouver un équilibre, mais ai-je

réussi ? Aujourd'hui, Sandra est mariée, mère de trois jolis enfants, elle accomplit une très belle carrière professionnelle dans sa propre entreprise de presse, papa est décédé voilà quelques années, maman nous a quittés ces derniers temps et la vie continue. Voué aux caprices du temps qui s'écoule, ce cantique entre la vie et la mort, l'amour et le sexe résultent de mon passage dans le trou noir du coma où je passais trois mois sans vie dont les quarante premiers jours en hibernation, ce que l'on appelle la mort clinique, une période de mon existence qui m'aura longtemps poursuivi. Par la suite il me fallut réapprendre à vivre avec ce lourd fardeau des trois mois d'absence de vie. Dans ce procès entre Michel l'autre et moi-même suis-je

coupable d'avoir survécu à cet accident de la route ? Durant cette seconde vie, ma conduite fut vaine sur ces chemins tortueux où j'ai essayé de retrouver cette existence saine que j'avais quitté un soir de juillet 1963 mais ce traumatisme a fécondé un autre dessein qui a fait de moi l'homme que je décris dans ces pages. N'étais-je pas un

208

malade social qui se serait réfugié derrière le sexe où il excellait à son aise pour abuser de cette arme incontournable qui se nomme l'amour pour dépouiller le cœur des femmes, user de leur bonté et

jouer de leur bien matériel comme un escroc de l'amour. A force de courir dans les rues de Paris à la recherche de l'amour pour changer de vie, quitter ce ghetto dans lequel je m'étais enfermé par amour ou par haine de la femme, je ne rencontrais que ces dames qui étaient enclines à l'amour, elles étaient toujours disposées à me rencontrer, prêtes à s'offrir à la bagatelle elles étaient attirées physiquement vers les garçons de mon espèce, ce genre de gigolo espiègle. Elles se sentaient influencées par leur légèreté, leurs désirs féminins de charmer, elles restaient portées sur leurs moyens d'émoustillées mes sens pour parvenir à leurs fins. J'ai joué avec ces Cougars des scènes de violence en croyant être le coupable mais elles faisaient de moi un héros pour s'affirmer dans leur jouissance. Je n'avais pas d'amis masculins pour parler de mes tourments car l'infidélité était

très précoce chez ces hommes que je côtoyais, je n'aurais pu compter sur aucune de mes connaissances pour m'aider dans ces moments où la solitude m'affectait, ils fuyaient la misère morale, la mienne surtout. Pour libérer mes émotions qui devenaient trop pesantes, je fascinai impérialement du regard la femme pour exercer sur elle tous les charmes de la séduction. Ces femmes légères jouaient leur acte sensuel, ces personnages qui habitaient mes rêves devenaient charnel je les aimais. Dans ma passion où la femme devenait mon idole je n'étais qu'un tyran persuadé de sublimer l'amour pour résoudre mes problèmes d'existentialismes. J'imaginai n'avoir plus envie de courir le monde pour trouver le repos auprès de mes semblables. Cette magie qui illuminait mes désirs embellissait mon audace miséricordieuse et cruelle dans la diversité entre mes convictions et mes actes.

La légèreté de mes amours frivoles n'était que lassitude et dégoût, mes caprices sexuels devenaient nuisibles, méprisables ils détruisaient mon seul espoir de retrouver le triomphe de l'amour dans ma propre défaite. J'aimais écouter des chansons sentimentales, romantiques qui m'entraînaient dans un décor de rêverie dans ces

209

moments forts de mon histoire elles m'ont inspiré l'amour, j'étais un grand rêveur qui s'immergeait dans la vie des femmes en leur faisant partager mon petit monde absurde qui les faisait s'abandonner à moi. Ces femmes qui avaient de la personnalité m'attiraient, les possédés m'emballer, j'utilisais les mots d'amour et le sexe pour divertir ces dames qui recherchaient le plaisir et la fureur de vivre, elles payaient pour que je les aime, il me fallait bien sûr m'offrir sans retenue. En guise de gigolo je n'étais qu'un petit épicier qui se vendait pour trois sous, je n'ai pas su ou pas voulu abusait de la fortune de ces dames qui s'offrait à moi, je crois que je ne fus qu'un fantôme qui illuminait les nuits de ces femmes Cougars. Il ne me reste pour fortune que les bons souvenirs qui habitent encore mon âme. Cette histoire n'aura été qu'une satirique, médisante qui me rendit esclave du sexe et de l'argent. J'avais été capable de produire ce mécanisme qui m'avait conduit à tisser des liens entre la femme et la sexualité dans mon quotidien de profiteur. La pluralité des phénomènes sociaux qui

m'ont affecté principalement dans cet univers de sacrilèges, je les revisite désormais dans le vaste contexte social auquel j'accordais une importance accrue à mes idées de baroudeur du coeur et des pratiques culturelles et sexuelles que je professais pour jouir du corps et du bien matériel de mes amantes. Ce phénomène qui me poussait à déborder les frontières de la morale contribuée aux lumières des échanges amoureux de toutes sortes qui me permettaient de tisser un rapport complexe pour parvenir à mes fins dans un processus où il n'était pas question de bonheur mais de sexe et de profit rémunérateur. J'étais un pionnier dans ce domaine en appliquant les mensonges avec une force susceptible de favoriser une bonne approche pour abuser de la situation chez ces femmes qui n'acceptaient plus leur âge ni leurs corps flétris par la vieillesse qui s'annonçait un peu plus chaque jour. Il m'était aisé de faire reflourir leurs sensations mortes par l'attraction du corps et de mon sexe que je leur offrais. Elles s'abandonnaient incapables de raisonner, leur choix de femme libérée ainsi que leurs relations de pouvoir lié à l'argent qu'elles possédaient me rendait complaisant. Elles me remettaient de l'argent sans l'ombre d'un doute pour garder près d'elles ce

210

personnage cupide et luxurieux que j'étais devenu. Ma position de soumission restait livrée à leur fantasme et les séduisait mais aussi entretenait leur confiance, ainsi elles gardaient le contrôle sur nos relations qu'elles croyaient bien souvent éternelle. Dans ce choix sexuel avec ce genre de femme, ces individus qui ne s'intéressaient vraiment qu'à leur bien-être, je n'ai fait que satisfaire leur crainte d'aimer le sexe pour survivre au temps qui s'écoulait sur leur peau vieillit.

Ces femmes assumaient intégralement des pratiques vulgaires dans leur sexualité, contrairement aux idées reçues, elles aimaient me dominer au lit en se représentant leur victoire sadique comme un symptôme de leur puissance sociale avec laquelle elles m'achetaient. La vulgarité qu'elles pratiquaient sagement, cet apanage du petit peuple que je n'aimais pas, ne portait même plus atteinte à cette caste sociale de bourgeoise que les bonnes manières conduisaient dans mon lit, parfois cela m'existait tout de même.

Dans cette relation très forte entre vulgarité et popularité qui leur permettait de communiquer, elles s'apparentaient à des diablasses avec leur venin de folie. Il ne s'agissait plus de leur faire aimer l'amour, le sexe mais leurs insultes vulgaires désigner du bout des lèvres leur jouissance qui leur servaient désormais pour qualifier leurs attitudes volontairement provocantes, ces femmes jouaient avec les normes de la société, elles faussaient toutes mes règles de puissance. Provocantes, elles m'irritaient en faisant leurs malignes certaines étaient courageuses pour s'assumer librement dans leur sexualité, elles étaient en avance sur leurs temps pour aimer la vie loin des réactionnaires qui condamnaient l'acte sexuel de ces vieilles dames. Leur sexualité féminine n'était pas difficile à domestiquer,

avec la libération sexuelle des femmes elles connaissaient l'usage de leur propre corps non pas par snobisme mais pour user pleinement de la jouissance. Les mots sont des images chargées d'un pouvoir incontestable pour d'écrire mon expérience de la mort imminente que j'ai côtoyée et qui est à l'origine de ma vie démentielle. Ce récit est une rencontre entre mon passé et ma communion avec la mort. L'empreinte de cette histoire résulte de la traversée du trou noir

211

durant cet espacetemps
du coma dans lequel j'ai été plongé, il y a
bien longtemps. Dans ma descente vertigineuse vers la lumière il
s'est écoulé trois mois durant lesquels j'ai côtoyé la mort. Je n'ai
aperçu la fin du tunnel que lorsque je me suis réveillé de cette mort
clinique, n'aïje
pas retrouvé cette mort dans le lit de mes maîtresses,
une question qui reste sans réponse. Je crois avoir passé toutes ces
années à la recherche du temps perdu, ce phénomène est sans doute à
l'origine de cette maladie sociale qui m'a conduit dans cet univers
bouleversant qui m'a permis de continuer à vivre.
Du point de vue psychologique il m'aura fallu me battre contre moi-même
et la société pour mettre en oeuvre une nouvelle vie. Je me suis
protégé derrière une façade qui me permettait de ne pas expliquer à
mes contemporains le mal intérieur qui me rongait. Cette course
vers l'impossible a eu pour conséquence la difficulté de retrouver un
équilibre pour réintégrer ce monde intolérant qui n'avait qu'un
regard insensible sur mes problèmes d'existentialismes. Pour ma
défense, je ne saurais parler que du regard analytique de cette histoire
qui a bousculé ma vie aux dépens d'une existence saine au plus près
des pratiques morales, sociales et culturelles. Je n'apparente en rien
mes folles activités socio sexuelles lucratives à de la démence à
l'inverse de ces femmes libertines qui dans leur processus s'organiser
autour de la révolution sexuelle. Cette liberté avait pour théorie du
genre l'hystérie dans la perversion de leur jouissance qu'elles
s'offraient avec leurs billets de banque. Du côté de la morale,
l'érotisme n'était en rien de la pornographie, aurait-il
fallu changer le
verbe dans l'imaginaire collectif de ces dames pour que l'acte sexuel
devienne un privilège social.
Nos désirs avaient pour vocation d'accomplir des prodiges parfois
même en les formulant à haute voix, je laissais des silences dans mes
réponses pour qu'elle puisse parler d'elles et de nos relations intimes
qui leur permettaient de jubiler de plaisirs. Ce qui constituait une
intéressante conversation avec ces femmes qui parlaient de sexe ce
n'était pas une question de honte mais du contexte de nos échanges
pervers qui leur faisaient grand bien. Il était très facile d'en parler
avec motivation et énergie bien que souvent leurs craintes devinssent

212

très sensuelles et romantiques, cela me donnait envie d'en savourer davantage à chaque fois. J'étais toujours étonnée de voir comment mes maîtresses transformer leurs passions sexuelles lors de nos conversations légères en débats intellectuels pour justifier ce qui devenait choquant dans la rigueur de leur snobisme de mauvais goût. Par conséquent cette maladie à incidence sociale avait des répercussions importantes dans mon existence bien que je n'aie eu aucun souci psychologique dans mes rapports intellectuels et sociaux à communiquer avec les autres, je restais malgré tout toujours vigilant sur leurs attentes sexuelles. Mes actions délirantes étaient destinées à changer le regard de la société qui m'entourer pour les convaincre à embrasser mes craintes, mes phobies. Ces gens me jugeaient, me regarder vivre, et parfois même m'humilier. J'évitais tous compromis avec elles pour ne pas justifier mon comportement qui embarrasser mes proches avec qui je prenais souvent la parole pour entretenir une conversation particulièrement provocatrice, afin de me défendre des maux dont ils me condamner.

Ces belles femmes inconnues dans l'espace public ressemblaient pourtant à des ombres, elles couraient le risque d'être victime de leur charme, elles se montraient ouvertes à l'aventure coquine pour ne pas m'autorisé le rêve. La passion de les rencontrer pour échanger des moments d'amour me pousser toujours vers de nouvelles conquêtes. Gentilles ou prévenantes elles étaient censées être disponibles pour les aguicheurs de mon espèce, d'ailleurs ces dames n'ont jamais culpabilisé de leurs engagements à mes côtés, la preuve elles rétribuaient mes prestations sexuelles en espérant donner suite à nos rencontres. Mon modèle de séduction ou bien encore le charme troublant du patachon, me permettait de sublimer une fois de plus la femme fragile, bien que discret mais bien réel mes sourires répondaient pleinement à leur désir de bien-être.

Dans cette atmosphère originale où elles évoluaient, elles dévoilaient toujours les points forts de leur séduction dans des tenues originales qui parfois même étaient un peu dévergondées, ainsi me donnaient elles tous les atouts pour en abuser. Elles savaient bien m'appâter avec leur argent, aussi Je n'ai jamais cherché à renverser les rôles entre

213

ces femmes et moi, elles étaient pour la plupart des Couguars qui aimaient le sexe. Mon alibi consistait à jouir de la vie, du sexe et de l'argent gagné à la sueur de mes exhibitions démentielles, je m'efforçais tout simplement à résoudre dans un vocable masculin toutes leurs attentes. Les formes de violences sexuelles, les émotions et le reflet des attentions que je leur accordais les rendaient très belles, elles avaient ce privilège d'être ces femmes qui faisaient rêver les hommes. Ces dames recherchaient des personnages marginaux de ma sorte, des garçons liés à l'émergence d'une authentique jouissance démentielle. Leurs motivations sexuelles originelles

reposaient sous de nombreuses facettes encore inexplorées de leur corps, elles se prostituaient sans considérer le problème moral, ainsi ces bourgeoises libérées se donner les moyens de m'acheter pour cacher leur honte de l'amour pervers. Je ne restais pas dans l'ombre, j'exploitais la différence des classes et du sexe pour dominer ces bourgeoises qui jouaient de leur position financière. Leurs mentalités leurs données un droit bien acquis pour modifier les manifestations de leurs besoins sexuels dans des schémas érotiques incroyables. Leurs enjeux étaient, tant du côté de la prostitution contrôlée que de l'hystérie de leur émotion jouissive qui appartenait à la folie de leur propre histoire de vie, de liberté. Je ne peux pas taire cette démence qui habitait leur projet conflictuel dans lequel elles se cachaient pour s'offrir de la sorte à mes engagements débordant de puissance ou elles devenaient des putains que je faisais payer. J'aimais bien inverser les rôles, je n'étais plus la putain masculine, cela me rendait orgueilleux.

Cette aliénation à tromper tous mes espoirs, mon combat pour trouver une seconde chance de vie équilibrée aije

échoué

?, je

cherche tout de même les vraies raisons qui m'ont conduite dans cette turbulente vie frénétique. L'analogon concernant ce procès traduit combien grand fut le désespoir qui m'affecta, l'amour pluriel eut raison de tous mes espoirs d'équilibre social, ma vie resta en suspens entre le bonheur et la solitude. J'ai bien tenté d'expliquer dans les pages précédentes le besoin de remise en cause de ce comportement sexuel qui affecta pour la recherche de la vérité sur

214

mon existence de patachon de l'amour, y suisje

parvenu ? Cette

question constante que je me posais sur l'amour, le sexe, le bonheur auraitelle

pu justifiait mon existence de patachon. Bien évidemment

il vous sera facile de condamner mon parcours mais j'ai voulu dans mes périples restais honnête envers moi-même,

vous et toutes ces

dames qui ont traversés ma folle vie amoureuse. Je ne chercherais pas à vous convaincre mais la vie sans amour est impossible, sans intérêt, elle n'a plus de sens pour ceux que l'amour a blessé. J'ai passé une grande partie de ma vie à me moquer de cupidon en rejetant la faute sur une maladie sociale qui n'était qu'une invention pour me protéger des autres, mais aussi pour abuser de la faiblesse des femmes et jouir d'une vie luxurieuse. Il est évident que je ne pouvais vous raconter toutes mes amourettes furtives d'un instant, d'une nuit perdue dans le dédale de mes folies amoureuses car je ne voulais pas faire de cette histoire de MICHEL l'autre ou moi-même

un récit malhonnête. Mais le vécu de ce malade social repose sur la cupidité de l'être humain qui a toujours placé son ego par crainte de la mort, la sienne, la mienne qui viendra tôt ou tard. J'ai vécu ma

science du profit en ne ménageant personne, détruisant un couple qui s'aimait, brisant ma paternité, réduisant ma vie à une solitude perpétuelle. Au fond du miroir il y a ma propre histoire, celle d'un garçon qui s'était caché sous l'étiquette de l'accidenté de la route, une épithète qui m'aura servi à manipuler l'ironie, cette figure contraire à la morale pour jouir de la vie. Cette moquerie sarcastique je l'ai jouée tout au long de mes aventures avec cette attitude d'indifférence que je m'étais forgé pour abuser d'un sourire, d'une caresse, d'un espoir mais aussi pour éloigner de moi la peur du trou noir.

L'on m'avait proposé d'écrire un récit sur cette histoire de malade social, la mienne évidemment, une histoire où je pourrais dire tout ce que j'avais à raconter ou à regretter après avoir traversé le désert de la mort. Dans ce roman j'ai raconté mon comportement dut au traumatisme social de ma vie. Intrépide dans ce monde déréglé qui me ressemblait, je me suis enivré du parfum du sexe de la femme pour en abuser, l'aisance financière qu'elles me concédaient me

215

servait à réagir à mes craintes de la solitude. Il n'y eut rien de plus naturel ni de plus trompeur que de leur faire croire que nous nous aimions pour renouer des liens avec le bonheur, je ne me plaignais jamais de la sagesse de leur âme, de leur corps ni de leur sexe brûlant d'amour. J'ai vécu de nombreuses décennies dans le cœur de ces dames qui m'ont aidé

à croire aux lendemains meilleurs, chasser

cette obsession silencieuse qui me poursuivait et qui ressemblait à la mort à laquelle j'avais échappé un soir d'été. Ma retraite en province a fini par vaincre ma peur, mes libidos et toutes ces pulsions qui ont dirigeaient une bonne partie de mon existence ont trouvé le repos. Je vous ai raconté une bonne partie de mes aventures démentielles, cette existence de patachon sans nom que je vécus principalement dans cette vie parisienne que j'ai tant aimée. Malgré toutes ces aventures délirantes que j'ai retracées dans leur propre vérité, j'ai omis une multitude de rencontres dérisoires et banales avec ces femmes qui ont partagé ma couche dont il me reste encore un peu de leur chaleur, des épisodes sans nom, des rencontres d'une nuit, des amours éphémères ma vie en est parsemée.

J'ai voulu changer de vie mais l'infortune du temps qui passe sur ma jeunesse enfuit m'aura vaincue, je ne suis plus qu'un senior, un fantôme qui s'amuse avec ses souvenirs. Dans mes rêves de vie libre entourée de mes souvenirs je retrouve l'ivresse de mon parcours de patachon, il me manque tant et si bien que mes nuits sont toutes acquises à ces instants qui brûlent encore en moi. Mon parcours à la suite de cet accident de la route en 1963 jusqu'à mon départ pour Paris au cours de l'année 1973 fait aussi partie de mon aliénation, je les raconte dans deux autres livres intitulés MON CHEMIN à L'HORIZON ou LOVE and FLOWER mais aussi et surtout dans le livre Les ANNEES 60 AMOUR et PAIX. Des romans où je raconte mon vécu d'une vie de beatnik sur les routes de l'espoir, de ville en ville, de femme en femme.

Au cours de ma convalescence ma vie fut en proie de lointains horizons, durant plusieurs années je partais à l'aventure pour tenter

216

de rattraper le temps perdu ; celui de ces trois mois de coma, car ma course folle vers la vie n'était autre que la blessure sociale et psychologique de ce traumatisme causé par cet accident de la route. Dans mes escapades de beatnik je parcourais mon chemin à l'horizon en autostop.

Dans cette vie nouvelle, je croisais un monde dans lequel je me reconnaissais. Des jeunes filles mais aussi des femmes qui pour assouvir leur instinct sexuel m'offraient de l'argent pour posséder ma jeunesse de leurs faux espoirs, elles étaient mes amies d'un jour, des fantômes de toujours avec qui j'ai partagé des moments d'existence inoubliables.

Les chemises à fleurs, les pantalons pattes d'éléphant, cheveux longs et idées courtes, faites l'amour pas la guerre t'elle était mon slogan, celui qui me faisait avancer dans ces années de bonheur auprès de cette jeunesse à laquelle j'appartenais, Je croyais encore à Love in peace alors qu'en cette année 1966 des jeunes gens sous l'étendard étoilé des Amériques tombés sous le feu des canons au Vietnam. J'ai toujours beaucoup aimé jouer de la pensée, des mots et de mes situations vécues pour traduire mon état d'âme. Je ne suis pas un écrivain, loin de moi la vanité de l'auteur qui invente le monde.

L'écriture me délivre de mes angoisses, elle me permet de mémoriser mon passé mais aussi de livrer à la postérité mon passage sur terre.

Cette page de vie racontait dans ce livre n'a rien d'extraordinaire mais elle m'aura permis de chasser ces vieux démons qui m'habitaient. J'aurais passé des années, des mois, de nombreuses heures à

écrire ce roman en fouillant dans les basfonds

de ma

mémoire pour vous livrer mes confidences, mes confessions sur l'amour et la démente d'un malade social qui a confondu le bonheur et l'ivresse du sexe dans un comportement aliénant et luxurieux. J'ai dénudé mon passé pour parler de la femme, j'ai immortalisé la sagesse du corps de ces dames qui enthousiasmait mon imagination en modérant le bonheur, la crainte, l'envie et le mépris qu'elles méritaient. Mais mon histoire répond aussi à des faits historiques qui m'ont conduit à une succession de situations où il me fallut réfléchir sur le comportement psychologique de mes partenaires.

Parfois elles s'inventaient des situations burlesques et naïves, elles

217

me présentaient leurs désirs dans des positions qui transformaient la femme dans un processus froid et cynique loin de leurs réalités sociales. J'ai connu cette dame, prostrée sur le sol, épuisée, les

jambes recroquevillées, la chevelure ébouriffée, elle ne souhaitait plus montrer son visage féminin enlaidit. Qu'est-ce qui pouvait bien nous retenir dans ce schéma où j'attendais sa grâce afin qu'elle s'intéresse à moi dans cette vie et au-delà, peut-être même pour l'éternité. Midinette ou secrète, son ombre menaçante m'offrait un regard inédit sur la beauté de ses formes qui m'inspirait d'absurdes images sexuelles. Son aliénation indescriptible introduisait un décalage entre les faits que je vous raconte et la manière dont je les percevais. Dans cette existence pluridisciplinaire qui suppose bien des questions tout en gardant conscience des limites imposées par la morale et l'église, je me persuadais de mon triomphe sur l'amour, le sexe en analysant ces comportements féminins que je qualifierais de démentiels. Dans son immensité la réalité sur la séduction sexuelle que je pratiquais n'était qu'une rhétorique qui suggérait de manière réfléchie leurs émotions afin de les contraindre à partager mes différents actes sexuels. Cette manière de procéder élargissait mon pouvoir pour faire fructifier le solde qu'elles me proposaient dans un calme romantique enrober de poésie ou la philosophie n'avait plus rien à voir avec la logique pour répondre au charme et à l'attraction du sexe car elles ne devenaient que des femmes putains. J'étais enclin à la bigamie, plus qu'un roi de la provocation j'étais un homme qui osait tous les styles pour séduire. Mon changement de look s'enorgueillit de créer une incroyable métamorphose dans le regard de mes complices féminines que l'émancipation de la femme les avait rendues plus indépendantes vis-à-vis du sexe et de l'amour en général. Ce processus de liberté ne dépendait plus de la morale mais de leur optimisme à vouloir s'offrir les interdits que rejetaient les règles sociales, l'église et les hommes. Monogamie, bigamie ou encore romantiques, elles appréciaient ma relation en espérant qu'elles dépasseraient leur fidélité irréprochable envers leurs conjoints pour s'offrir un luxe en m'appartenant afin d'être appréciée, aimée et désirée, être quelqu'un de bien avec toutes leurs

218

peurs, toutes leurs vulnérabilités pour rechercher une qualité de vie avec des pulsions originelles qui les rendaient vicieuses à mon contact. C'était pour ces dames un plaisir de rencontrer quelqu'un d'autre pour s'autoriser à vivre une autre histoire loin de leur quotidien dans ces relations bien souvent extraconjugales qui leur permettait de développer, partager autre chose que l'amour imparfait du couple. Cela les obligeait à surmonter les problèmes accumulés au fil du temps dans le même lit que leurs époux avec ces gestes de tendresse calculés pour entretenir les liens de leur union maritale. C'est dans l'esprit femelle de toutes ces dames que je m'amusais de leur regard porté sur le dessous de ma ceinture aux formes saillantes. Dans cet exercice visuel que j'observais dans leurs yeux, je les

invitais à se rapprocher de moi pour rechercher une proximité au corps à corps, susciter une relation excitante pour vivre une sexualité épanouie ou l'orgasme devenait bienfaiteur. Elles aimaient s'écouter parler avec le sentiment que je ne les entendais pas, elles recherchaient surtout l'exotisme, la nouveauté dans leurs rapports sexuels pour gérer leur libido en communiquant leurs désirs lumineux dans leur passion infinie de séduction mais aussi étendre leur pouvoir dans cette société où il leur fallait se justifier d'avoir des désirs sexuels extraconjugaux. Elles s'éloignaient facilement de l'intimité partagée avec leurs partenaires qu'elles connaissaient depuis bien trop longtemps pour trouver à mon côté un amant puissant. Elles pensaient aussi qu'elles ne pouvaient plus assouvir leurs besoins sexuels sans compromis, leurs rêves pervers les poussaient dans mon lit où elles me livraient leurs corps jusqu'à en perdre la raison. Malgré leur quête de relation instable, ces femmes souhaitaient me garder près d'elles avec leurs offrandes pécuniaires. Les images à connotation sexuelle qu'elles formulaient dans leur psyché étaient très géniales et motivaient leur excitation pour me partager des actes sexuels irraisonnables. Depuis toujours ces femmes passaient pour des êtres sans désirs réels, mais leurs libidos étaient aussi importantes que les pulsions sexuelles qui m'habitaient. L'excitation de ces jolies femmes dépendait souvent de leur environnement, pour les séduire je leur offrais les mots doux et des caresses dans ce contexte ou

219

l'amour, le sexe devenaient un besoin physiologique que nous partagions pour doper leur motivation sexuelle stimulé par mes orgies qui comblaient leurs désirs féminins mais aussi ma douce folie, elles y retrouvaient toutes leurs passions de femmes soumises à nos fantasmes. Une fois libéré, le désir sexuel de la femme devenait beaucoup plus puissant pour tout changer dans leurs besoins de pénétration, elles dominaient leurs désirs, puis elles ne se contentaient plus d'être un objet sexuel mais elles s'affirmaient gagnantes en réalisant leurs choix selon leurs fantasmes. Leur monde imaginaire devenait plus riche pour vivre pleinement leur sexualité, elles n'étaient pas toujours passive dans les efforts pour provoquer la jouissance, elles recherchaient toujours à me surprendre en parvenant à produire leur orgasme avec leur masturbation, tout fonctionner très bien pour elles comme pour moi. Parfois dans leurs troubles du comportement leurs pensées érotiques les animaient avec ardeur, cela provenait du dysfonctionnement de leurs désirs sexuels qui me forçait à redoubler d'attention dans ce contexte où elles s'attachaient à ne réduire l'amour qu'à la seule dimension du sexe pour rendre méprisables nos rapports. Certaines d'entre elles restaient parfois bloquées, elles connurent des expériences sexuelles négatives dans les bras d'anciennes relations avec des partenaires insignifiants ou les schémas sexuels de ces géants, des hommes qui s'imaginaient irrésistibles n'avaient rien de commun avec les prouesses que nous

échangions pour dépasser les craintes de la mort. Ces femmes me parlaient du pouvoir des objets sexuels qui leur servaient à stimuler leur clitoris et leur permettaient de garder le contrôle de leur libido, nymphomanes ou hystériques elles aboutissaient à des orgasmes inouïs pour calmer leurs désirs démentiels. Elles étaient fragiles psychologiquement lorsque le plaisir de me posséder était en marche, elles concentraient sur moi leurs besoins d'aimer et toute leur estime pour soigner leur image corporelle qui souvent me paraissait être des corps sans vie. L'important était pour elles de sentir le désir dans mon regard, je n'avais pas de problème à cerner leurs envies de perversion qui les poussait à me promettre des merveilles quand je n'attendais que quelques billets de banque pour satisfaire m'on

220

orgueil de patachon cupide. A l'origine leurs manques de désirs envolés avec leur âge avancé, provenaient bien plus souvent des problèmes récurrents rencontrés au cours de leur vie monotone. Leur ennui au lit avec leur mari, leur amant les pousser à devenir des femmes perverses qui laissaient libre cours à leurs désirs, elles dépassaient la folie dans nos relations sexuelles où les prémices de la démence régissaient leur plaisir. Je m'organisais toujours à les faire jouir intensément afin que le sexe ne soit pas qu'une partie défendue de nos corps, elles bénéficiaient dans mes bras de l'attrait de l'amour pervers, cette magie de l'amour les forcer à dépasser mes exploits sexuels pour savourer la vie. Elles aimaient s'exhiber dans de véritables positions mortifiantes qui me faisais peur. Dans cette époque où la mutation des libertés sexuelles leur permettait d'aller chercher dans d'autres couches perverses les émotions qui motivaient leurs désirs, elles recherchaient l'orgasme délirant, ainsi elles délivraient leur esprit par une jouissance augmentée. Toutes ces femmes entraient dans l'histoire de l'évolution des mœurs, l'acte sexuel libre était à leur disposition pour libérer leurs fantasmes qui bien souvent créer des souffrances physiques et morales dans leur vie. La plus grande partie de ces femmes qui avait une relation stable avec leur époux recherchaient aussi des relations sexuelles extra conjugales avec des garçons volages de ma catégorie pour satisfaire à leur infidélité et soigner les blessures de leur solitude.

Attirée par les hommes d'une fertilité débordante, elles appréciées ce genre de mâle, ces dames très intelligentes étaient bardées d'aucun préjugé, elles cherchaient des partenaires sexuels de choix pour sauver leur féminité. Elles s'essayaient dans mes bras, dans mon lit comme si elles remplissaient leur devoir de femme, dans cette intimité où se deviner un exercice immoral, elles s'appliquaient à paraître femme idéale pour s'ouvrir tout entière à mes folies sexuelles et garder les honneurs de femmes glamour à mes yeux. Leur conversation m'ennuyait parfois car elles tournaient toujours autour de leur imaginaire, leurs fantasmes les rendaient disponibles pour une sexualité intense, elles usaient diaboliquement de mon corps pour booster leur excitation sexuelle. Cette intimité intense

221

formait des liens qui devenaient un peu inquiétants, la torpeur de cette corruption me permettait pourtant bien d'abuser de ces dames. Emoustillées par mes actes qui transgressaient leur sécurité mentale, sans remettre en question leurs attentes je devenais leur objet sexuel érotique, ce jouet elles l'imaginaient, elles le voulaient dévorant d'ardeur pour assouvir leur passion démentielle. Mes folles prestations sexuelles servaient à placer ma parade en conquérant pour tout obtenir de leur grâce, Il me fallait bien souvent rompre avec cette statue d'homme objet victime du sexe, je restais très subtile dans mes convictions de profit, je ne leur vendais jamais une relation superficielle, je me concentrais sur leur corps, leur sexe, leur orgasme pour maintenir mes prestations mécaniques pour ne pas laisser mes partenaires insatisfaites. Je jouais un rôle important, parfois même délirant en leur prodiguant des effets fascinants, je pratiquais l'agressivité avec mes caresses outrageuses afin qu'elles réagissent différemment aux codes de la consommation sexuelle qui inversaient leur comportement, elles n'étaient plus alors des épouses, des mères de famille, ni de femmes fatales aux normes sociales bien établies, leur recherche de puissance jouissive parvenait à le rendre hystérique. Les modèles socioculturels qui encombraient leurs envies de s'abandonner à mes outrageuses prestations n'étaient en rien une maladie, elles avaient bien compris que la pensée populaire qui avait pour symbole l'amour devenu sexuel, désirs, plaisirs appartenait au présent. Elles comprirent très vite aussi qu'elles pouvaient partager leur couche avec d'autres hommes, ces femmes parvenaient même à se réjouir de tromper leur concubin. J'appartenais à ces hommes qui aimaient plusieurs femmes à la fois, ma polygamie me conduisait auprès de plusieurs partenaires simultanément, j'en crevais mais j'aimais cette vie. La plupart du temps je voyais l'image de la femme comme une infidèle qui me ressemblait lorsqu'elle s'autorisait à me partager ses désirs pour exprimer son besoin libidinale. Mon rêve bien réel d'exister pour Michel l'autre où moi-même ne s'achèvera

jamais, même après ma mort comme un nuage gris il planera sur mon passage sur terre, mais si je devais recommencer ma vie, croyezmoi

il en serait sans doute autrement. Voilà, maintenant vous savez tout

222

sur cette existence d'un cas hors du commun, vous pouvez refermer ce livre et méditer sur ma vie ou peut-être la vôtre.

Edito !

Afin de garder l'anonymat de ces femmes ou de certains personnages cités dans ce livre, j'ai changé les prénoms, parfois je n'ai pas été jusqu'au bout des orgasmes démentiels de nos ébats sexuels. Les personnages de ce roman sont pourtant bien réels, pour ne pas

troubler les consciences j'ai ignoré bien des situations, des passages indescritibles de cette existence de patachon de manière à ne pas écrire mon histoire tel un papier torchon que l'on jette par dégoût.

J'ai cherché

à préserver l'honneur de chacune de mes amantes en espérant que nos compromis n'atteignent pas leur respectabilité. Si vous croisez sur votre route un malade social qui ressemble à cet individu que j'ai retracé tout au long de ces pages, passer votre chemin car il est l'oeuvre de Satan, il ne vous apportera que misère et désespoir.

– FIN –

Auteur: Michel ALARCON

223

FIN